

QUADRILLE

Réédition de Chassé-Croisé

Première partie

Chapitre Un

Ursula

Je m'appelle Ursula d'Orrieuse. J'ai trente-deux ans, et après dix ans de mariage avec Nathan, je suis revenue vivre chez mes parents. C'est humiliant. Cela me donne l'impression d'être l'une de ces créatures capricieuses qui partent en claquant la porte. "Puisque c'est comme ça, je rentre chez ma mère". Mais ce ne fut pas "comme ça". C'est Nathan qui a demandé le divorce. C'est lui qui a été infidèle ; et pourtant, c'est lui qui a demandé le divorce. Cela aurait dû être moi, en bonne logique. Je ne l'aurais pas fait, d'ailleurs. On ne divorce pas dans notre famille. Et puis j'aime Nathan. Alors, pourquoi est-ce lui qui a pris cette décision ? Je ne resterai pas trop longtemps au château ; juste le temps de me « remettre », comme on dit.

Notre maison, à Nathan et à moi, s'appelait... s'appelle « La Chaumière », car c'est effectivement une chaumière. Nathan et moi étions mariés sous le régime de la séparation des biens et La Chaumière était... est à moi : cadeau de mariage de mon père. Je peux y retourner quand je veux. Pour l'instant, j'encaisse le coup.

J'ai retrouvé le cadre de mon enfance. Cadre à la fois magnifique et mélancolique ainsi que le serait un tableau d'un autre âge, un Watteau, un Hubert Robert. Dans leur acharnement systématique et silencieusement rageur à vouloir détruire la France de la Cinquième République – ou même la France tout court – François

Mitterrand et ses successeurs ont fait en sorte que seulement 1% des châteaux appartiennent encore à des Français. L'impôt sur les « grandes » fortunes chasse de la France deux soi-disant grandes fortunes par jour depuis 1981 et coûte ainsi une grande fortune au pays mais il rapporte des votes aux socialistes, et on sait bien que c'est la seule chose qui compte.

Alors, comment se fait-il que nous, les Orrieuse, possédions encore un château ? Plus précisément le château de Clissy, à quelques encablures de Ploerdon. J'emploie ce terme nautique à dessein car la région est quadrillée de rivières et de canaux. Comment nous débrouillons-nous ? Eh bien, nous avons adopté la tactique des immigrants italiens aux États-Unis, au Canada ou en Australie. Ils s'entassaient à dix dans une maison, retroussent leurs manches, travaillent comme des esclaves, mettent leurs salaires en commun, et peu à peu, se dispersent, un par un, comme les essaims d'une ruche : un essaimage tous les printemps.

Dans notre cas, il n'a pas été nécessaire de s'entasser. Le château est assez grand. Au lieu de nous assimiler à une famille d'immigrés italiens, on devrait peut-être nous comparer aux Ewing de *Dallas*. Le château de Clissy, près de Ploerdon, c'est notre South Fork, mais en plus grand, en plus ancien, en plus sombre et en plus boisé.

Mes parents ont eu neuf enfants. Au début, on se disait qu'avec tant d'héritiers, le patrimoine serait inévitablement dilué au moment de l'héritage. Cela aurait fort bien pu nous arriver. L'esprit de famille a prévalu. Chaque enfant, et ce depuis des années, reçoit

les donations permises par la loi mais ne les dépense pas. Chacun met également 10% de ses gains (même modestes) sur un compte spécial. À la mort de nos parents, ceux qui ont exercé une profession verseront à l'État le total de ses exactions puis rachèteront le château en copropriété.

La comparaison avec les familles italiennes ou le feuilleton américain reste d'ailleurs totalement abstraite. Mes frères et sœurs n'habitent plus ici depuis des années, même s'ils se considèrent déjà copropriétaires. Ils viennent pendant les vacances scolaires avec leurs enfants, et même maintenant, leurs petits-enfants. Les étages s'animent alors au son de pieds – nus ou en chaussettes – tambourinant dans les couloirs. Rires, pleurs de bébés, disputes parfois, ou encore musique, classique ou populaire selon la chambre devant laquelle on passe, tout cela se traduit par un pot-pourri de sonorités familiales. L'un de mes neveux est même passé par une phase de musique celtique : binious, bombardes et tambours. Comparé au rap, c'est un véritable soulagement.

Tour d'horizon rapide de mes frères et sœurs :

- Joseph, l'aîné, est mort pendant son service militaire lors d'une de ces inutiles et ridicules (mais meurtrières) interventions française en Afrique. Il était au mauvais endroit au mauvais moment.
- Émile, le cadet, est devenu moine franciscain.
- Henriette, sa sœur jumelle (hétérozygote évidemment) a rejoint les Clarisses. Inutile de préciser que ces deux-là ne contribuent guère à la survie financière du château.
- Didier a fait fortune dans le commerce du bois.

- Paul s'est bien débrouillé dans celui des tissus.
- Béatrice a épousé un homme d'affaires prospère.
- Louis s'est fait un nom dans la rénovation des meubles anciens. Que vous résidiez à New York, Londres, Sidney, Tokyo, Paris ou Landerneau, mentionnez les mots « mobilier Régence » ou « Louis XV » et l'on vous recommandera notre bon vieux Louis. Ses tarifs sont astronomiques, et cela contribue à sa réputation.
- Dominique, fait prisonnier par les Irakiens durant la première guerre du Golfe, en est revenu torturé, hébété, diminué, malade. Il a mis beaucoup de temps à retomber sur ses pieds mais a tout de même réussi à fonder une entreprise de charpente qui marche assez bien.
- Marie a épousé un boucher friqué.
- Jérémie, le benjamin, passe pour la brebis galeuse de la famille, car simple agent d'assurance, il a la mauvaise habitude de toujours dépenser un peu plus d'argent qu'il n'en gagne. Comme Émile et Henriette, ce n'est pas lui qui pourra contribuer au rachat du château mais il est gentil, distrait, naïf et charmeur. On l'adore.

C'est la fin des vacances de février. Personne n'est venu les passer ici. Ils se sont tous précipités vers ce qu'ils appellent « la neige ». Les enfants et petits-enfants en auraient fait une maladie sans cela. Donc, cette fois, vacances ou pas vacances, j'ai eu le château pour moi toute seule, si l'on peut dire, car mes parents sont toujours en vie. Maman, à 71 ans, s'active, comme elle l'a fait toute sa vie, à travailler pour les bonnes œuvres de la paroisse. Elle adore s'occuper des « vieilles gens » comme elle dit, alors qu'une bonne partie de ses

protégés est moins âgée qu'elle. Il est vrai qu'en dépit de sa tignasse blanche, un peu fofolle, et qu'elle a toujours refusé de teindre, elle présente un visage peu ridé. Son inextinguible énergie contribue à la rajeunir.

Papa est malade. Il n'en a plus pour longtemps. En s'accrochant aux meubles, il se traîne sur des jambes gonflées, et passe son temps à dormir ou, assis dans son fauteuil préféré, à contempler les arbres par la fenêtre. Il ne lit pas, n'écoute pas de musique et ne regarde pas la télé. Il ressemble à ces vieillards de maisons de retraite au regard ahuri. Il n'est pas sénile, pourtant. On peut lui parler. Il répond intelligemment, puis ses interlocuteurs le fatiguant vite, il décide, au bout de quelques minutes, qu'il est devenu sourd. Ça marche : on le laisse tranquille.

Je parcours le château comme le ferait une âme en peine ou encore un de ces fantômes qui, paraît-il, hantent les demeures historiques depuis les combles jusqu'au sous-sol mais ne sont rien d'autre que les craquements et les lamentations de la charpente ou encore le hululement du vent par un carreau fêlé dans une ancienne chambre de bonne ; car nous avons eu des bonnes, naturellement, et même des « bons » comme disait mon père à l'époque où son humour était encore vivace... Maintenant, il n'y a que Jeanne et elle ne dort pas dans une chambre de bonne. On lui en a donné une vraie, comme à une invitée. Jeanne a tout juste la trentaine, une fine moustache, un long corps squelettique, et elle fait plus vieux que moi. Nous avons aussi une cuisinière. Mireille, une perle, la fille d'un charcutier. Elle aurait bien voulu reprendre la boutique

de son père mais la prolifération des supermarchés combinée aux harcèlements administratifs lui a fait abandonner ce projet. Si, depuis une quarantaine d'années, les gouvernements successifs, avaient mis sur pied une commission de travail chargée d'empêcher la création d'entreprises, étouffer l'économie, décourager l'embauche et augmenter le chômage, le résultat n'aurait pas pu être meilleur (ou pire, comme on voudra). Mireille vient travailler dans la journée, et comme elle est encore à la fois jeune et célibataire, elle retourne dormir chez ses parents. Je ne pense pas qu'il y ait beaucoup de familles qui, comme nous, se délectent de saucisses, rillettes et pâtés faits maison. Mireille met certaines de ses préparations en pots. Mes frères et sœurs se jettent dessus et les entassent dans le coffre de leur voiture avant de quitter le château.

Clissy est sévère. C'est un bâtiment relativement récent car il date du Second Empire. Ainsi, au lieu d'être édifié en pierres de granit, comme les structures traditionnelles de Bretagne, ou en tuffeau comme celles de la vallée de la Loire, il se compose de blocs grisâtres de nature indéterminée. Je me renseignerai peut-être un jour sur leur provenance. Ils sont énormes, ces blocs : au moins un mètre de côté, et assemblés avec une précision de temple inca, ce qui donne aux murs extérieurs l'apparence d'être sans joints, lisses et en ciment ; et puisque nous sommes entourés de pins, sapins et autres cupressinées, ces étendues de maçonnerie unies récoltent à chaque printemps une fine pellicule de pollen vert mat qui tourne au noir dès les premières pluies. Soyons impartial : notre château

donne une très nette impression de froideur, d'austérité et d'obscurité. Par temps de crachin ou de brouillard, il est franchement sinistre et il ferait peur au gamin qui se serait aventuré à travers bois. De cette silencieuse et sombre masse, sise au milieu d'une clairière de gravier, on s'attendrait à voir glisser, hors d'une soupente, le suaire de quelque esprit du Mal aux gémissements ponctués par les sourds impacts de gouttes s'écrasant sur les plates-bandes, au pourtour des murailles. La présence, sur le côté, de deux ou trois voitures ruisselantes d'humidité, et garées là comme des anachronismes, renforce encore le contraste entre le monde civilisé et celui des monstres et des contes de fée.

Quelle différence avec l'intérieur ! J'ai envie de citer Baudelaire : « Là tout n'est qu'ordre et beauté... » Lors de la construction du château, mes ancêtres, conscients de la présence oppressante de la forêt, mais aussi du fait que cette forêt pousse sur un terrain plat et que, même à partir des étages supérieurs il n'existe pas, à proprement parler, de « vue », ont fait en sorte que les pièces soient toutes illuminées de boiseries claires, de tapisseries aux couleurs chaudes et de meubles aux formes légères. Alors que l'extérieur du château semble vous dire : « Vade retro... », son intérieur murmure « Je vous aime. »

Mes pièces préférées, après ma chambre, sont la bibliothèque et la cuisine. La bibliothèque est tellement accueillante que, même par temps sombre, elle semble luire de l'intérieur. Malgré l'habitude que j'en ai, je ferme encore les yeux pendant quelques secondes lorsque j'y pénètre, droguée par son subtil mélange de vieux livres

et d'encaustique. Dans le silence qui baigne le bâtiment, la bibliothèque semble encore plus silencieuse. Enfant, j'y passais des heures, et depuis peu, j'en ai repris l'habitude. J'éprouve un plaisir sensuel à laisser mes doigts glisser sur les dorures des tranches, puis à lire lentement, à haute voix, les titres au charme désuet : *La Bataille de Rocroi*, *Méditations sur les Mystères de la Vierge Marie*, *Le trictrac expliqué aux débutants*, *La Ronde des Saisons*, *Conseils aux jardiniers*.

Qui, par exemple, a jamais entendu parler de François de Scépeaux, Sire de Vieilleville, Comte de Duretal et Maréchal de France ? Pas moi, en tous cas. J'ouvre ses *Mémoires*, tome trois, imprimé en 1557. Les « s » sont écrits comme des « f ». Je parcours quelques phrases puis je me laisse prendre au charme du récit. Je ne puis m'empêcher de sourire lorsqu'il raconte comment il a intercepté les colonnes qui approvisionnaient les Espagnols en vivres puis redistribué la nourriture à ses propres soldats.

Je n'oublie pas la présence de tous les classiques, français et étrangers en éditions de luxe, classiques qui me dispensèrent de jamais devoir emprunter un ouvrage à la bibliothèque du collège/lycée Notre-Dame de Toutes-Aides de Nantes où je fus pensionnaire de la sixième à la terminale. Il faudrait ajouter la collection des indispensables *Almanachs Vermot* et des *Etoiles Noël*istes.

Le coin qui m'enchantait le plus dans ma jeunesse était celui des prix. Mes parents, mes grands-parents, mes oncles et tantes avaient tous reçu de magnifiques volumes en fin d'année scolaire, en général le vendredi précédant le quatorze juillet. Ça ne se fait

plus. Donner des prix aux premiers de la classe traumatise les autres élèves selon les psychologues à la noix de la pensée unique. Quelle cérémonie ce devait être, pourtant ! Messe solennelle, distribution des prix, repas non moins solennel et vêpres avant que les parents puissent emmener leur progéniture pour les grandes vacances.

Il me semblait, en feuilletant ces magnifiques volumes, entendre la voix de la directrice. “À Léonie d’Orrieuse, premier prix d’anglais : *The Prince and the Pauper* de Mark Twain.” “À Andréa de Malmont (du côté de ma mère), premier prix d’anglais (encore !) : *Ivanhoe* de Walter Scott.” Il y avait des vies de Jeanne d’Arc, des *Vingt-mille lieues sous les Mers*, des *Tours du Monde en quatre-vingt Jours* et des récits d’explorateurs. Ces ouvrages étaient invariablement gigantesques, imposants et lourds ; superbement illustrés aussi en gravures sur cuivre. On y voyait des armures médiévales, des monstres marins et des jeunes filles éplorées levant les yeux au ciel. « J’attire » comme on dit par ici, c’est-à-dire je prends sur l’étagère, une édition hors de prix du *Général Dourakine* (Jeanne-Eléonore d’Orrieuse, premier prix de français 1911) ou encore *Don Quichote* illustré par Gustave Doré, et je reviens quarante ans en arrière. Je m’enchantais au lisse contact sous mes doigts d’un papier qui n’a pas vieilli, et je m’enivrais de sa légère odeur de savon.

La cuisine est un autre de mes endroits favoris. Là aussi, c’est l’odeur qui me transporte : café fraîchement moulu, pâtisserie, jambon fumé... Il faut y ajouter les souvenirs olfactifs temporaires de la

préparation du dernier repas : colin au beurre blanc, poulet rôti, galettes de blé noir ; mais ces sensations, pour éphémères qu'elles soient, semblent chacune laisser dans le bois de la massive table, ainsi que dans les soliveaux, dans la fonte de la cuisinière et même sur les ustensiles, une infime trace de leur passage ; trace qui finit par en rejoindre des milliers d'autres et contribue ainsi à reconstituer l'histoire culinaire, indéfinissable de notre famille.

Je suis née au château. Les femmes, il n'y a pas si longtemps, ne se précipitaient pas systématiquement vers la clinique lorsqu'elles étaient sur le point d'accoucher. Ça, c'était pour les malades. Pour mes parents et la plupart de leurs contemporains, la naissance n'était pas, et n'est toujours pas, une maladie. C'est un acte naturel. Je ne saurais leur donner tort. Ah, si seulement ils avaient adopté la même tolérance pour d'autres actes, aussi naturels, y compris celui qui déclenchait les grossesses, et par conséquent, les naissances ! Je me suis souvent demandée si le lavage de cerveau que j'ai subi de leur part n'a pas été à l'origine de mon malheur ou si, de toute façon, j'aurais quand même éprouvé initialement des réactions de refus et de dégoût vis-à-vis de toutes formes d'activité sexuelle. Henriette a réagi comme moi mais, contrairement à moi, elle est allée au bout de ses convictions, et a rejoint les Clarisses. Je me suis parfois sentie lâche de ne pas l'avoir suivie.

Mes frères, mes sœurs et moi-même, avons baigné dans une atmosphère de bondieuserie souriante qui, sous un enjouement non feint, camouflait les pires

préjugés et interdits. Ce n'étaient que baptêmes, premières communions, communions solennelles, confirmations, grand-messes, vêpres, eucharistie, catéchisme, confessions, processions de la Fête-Dieu, chemins de croix, cantiques (plus harmonieux et vigoureux, il est vrai, que les miaulements musicalement nuls que l'on nous inflige à présent), missels et images pieuses. Curés, vicaires et moines étaient tout le temps fourrés chez nous. On récitait le bénédicité au début des repas. Un adulte montait dans les chambres avec nous, le soir, pour s'assurer que nous dirions bien nos prières avant de nous mettre au lit.

Il fallait être pur. Chacun de nous, à des stades de développement différents de notre adolescence, et selon les conversations que nous pouvions avoir eues au collège, découvrait un jour ou l'autre que les adjectifs « pur » et « impur » s'appliquaient à la masturbation, terme qui nous était d'ailleurs parfaitement étranger. Ce n'est certes pas dans l'un des livres de notre bibliothèque que nous aurions pu en trouver la définition. Il n'y avait pas d'« enfer » chez mes parents. On nous encourageait à dormir sur le dos, les mains au-dessus des couvertures, ou s'il fallait vraiment bouger, allongés sur le côté droit. Le truc du côté droit, je n'ai jamais compris mais, bien des années plus tard, j'ai enfin pigé pourquoi il fallait que les mains soient sur (et non pas sous) la couette. Fort heureusement, ma famille n'alla jamais jusqu'à rentrer inopinément dans nos chambres pour vérifier que nous restions « purs ». Je me suis laissé dire que, dans d'autres familles, on procédait à de tels contrôles.

On nous enseignait, au fil des années, que la

masturbation était un péché mortel, surtout pour les garçons qui gaspillaient ainsi la semence de vie que Dieu avait mise en eux. On était moins catégorique pour les filles, à tel point que je me demande encore si papa et maman savaient – ou même savent – qu’il existe une masturbation féminine. Pas question de leur demander. « On ne parle pas de ces choses-là » auraient-ils dit à l’époque tout en arrivant subtilement à faire quand même passer le fameux message de pureté et d’impureté : un véritable tour de force sémantique.

Le péché de masturbation, si l’on n’avait pas reçu l’absolution avant de mourir, c’était la promesse de la damnation éternelle en compagnie des tortionnaires et des meurtriers. Au catéchisme, les prêtres n’employaient jamais le mot « masturbation », bien entendu. Ils ne parlaient que de « pureté, pureté, pureté... » À la limite, le mot « pureté » finissait par acquérir des connotations nébuleusement érotiques mais également sinistres car, lorsque nous commençâmes à soupçonner de quoi il s’agissait, ce terme commençait à sentir sérieusement le soufre.

Le péché d’impureté impliquait aussi l’interdiction de communier, car alors là, on commettait un deuxième péché mortel. Cela aurait-il valu au malheureux coupable une seconde éternité en enfer ? Quand un adolescent, l’air horriblement gêné, restait au fond de l’église au lieu d’aller communier, tous les adultes et tous les gamins de plus de onze ans savaient qu’il avait joué avec son zizi mais on faisait semblant de ne rien remarquer. Quand un autre revenait de l’autel, rouge comme une tomate et les yeux fuyants, on était

prêt à parier qu'il s'agissait d'un double criminel.

Selon les personnalités de chacun, les résultats de cette éducation en étuve allaient soit de l'acceptation extatique menant aux ordres religieux, soit à ce qu'on appelait « la perte de la foi » suivie ou non de rébellion ouverte. C'est ainsi que je suis devenue calmement, discrètement agnostique sans jamais oser me dresser ouvertement contre mes parents. Il y a longtemps que je ne vais plus à la messe. Ils font comme si j'y allais, n'osant aborder le sujet. Je dois préciser que, dans mon cas, cette perte des convictions catholiques ne s'accompagna point, malheureusement, d'une libération des mœurs. La sexualité demeura longtemps pour moi un sujet « sale ». Elle ne l'est plus mais le mal est fait. L'attrance pour les hommes, attrance bien réelle pourtant, était celle d'une solide amitié, d'une force protectrice. Le mari (pas question d'avoir des amants) jouerait le rôle de grand frère sympathique sur qui on peut toujours compter. L'accouplement n'était destiné qu'à la reproduction, et le fait qu'il existât des activités sexuelles en dehors de l'accouplement me remplissait d'horreur. « On ne parle pas de ces choses-là ».

Je sais que j'ai eu tort. Je le vois comme le nez au milieu de la figure. J'en ai souffert. J'en ai aussi tiré assez tôt une grande tolérance envers ceux qui aiment « la chose », un peu comme un fumeur développerait une tolérance envers les alcooliques. Je me sentais bête, mais je n'y pouvais rien. Il en reste des traces : l'autre jour, dans le train, en revenant de Paris, un homme qui descendait à Angers effleura mon genou de sa main en se levant, et à ma grande honte, j'ai émis l'un de ces aigus

couinements de petit chien à qui l'on aurait, par mégarde, marché sur la queue. L'avait-il fait exprès ? Il me jeta un regard ébahi avant de disparaître. Est-il possible qu'un homme prenne du plaisir à effectuer de tels gestes ? Oui, car tout est possible, et il s'était peut-être donné à lui-même le défi de me toucher le genou. Alors, pourquoi suis-je si certaine, au fond de moi, qu'il n'en avait pas l'intention ? Je n'ai jamais été nue, ou même en sous-vêtements devant mes frères et sœurs ni (au sortir de la petite enfance) devant mes parents. Pourquoi, au début de notre mariage, Nathan n'a-t-il jamais voulu comprendre que je ne pouvais pas être nue devant lui non plus ?

Nathan n'a jamais rien compris. Il essayait de me déshabiller. Il voulait que je me déshabille devant lui. Quel culot ! Lui-même n'avait aucune pudeur. Il se mettait calmement à poil pour aller prendre une douche puis ressortait, toujours dans le plus simple appareil, pour aller choisir sous-vêtements, chemise et pantalon dans notre chambre à coucher. Oui, j'ai bien dit « notre » chambre car dans mon esprit, comme dans celui de mes parents, faire chambre à part était absolument impensable. Nous y aurions vu le signe d'un échec conjugal. « Ça ne se fait pas » m'aurait-on dit. Il fallait garder les apparences. C'est ce qui m'a toujours empêchée de demander à Nathan d'aller dormir ailleurs. Ce n'était pas l'envie qui me manquait pourtant, mais j'étais terrorisée à l'idée qu'il puisse un jour, même sans penser à mal, mentionner cela à papa et maman.

Non vraiment, Nathan n'a jamais rien compris. C'était un obsédé sexuel. Il ne pensait qu'à « ça ». J'étais

bien loin de ce grand frère protecteur dont j'avais rêvé. J'aurais aimé me blottir contre lui pour regarder la télévision, et j'ai essayé, mais j'ai dû déchanter rapidement : il en profitait pour m'embrasser dans le cou. Un soir il même tenté, de passer la main sous ma jupe. En l'épousant, j'ignorais, bien sûr, qu'il n'était pas normal. J'avais été rassurée par le fait qu'en dehors de quelques baisers, il n'avait jamais rien entrepris avant la cérémonie. Une fois, tout de même, j'avais senti la pointe de sa langue sur mes lèvres. Je l'avais réprimandé sévèrement. En voilà des manières !

Dans les semaines qui suivirent le mariage, j'allai de déception en déception. Je ne suis pas... je n'ai jamais été une petite oie ignorante des choses de la vie. Je sais comment naissent les enfants. J'étais prête à me sacrifier car je voulais un bébé. Ce à quoi je n'étais pas prête, ce fut lorsqu'il essaya de me voir nue et me supplia de laisser la lampe de chevet allumée. Inutile de préciser qu'il n'y réussit jamais. Je n'avais pas été mise sur terre pour satisfaire les fantasmes d'un voyeur.

Ce que je trouvais le plus déprimant, c'est que dès qu'il avait abdiqué sur un point, il attaquait sur un autre. Il me demanda de me raser les aisselles. Je fus d'accord, même si maman ne l'avait jamais fait. Mal m'en prit : il me demanda après cela, si je m'étais jamais rasé le pubis. Non, mais a-t-on jamais entendu parler d'un esprit aussi tordu ? Pourquoi avait-il fallu que cela tombe sur moi ? Le plus difficile à avouer – et je ne le fais que pour me nettoyer l'esprit une fois pour toutes – c'est qu'il essaya à plusieurs reprises de m'embrasser la vulve. Il suggéra même que je prenne son pénis dans ma

bouche. Voilà, ça y est, je l'ai dit. Ouf ! On n'y reviendra plus.

J'aurais aimé me confier à ma mère mais « on ne parle pas de ces choses-là ». À voir ma mine tristounette et mes regards absents, elle se douta pourtant de quelque chose. Un soir d'été, alors que j'étais revenue passer la journée chez mes parents, et que ma mère et moi lambinions en silence dans une allée de jardin, elle s'arrêta et se tourna vers moi. "Tu sais, ma petite, le mariage n'est pas toujours ce que l'on croit. Les hommes nous déçoivent toujours. Croirais-tu qu'à son âge, et malgré ses maladies, ton père soit encore bien vert ?"

"Bien vert ?" Je ne comprenais pas. Maman soupira. Quelques secondes plus tard, me souvenant du Vert Galant, j'eus soudain la vision obscène de ce gros bonhomme essoufflé enfourchant le corps de maman pendant la nuit et j'en frémis d'horreur... à moins que, vu le diamètre de mon père, ce fût elle qui chevauchât cet homme encore bien « vert » qui, à l'instar de mon propre mari, n'avait pas la décence de comprendre que nous, les femmes, on n'aime pas « ça ».

Il est vrai, comme je le compris beaucoup trop tard, que si l'on répète des milliers de fois à des enfants que les activités sexuelles sont les plus sales et les plus répréhensibles qu'on puisse imaginer, on ne peut s'attendre ensuite à ce que ces mêmes enfants approuvent les ébats de leurs parents.

"Ma pauvre maman !" murmurai-je. Elle me prit par le bras pour nous faire continuer notre promenade. "L'important, vois-tu, c'est que notre mariage reste un

mariage chrétien. Tu as perdu quelques illusions. Nous sommes toutes passées par là. C'est la vie, ma chérie. Il faut supporter cela avec dignité.”

Ma dignité, ce fut de donner à Nathan le strict minimum. Deux ou trois fois par mois, je le masturbais à son réveil. Ça le calmait temporairement. Quand je refusais, il était tellement frustré que je l'entendais vomir dans les toilettes. Je finis par me persuader que si péché mortel il y avait, c'était lui le coupable. Je ne faisais qu'éviter le pire. Je l'avais tant aimé, pourtant ! Encore maintenant, et même si j'ai beaucoup évolué depuis ces premières années de mariage, je conçois difficilement d'être obligée de passer le reste de ma vie sans lui ou de pouvoir le faire avec un autre compagnon. J'ai, en effet, changé du tout au tout ; je suis une femme libre. Je n'ai plus peur du grand méchant loup. Mais c'est trop tard. Je blâme mes parents et mon éducation mais, à bien y réfléchir, c'est moi la grande coupable. Le vide que je ressens maintenant dans mon cœur, c'est moi qui l'ai creusé.

Lorsque nous nous sommes rencontrés, j'avais dix-neuf ans. Nathan en avait dix-huit. Mon frère Didier, qui négociait un gros contrat d'achat de grumes au Québec, m'avait emmenée avec lui, en partie pour me faire voir le monde, en partie parce que, n'étant pas encore marié à ce moment-là (pas question de voyager avec une quelconque « petite amie ») il détestait la solitude. C'est le sort jeté aux enfants de familles nombreuses. Habités que nous sommes à évoluer dans un cercle de cinq à six personnes au minimum, nous nous sentons complètement

déseparés si nous sommes laissés à nous-mêmes, ne serait-ce qu'une journée. À cette époque, Émile et Henriette, avaient déjà rejoint une autre grande famille : celle des communautés religieuses. Ils sont peut-être respectivement moine et nonne mais loin de posséder une mentalité d'ermite.

C'était mon premier voyage en avion. La compagnie aérienne ? KLM. L'avion ? Un Prop Jet Electra (j'ai gardé le cahier d'écolier dans lequel je collectionnais billets, photos, coupures de journaux et commentaires personnels). Avant de débarquer, on avait donné à tous les passagers un énorme Kroner en chocolat de 10cm de diamètre, recouvert de papier doré. On fumait encore dans les avions à cette époque, et j'avais débarqué à Montréal avec un lancinant mal de tête et une légère envie de vomir. Une demi-heure de vol en plus, et à ma grande honte, j'aurais eu besoin du fameux sac en papier.

Le collègue de Didier nous avait accueilli à l'aéroport. Il s'appelait David : un être filiforme de six pieds de haut – il faut bien, dans les pays de culture anglophone se réadapter aux mesures pré-révolutionnaires – un être donc, au visage décharné et lugubre mais à la voix pleine de douceur. Sa voiture était une Ford bleue tout à fait ordinaire mais dont j'ai apprécié la puissance et surtout le silence. Elle ne donnait pas l'impression de rouler mais plutôt de pratiquer une sorte de lévitation sur la route. Je voyais que tout le monde en avait de semblables, et même de plus cossues. Voilà une nation qui se sent bien dans sa peau (si tant est que les nations aient une peau) avais-je

pensé. J'arrivais d'un pays où seuls les riches, ma famille comprise, pouvaient s'offrir de « grosses cylindrées », comme on disait à l'époque. Mon père, qui roulait très peu, avait une Jaguar Mark IX vieille de vingt ans et même une Delahaye 235, toutes deux amoureusement entretenues et bichonnées par mes frères. Plus pragmatique, ma mère, qui allait déjà rendre visite à ses « vieilles gens » se déplaçait en Peugeot 405 familiale.

La première chose qui me frappa à Montréal fut son mélange de chaleur et de poussière. La deuxième fut cette laideur, commune à toute l'Amérique du Nord, due aux innombrables et gigantesques panneaux publicitaires qui, aux abords des villes, vous engagent, vous somment, vous supplient de fréquenter tel garage, établissement de restauration rapide, banque et même église. Pourtant, lorsque je vais au cinéma ou lorsque je les repère à la télé, la vue de ces panneaux apparaissant furtivement sur l'écran au cours d'un film, me plonge maintenant dans une véritable mélancolie. Ils représentent un art de vivre différent du nôtre.

L'attitude vis-à-vis du travail n'est pas la même non plus. La France, pays du monde où la journée de travail est la plus courte et les vacances les plus longues, est également celui où l'on consomme le plus d'anxiolytiques. Les Français ne sont pas heureux car on leur répète à l'envi qu'ils ne le sont pas, et ils ont fini par le croire. Il est donc nécessaire de revendiquer, revendiquer, revendiquer... C'est devenu une seconde nature, faite d'aigreur et de frustration. Il semble que la routine « métro, boulot, dodo » déprime moins les Canadiens et les Américains que les Français. C'est peut-

être au spectacle de cette calme acceptation du quotidien et de ses joies simples que je dois ma pointe de nostalgie.

Vers la fin de mon séjour, par exemple, je rencontrai un homme dont la grande passion était de polir des pierres. Il allait en chercher dans les ruisseaux des parcs provinciaux ou nationaux puis les mettait dans une machine à polir, ce qui montre bien qu'il n'était pas le seul à s'adonner à ce passe-temps, sans quoi le fabricant de machines à polir aurait fait faillite depuis longtemps. Il fallait plusieurs jours à la machine pour arriver à un beau résultat. On ajoutait des poudres, on changeait les tampons. Le résultat était joli, certes, mais que faire ensuite de tous ces cailloux doux et luisant ? « Ne ris pas, surtout ne ris pas » me répétais-je pendant que l'heureux propriétaire dissertait avec lyrisme sur la géologie et la structure de ses petits chefs-d'œuvre. Il y a longtemps que je ne ris plus : cet homme possédait la sagesse consistant à accepter qu'il n'était, justement, qu'un homme. Son passe-temps, son divertissement pascalien, n'était pas plus méprisable que celui d'un autre. Sommes-nous des dieux pour avoir le droit de nous moquer des hommes ?

Une autre raison de la nostalgie que j'éprouve pour ce continent tient certainement au fait que j'y ai rencontré Nathan. David et Didier voulaient nous emmener au Parc du Mont Tremblant. Ils voulaient aussi attraper au passage leur ami Nathan. D'une sorte de hangar vert pâle qui, je m'en rendis compte par la suite, était en fait une patinoire, émergea un être sanglé et casqué, à mi-chemin entre Bibendum et un astronaute. De sa main gantée il nous fit signe d'attendre

cinq minutes.

Je me sentais mystérieusement troublée. Impossible de voir le visage de ce Nathan, dissimulé par les barres protectrices de son casque, mais sous la rigidité de son équipement, je devinais une force herculéenne doublée d'une grande élégance naturelle ; et de même que j'avais eu la tentation de rire de l'homme aux pierres polies, je commençai intérieurement à rire de moi-même. Défilaient devant moi des images d'adolescentes « amoureuses » de chanteurs complètement débiles qu'elles-mêmes rejettent six mois plus tard. Pire : revenaient à mes oreilles les gloussements hystériques de collégiennes dont la seule ambition, à les en croire, était d'épouser un footballeur. Et voilà que je me laissais impressionner par la prestance d'un joueur de hockey. Hormones, hormones, quand tu nous tiens !

J'étais tellement perdue dans mes pensées que je sursautai lorsque la portière s'ouvrit, et que Nathan vint s'asseoir à côté de moi à l'arrière de la voiture. Il lui avait fallu beaucoup plus que les cinq minutes qu'il avait mentionnées ; presque un quart d'heure car naturellement il ne s'était pas simplement changé : il avait aussi pris une douche. David racontait que Nathan était joueur de hockey sur glace professionnel, ce qui expliquait qu'il s'entraînait toute l'année, et que si la température autour de nous dépassait les 80°F l'intérieur de la patinoire atteignait à peine 32°F. J'avais beaucoup de mal à convertir les degrés Fahrenheit en degrés Celsius mais, en tous cas, il faisait chaud, surtout dans la voiture, même avec les vitres descendues. Dans

les années quatre-vingt, on vendait encore parfois des véhicules sans la « clim ».

David fit les présentations : Nathan, Ursula, Ursula, Nathan bla, bla bla.

“Enchanté, mademoiselle” dit Nathan alors qu’il me serrait la main. Je remarquai immédiatement qu’il avait bien dit “enchanté” et non pas “inchinté”.

“Vous n’êtes pas canadien ?”

“Non, français, comme vous”.

“Mais... vous jouez au hockey ?”

“Et alors ?”

Nathan avait l’air de s’amuser énormément. On avait dû lui faire souvent la remarque. Certes, il était grand, mais c’est sa personnalité qui remplissait la voiture. J’imaginai sans peine que lorsqu’il entrait dans une pièce pleine de monde, on avait l’impression qu’il n’y avait plus que lui dans cette pièce, et que tous les regards se tournaient vers lui. Pour moi, il n’y avait certainement plus que lui dans la voiture. Il était en chemise blanche à col ouvert et en pantalons militaires de camouflage avec, aux pieds, de gros godillots. Son torse était habillé pour l’été. Ses jambes pour l’hiver. Il sentait fort et bon : un parfum que je ne connaissais absolument pas. J’eus le culot – chose dont je ne me serais jamais crue capable – de lui demander ce que c’était. “C’est tout simplement de l’eau de Cologne à la vanille. J’y ai ajouté quelques gouttes de patchouli” répondit-il sans la moindre gêne, et sans s’étonner de la question.

J’aurais dû, me trouvant dans un pays que je ne connaissais pas, avoir le nez collé à la portière pour

absorber le plus possible d'exotisme et de nouvelles sensations mais je ne me souviens pas du tout du paysage. Dire que j'eus le coup de foudre pour Nathan serait exagéré mais je fus instantanément fascinée par lui. Son accent, sa façon de s'exprimer, tout cela était si éloigné des préjugés que j'entretenais envers les sportifs de haut niveau que je me trouvais un peu dans la position d'un explorateur du 19^{ième} siècle qui serait tombé sur une véritable civilisation au milieu de la jungle. Nathan se passionnait pour la culture armoricaine. Il était écrivain, et sous un nom de plume à consonance celtique, avait déjà publié des articles sur la Bretagne, le Pays de Galles et l'Écosse, articles qui lui avaient valu un nom dans les régions concernées. C'est Didier qui m'en informa. Je crois que Nathan n'aurait jamais eu l'immodestie de s'en vanter lui-même. Je le voyais d'ailleurs légèrement embarrassé par les révélations d'un Didier tellement fier des performances sportives et littéraires de son ami qu'il s'en faisait gloire par personne interposée.

De la promenade au parc du Mont Tremblant, je me rappelle vaguement un pont de bois enjambant un torrent, des chemins escarpés ou boueux – ou les deux à la fois – et un gros homme jovial qui, suant et soufflant, déclara en nous croisant : “Si on nous obligeait à faire ça, on refuserait.” Je me souviens surtout de Nathan, de sa démarche souple et dénuée d'efforts, même dans les endroits les plus difficiles. Il me donnait la main alors, soit pour me faire passer d'une pierre sur l'autre afin que j'évitasse les flaques d'eau, soit pour me tirer vers le haut d'un fossé glissant. Je me

demandais comment il me serait possible de revenir sans tomber sur les fesses et me couvrir à la fois de terre et de ridicule mais je savais aussi qu'avec Nathan, je n'avais rien à craindre. Il me porterait s'il le fallait, et l'idée me remplissait la poitrine de chaleur. Il n'était ni en sueur ni hors d'haleine et il continuait, de temps en temps, à m'envoyer des bouffées de son parfum.

En fin de compte, je réussis à ne pas m'affaler, à ne pas me salir et à ne pas avoir besoin que Nathan me porte. J'arrivai même à prendre des photos. J'avais, pour mon petit 24x36, acheté un rouleau de diapositives en noir et blanc : une bizarrerie photographique qui n'a jamais pu supporter la compétition avec la couleur ; et c'est bien dommage. J'ai gardé de ce voyage quelques diapos montrant en contre-jour des torrents déboulant sur des rochers luisants, des arbres penchés au-dessus de la rivière et de fragiles ponts de bois, tout noirs contre les moirures de l'eau en furie. Je fus trop timide pour orienter l'objectif vers Nathan, et je m'en suis longtemps voulue.

Sur le chemin du retour je me disais : "J'espère que l'homme de ma vie sera comme cet homme-là". À Montréal, David s'arrêta près de la patinoire. Nathan nous quitta et s'éloigna sans se retourner. Pendant la nuit qui suivit, j'attendis, raide comme une trique sous un seul drap (à cause de la chaleur) un sommeil qui, malgré la fatigue, ne venait pas. Je regardais l'horloge lumineuse toutes les cinq minutes. Vers minuit trente, je commençai à me demander sérieusement pourquoi l'homme de ma vie devrait être *comme* Nathan, et pourquoi ce ne pourrait pas être Nathan lui-même.

Ayant compris cela, je sentis en mon ventre un immense éclat de rire et un soulagement si intense que j'avais l'impression, fort agréable au demeurant, de tomber dans une accumulation infinie de nuages dorés. Je me réveillai avec la sensation de peser la moitié de mon poids, comme un astronaute sautillant sur la Lune.

Au petit déjeuner on me demanda alternativement si j'allais bien et pourquoi je souriais tout le temps.

Chapitre deux

Nathan

Je m'appelle Nathan Galicien ; un nom prédestiné puisque l'une de mes grandes passions, c'est l'exploration du monde celtique ; Galicie, bien sûr, mais aussi Écosse, Pays de Galles, Irlande et Bretagne. Malgré ce nom à consonances ibériques, je suis Breton. Il est tout à fait possible que l'un de mes ancêtres ait été rescapé de l'Invincible Armada. Beaucoup de ses navires se sont échoués sur les côtes bretonnes et irlandaises, certains pour se faire massacrer et dépouiller dans l'instant même, d'autres pour être secourus et adoptés par des familles ; mais maintenant, je me sens Breton à 100%. J'éprouve, quand je suis en Bretagne, un sentiment de bien-être et d'équilibre qui me fait défaut ailleurs.

Je ne suis pas indépendantiste... enfin, pas vraiment. Je rêve souvent, tout de même, de ce que pourrait être une Bretagne indépendante, une protubérance attachée à la France comme le Portugal est attaché à la péninsule ibérique. Économiquement, nous ne serions pas viables, paraît-il. J'ai longtemps accepté cette affirmation sans même penser à l'analyser. Maintenant, je n'en suis pas si sûr. La Suisse, l'Irlande, l'Autriche, le Luxembourg, Singapour, le Danemark et même le Japon sont de très petits pays. Certains sont même minuscules. Cela ne les empêche pas de posséder un rayonnement culturel indéniable, et de donner à leurs citoyens une excellente qualité de vie. N'est-ce pas le

plus crucial, en fin de compte ?

Lorsque je rencontre des panneaux routiers en breton, je sens en moi, l'espace d'une seconde, une douce chaleur. "C'est une belle langue, quand même" ne puis-je m'empêcher de penser. "Tu parles breton, bien sûr" me dit-on fréquemment. Eh bien non. J'en ai mémorisé des bribes ici et là ; je ne mourrais pas de faim dans un pays qui ne parlerait que le breton mais je suis incapable de soutenir une vraie conversation. Quel breton, d'ailleurs ? Celui de Douarnenez ou celui de Lorient ? De Plougastel ou de Saint-Jacut ? Alors certains, qui n'attendaient que cette réponse, en profitent pour me blâmer. S'il est une chose qui me déprime dans la société où nous sommes condamnés à vivre, c'est le nombre d'individus dont l'obsession est de chercher la faille (réelle ou supposée) chez leurs frères humains de façon à pouvoir se donner le « plaisir » de les regarder de haut. Cette faille peut aller de l'incapacité à monter à une échelle avec une balayette afin d'aller dégager les gouttières d'une maison jusqu'à la constatation que l'on ne conduise pas une BMW. Comme disait Coluche : "On est tous le con de quelqu'un d'autre". Sans attendre Coluche, Jean de La Fontaine en avait fait une fable : *Le meunier, son fils et l'âne*.

Ma deuxième passion, c'est le hockey sur glace. Ce n'est pourtant pas un sport typiquement breton. C'est venu lors d'un échange scolaire. J'avais été envoyé dans une famille canadienne : anglophone évidemment, puisque le but de l'opération était d'améliorer mon anglais. J'avais atterri à Port Hope, dans l'Ontario ; mais ce n'était pas dans une famille. C'était chez une certaine

Mme Bolsil, femme à la fois seule et veuve. Elle était aux petits soins pour moi. Enchantée d'avoir de la compagnie, elle parlait beaucoup et me faisait parler, ce qui était très bien.

Son mari, ingénieur dans une station nucléaire, était mort d'un cancer du poumon. Comme tout le monde, ou presque, il avait fumé. Moi aussi, je fumais. Mme Bolsil également. On se doutait vaguement à l'époque que le tabac n'était guère recommandé pour les poumons mais on n'avait pas encore fait la relation entre l'habitude de fumer et les ravages subséquents qui décimaient les 40-60 ans. On manquait de statistiques ou bien on s'en foutait, tout simplement.

Comme la plupart des autres, la maison de Madame Bolsil était en bois, ce qui autorise des volumes de pièce dont on n'a pas l'habitude en France, tout en fournissant une isolation naturelle qui permet de chauffer facilement. Cette Madame Bolsil exigea – je dis bien « exigea » et non pas « demanda » – que je l'appelle Karen (prononcé un peu comme Carenne). Pour un ado français, appeler une sexagénaire par son prénom représentait une nouvelle expérience. Les premières réticences vaincues, j'en avais éprouvé un sentiment de libération. Au début, je ne voyais en Karen qu'une vieille femme sympathique mais, avec le recul du temps, je me rendis compte qu'elle était vraiment belle pour son âge : corps mince, cheveux gris coupés très courts, maintien souple, sourire engageant.

“Tu aimes le hockey ?” Nous venions de terminer un déjeuner léger de sandwich au concombre suivi de fruits. Je trouvais d'ailleurs les fruits canadiens

singulièrement dénués de saveur. Ils étaient magnifiques mais n'avaient aucun goût.

“Je ne sais pas”.

La veille au soir, Karen et moi avons regardé un match de hockey à la télé. L'image, bien qu'en couleur, n'était pas de très bonne qualité. J'avais l'habitude du superbe noir et blanc français en 819 lignes. De nos jours, on appellerait cela de la haute définition. Les 400 et quelques lignes des télé nord-américaines et la grisaille floue qui en résultait me décevaient beaucoup. La pub encore plus. “Surtout pas de pub en France, protestaient les gens de gauche : on deviendrait (quelle horreur !) comme les Américains. On serait le jouet des multinationales.” Puis Mitterrand instaura la pub : silence total de la part des journalistes. De nos jours, ça recommence dans l'autre sens : on râle parce qu'on veut enlever la pub en soirée : “On va devenir le jouet du gouvernement !” Par Toutatis, le jour où les Français seront contents de quelque chose, le ciel celtique leur tombera sur la tête.

Bref : passé la curiosité des premiers jours, je préférerais me réfugier dans ma chambre avec un bouquin et un dictionnaire anglais/français. Le seul programme qui me faisait redescendre, c'était *Bonanza* dont la musique énergique me fascinait. Tout un continent fondit en larmes à la mort de « Little Joe ».

La présentation à la télé des soirées de hockey jouissait, comme *Bonanza*, d'un superbe générique. Cela s'intitulait « It's Hockey Night, in Canada ». On voyait des joueurs évoluer sur la glace comme des insectes sur un miroir. De temps en temps, on nous offrait en gros

plan le spectacle d'une collision entre deux joueurs ou entre un joueur et la palissade en bois qui entourait la piste. Pour les buts, les prises de vue étaient les plus soignées. Je dois avouer que les seules choses qui m'amusaient vraiment, c'étaient les bagarres entre joueurs.

“Tu aimerais aller voir un vrai match ?” me demanda Karen. “Tu devrais. Ça te sortirait, tu sais.”

Certes, Karen m'avait déjà sorti plusieurs fois. Nous étions allés aux chutes du Niagara, au Musée des Sciences de Toronto ainsi qu'au musée du Groupe des Sept, une école canadienne de peinture datant, si ma mémoire est fidèle, de la fin du dix-neuvième siècle ou début du vingtième. J'en ai gardé une affection particulière pour le peintre Tom Thompson. Le reste du temps, c'est vrai, nos « sorties » se bornaient à aller faire des courses au supermarché, et il y avait des jours où je tournais un peu en rond comme un fauve en cage mais je me faisais une raison : je n'étais pas venu en touriste ; j'étais venu pour perfectionner mon anglais, et je faisais des progrès. Lorsque je m'ennuyais vraiment, je demandais à Karen de me montrer ses albums de photos de famille : parents, frères, sœurs, cousins et neveux car elle n'avait pas eu d'enfant. En revanche, il semblait que son mariage eût été un succès. Chaque photo était prétexte à de longues explications. Mes questions l'encourageaient.

“Oui”, me dit-elle un jour, les yeux dans la vague, “Oliver et moi avons connu de belles années. C'est en parlant avec des femmes de mon âge que je me suis rendu compte à quel point nous nous entendions bien,

et à quel point nous étions heureux. Chacun de nous essayait de contribuer au bonheur de l'autre alors que la plupart de mes contemporaines ne pensaient qu'à elles-mêmes. Elles étaient malheureuses et insatisfaites, naturellement... mais je te parle comme à un adulte alors que tu n'as que quatorze ans. Excuse-moi."

J'étais flatté qu'elle me parle comme à un adulte. Je n'aurais pas pu en attendre autant de la part de mes parents. C'est ma grand-mère qui m'avait envoyé passer une bonne partie de l'été au Canada. Mes parents, eux, ne pensaient qu'à « militer ». Ils étaient communistes jusqu'à la moelle. La maison était jonchée d'exemplaires de *L'Humanité*. L'attitude de mes parents m'a toujours profondément révolté. À une époque où l'Union Soviétique occupait encore la Hongrie et la Tchécoslovaquie après avoir fait main basse sur la Pologne, la Roumanie, la Bulgarie, l'Allemagne de l'Est, les Pays Baltes, l'Ukraine, la Géorgie et tout un chapelet de territoires dont les noms se terminaient en ...stan, ils essayaient de me convaincre que le communisme était le parti de la paix. Alors qu'au paradis des travailleurs les ouvriers s'entassaient à cinq ou six par pièce et devaient partager une cuisine entre quatre familles, on me parlait de justice sociale. Pas de chômage mais cinq « travailleurs » là où un seul aurait suffi, et s'il y en avait vraiment trop, on les envoyait aux goulags... Les habitants de l'URSS et de ses colonies étaient prisonniers de leurs frontières et devaient posséder un passeport intérieur pour se déplacer dans leur propre pays, mais on me parlait de leur liberté. Pire que tout, le KGB torturait et massacrait des innocents par millions

mais on niait tout en bloc ou bien on mettait cela sur le dos de la « nécessité historique ». Et mes parents continuaient, jour après jour, à gober les sinistres balivernes d'un journal qui, appuyé par nos "intellectuels", ose encore s'appeler *L'Humanité* ! Les néonazis devraient fonder un journal qu'ils appelleraient *Le Philanthrope*.

Au Canada, j'avais vite appris que pour aller voir un match de hockey important, il faut payer une fortune et réserver plusieurs mois à l'avance. Je ne m'attendais donc pas à ce que Karen m'emmène à une rencontre entre les Canadiens et les Pinguins ou les Maple Leafs.

"On va où ?" demandai-je.

"On ne va nulle part. On reste ici, à Port Hope. Je t'emmène voir un match entre deux équipes de juniors."

"Il y a une patinoire en ville ?"

"Pas en ville. Ils louent la patinoire de l'école privée. Tu sais, les bâtiments couverts de lierre, style dix-neuvième siècle sur la colline, ceux qui singent les établissements privés anglais. Ils n'ont pas de piscine mais ils ont une patinoire."

"D'accord."

Ce fut mon Chemin de Damas. À l'extérieur la patinoire elle-même ne payait pas de mine. Je n'en connais d'ailleurs aucune qui fasse preuve d'un quelconque mérite architectural. Je l'aurais prise pour un hangar ; mais c'était l'autre d'un monstre. Elle respirait et haletait ; son cœur cognait. On ne goûte pas à tous ces bruits en regardant les matches à la télé. Les joueurs, dont certains n'avaient même pas mon âge, avaient

doublé de volume et s'étaient changés en gladiateurs ou en robots de science-fiction. La rencontre n'avait pas commencé. Une demi-douzaine de garçons allaient et venaient, s'entraînant à pousser un palet sur la glace, à feinter puis à le lancer comme un projectile vers les buts. On dit qu'un bon coup de crosse peut propulser un palet à 120 km à l'heure. De temps en temps l'un des joueurs allait s'écraser contre la palissade en bois vert sombre, dans une collision dont le son, à la fois lourd et impressionnant comme celui d'une vague heurtant une falaise de plein fouet, résonnait sous les voûtes du monstre. Je sentais ma vie basculer.

La rencontre entre ces deux équipes inexpérimentées mais enthousiastes fut, pour moi, comme une symphonie de sensations. Je ne hurlai pas, je ne sautai pas sur place comme le faisaient certains spectateurs (des parents selon toute vraisemblance). J'étais hypnotisé. Karen crut que cela ne me plaisait pas et suggéra que nous rentrions à la maison avant la fin mais je secouai énergiquement la tête. En sortant, je n'aurais pas pu donner le nom des équipes ni même indiquer laquelle avait gagné mais je savais une chose : moi qui de ma vie n'avais jamais mis une paire de patins, je voulais revenir vivre au Canada et jouer au hockey sur glace.

C'est Karen qui m'a dépuclé. Elle se levait bien avant moi ; vers cinq heures et demie, à peu près. Si j'étais réveillé, je l'entendais vaguement faire des exercices sur le tapis du salon ; des abdominaux, disait-elle. Ensuite elle remontait à l'étage et prenait une

douche. Quand je l'entendais redescendre, je me levais à mon tour et allais prendre ma douche pendant qu'elle préparait le petit déjeuner. Routine bien huilée. La veille de mon départ elle regagna silencieusement la salle de bain et en sortit toute nue au moment où j'allais y entrer. Elle se tenait devant moi, souriante et complètement à l'aise.

Je n'avais jamais vu de femme nue, et de toute façon, j'étais plutôt attiré (en imagination) par la nudité de fillettes de dix ou onze ans. Je m'étais rapidement rendu compte, au collège, que les garçons de quatorze ans n'attirent pas les filles de quatorze ans : celles-ci sortent avec des garçons de dix-sept ans. Je calculai qu'une semblable différence d'âge devait jouer à tous les stades de l'adolescence, et appliquant cette formule mathématique aux sciences humaines, je commençai à sortir avec une fille de onze ans qui s'appelait Rolande. On se moquait gentiment de moi. "Un grand garçon de quatrième comme toi, qu'est-ce que tu fabriques avec une élève de sixième ?"

Cela m'était bien égal. J'aimais Rolande autant qu'on puisse aimer lorsqu'on n'a aucune expérience de l'amour, qu'il soit sentimental ou physique. Je raccompagnais Rolande chez elle en lui tenant la main. Le dimanche, nous allions tous les deux faire des balades à vélo. Nous ne nous sommes jamais embrassés. Honnêtement, je n'en avais pas envie. Elle non plus peut-être. Nous allions au cinéma ensemble. Elle sautillait de joie en me voyant arriver chez elle et moi je me sentais en paix. J'adorais son bavardage, la douceur de sa voix, la manière affectueuse qu'elle avait de se

moquer de mes choix vestimentaires. Elle sentait bon l'eau de Cologne et le coton fraîchement repassé. Un jour, elle m'apprit que ses parents allaient déménager. Nous ne savions ni quoi nous dire ni comment réagir mais je sentais confusément que j'entrais dans la vie des adultes. Au moment de nous séparer, elle me passa la main sur la joue. Je demandai bêtement : "Ça ira ?" "Le petit chat est malade" répondit-elle. En ces quelques secondes Rolande aussi était devenue adulte.

Je ne l'ai jamais revue. Bien des années plus tard j'ai retrouvé une photo de ma classe de quatrième. Rolande avait trouvé le moyen de quitter le groupe des sixièmes puis de se faufiler pour aller se mettre près de moi, au dernier rang. On ne voit que son visage, un petit visage volontaire aux sourcils presque horizontaux et à la bouche ferme. Je sentis alors deux mondes tourbillonner autour de moi comme ceux d'une étoile binaire : un monde où il est possible d'être heureux en papillonnant de femme en femme, et un autre où l'on peut rencontrer, même très jeune, celle qui vous aurait comblé pour le restant de votre vie.

En ce début d'adolescence, j'avais fort envie de contempler tout à loisir un sexe féminin, mais c'était surtout par curiosité. Le peu que j'avais pu en apercevoir sur les plages ne me satisfaisait pas. Comme presque tous les garçons de mon âge, j'étais plus sensible à la beauté des visages qu'à l'élégance des corps. Quant aux « vieilles », de vingt-cinq ans et plus, elles ne faisaient aucunement partie de mes fantasmes. On en voyait, en été, qui se doraient au soleil, leur laideur insultant silencieusement l'inventeur du bikini. Leurs gros seins

et leurs cuisses marbrées ne me dégoûtaient même pas tant il me semblait impossible qu'on puisse vouloir caresser ou embrasser de telles horreurs. Une « vieille » était une « vieille », point final.

J'avais déjà remarqué que Karen était mince mais jamais je n'aurais pu imaginer qu'elle fût belle. Il y a, entre les générations, des barrières psychologiques ou encore des écluses, comme on voudra ; et plus on est jeune, plus ces barrières sont infranchissables et plus ces écluses sont profondes. Karen venait de faire voler en éclat toutes les barrières. Elle venait d'ouvrir toutes les écluses. Elle inondait le bassin où somnolaient mes fantasmes et leur redonnait vie. Sous son visage fin, mais un visage de soixante ans tout de même, conservé plutôt jeune car elle ne s'était jamais maquillée, je contemplais un corps parfait. J'eus l'intelligence de comprendre immédiatement que si elles avaient posé près d'elle dans le plus simple appareil, la plupart des jeunes femmes que je connaissais de vue auraient été moins attrayantes que ne l'était Karen.

Elle n'avait pratiquement pas de seins, ce qui lui évitait le désagrément de transporter deux lourdes poires ou encore celui de supporter la présence de deux minces galettes ballottant sur la poitrine comme des rabats de poche déboutonnés. C'était l'avantage de n'avoir jamais eu d'enfant. Ce torse uni aux mamelons androgynes ne l'en faisait paraître que plus longue et plus nue. Son ventre était plat, ce qui, vu les exercices matinaux auxquels elle s'astreignait, ne m'étonnait pas le moins du monde. Ses jambes étaient restées élégantes. Son pubis, lisse comme un œuf, avait été complètement

épilé et c'est ce dernier détail qui, après que j'eus surmonté ma surprise – je dirais presque ma peur – me fit bander. Je ne portais qu'une robe de chambre, et mon érection trouva la sortie entre les plis. Je ramenai les pans de la robe sur moi mais Karen s'approcha et, avec une douceur de mère, l'enleva complètement puis me caressa la verge. Je crus m'évanouir de plaisir. "Ah, les premières fleurs, qu'elles sont parfumées !"

Karen m'emmena dans son lit. Émergeant de cette éternelle matinée d'amour comme si je sortais d'un rêve, je demandai avec une tristesse qui soudain m'envahissait : "Pourquoi avoir attendu le dernier jour ? Nous aurions pu avoir un mois ensemble, tous les deux."

"Je sais mais j'avais peur que tu paniques, que tu fasses un scandale, que tu sautes en catastrophe dans un bus pour aller à l'aéroport et que tu rentres immédiatement chez toi. Je me disais que si cela devait se produire le dernier jour, ce ne serait pas si grave. Je t'aurais fait de plates excuses et je t'aurais conduit moi-même à l'aéroport, ce que je vais faire de toute façon dans quelques heures."

"On se reverra ?"

"Ça m'étonnerait."

Dix ans plus tard, devenu relativement célèbre dans le milieu restreint du hockey sur glace, mais devenu surtout financièrement indépendant, je décidai de repasser par Port Hope. C'était à l'époque où les Canadiens anglophones étaient en train de se scandaliser parce que, dans un souci de bilinguisme à l'échelle nationale, les mots « Bureau de Poste » avaient été

gravés au-dessus des mots « Post Office ». Chez certaines personnes la haine s'accumule lentement jusqu'à ce qu'elle trouve un prétexte pour s'épanouir ou encore jusqu'à ce qu'elle atteigne ce que, dans le domaine nucléaire, on appellerait « la masse critique » et cette haine est d'autant plus forte qu'elle est à la fois irrationnelle et injustifiée. Le besoin de haïr et de mépriser devient si urgent que la bombe explose pour la plus futile des raisons.

De toute évidence, Karen n'habitait plus sa grande demeure à mi-chemin d'une rue en pente – sur un coteau d'où l'on pouvait voir le lac Ontario – car des enfants jouaient sur la pelouse. Des balançoires avaient été érigées devant le porche. Je décidai de me renseigner. Une gentille femme dans la trentaine – blue-jean et tricot rouge – vint m'ouvrir le portail de la pelouse. “Madame Bolsil est morte, monsieur. Vous ne l'avez pas lu dans les journaux ? Elle a été tuée par un jeune drogué qui lui a pris le grand bocal où elle mettait la bigaille chaque fois qu'elle revenait de faire les courses. Il l'a tuée pour moins de cent dollars, vous vous rendez compte !”

Je me souvenais très bien de cet énorme bocal presque rempli de pièces jaunes. “Quand il sera plein, je le donnerai à une association caritative” disait-elle. “Ou bien j'en ferai une attraction de kermesse : un dollar pour deviner le nombre de pièces, et le gagnant l'emportera”.

“Encore faudra-t-il que vous connaissiez vous-même ce nombre” n'avais-je pu m'empêcher d'ajouter. Karen avait ri : “Ouais, t'as raison. Pourquoi se donner tant de

mal ? Je le donnerai, tout simplement”.

Je bafouillai une excuse et repartis, pensif. Ainsi, dans cette calme petite ville, il y avait non seulement des haines absurdes mais aussi d’authentiques assassins. « *Peyton Place* » murmurai-je. Où que l’on soit, on n’échappe pas à la laideur de la nature humaine.

Je remontai lentement la colline vers l’établissement privé et sa patinoire. De là, on voyait encore mieux le lac Ontario. On devinait, de l’autre côté, la ligne grise de l’autre rive. La nuit, je le savais, on repérait à ses lumières la ville de Rochester. Le lac brillait, gris-bleu.

Karen ! L’intensité, la délicatesse de ses effleurements sur ma verge, mes testicules, mes cuisses et mon ventre m’avaient transporté vers une autre dimension, un autre univers. Elle m’avait pris dans sa bouche et, au moment de jouir, j’avais hurlé plus fort que je ne l’ai jamais fait depuis : un mélange si détonnant d’incrédulité, de nouveauté et d’intensité que l’on se demande si la nature humaine est vraiment destinée à atteindre de tels sommets.

Nous étions en automne. Aucun nuage. Un petit vent venu du lac me faisait frissonner de temps en temps. Je ne savais pas où se trouvait le cimetière de Port Hope. Je ne le sais toujours pas. Je décidai de ne pas le chercher. Il contenait la mort de mes limbes, la naissance de mon paradis et le diktat de ma destinée mais, comme Karen elle-même, tout cela était déjà logé, imprimé, sculpté dans mon esprit.

Dix ans plus tôt, comme promis, Karen était allée me reconduire à l'aéroport de Toronto dans sa vieille Rambler gris-vert métallisée. Jamais une femme ne m'avait fait autant de bien ni ne m'avait encore traité en être humain à part entière. Je rentrai en France mais je n'étais plus puceau, je parlais bien l'anglais et j'avais un but dans la vie. J'avais grandi.

Patience, obstination, entêtement, pauvreté, vache enragée, petits boulots, douleurs, blessures, hospitalisations... Le chapelet de mon calvaire de sportif serait trop long à égrener mais je possédais le feu sacré : comme les danseurs, les violonistes ou les joueurs de tennis, je concentrais tous mes efforts vers la réussite. La consécration arriva le jour où je fus admis dans l'équipe des Canadiens de Montréal ville où j'allai m'établir, naturellement.

La plupart de mes collègues menaient grande vie. Appartement princier, voiture de sport, filles faciles et sans cervelle, boîtes de nuit, PV pour excès de vitesse et bagarres à deux heures du matin. Moi, je soufflais comme après un long effort. Sortant de la pauvreté et d'une famille politiquement hystérique, je ne recherchais que le calme. Je m'achetai un modeste pavillon dans une coquette et tranquille banlieue aux pelouses impeccables et à la végétation luxuriante. Je m'étais trouvé une amie qui partageait mes goûts : une juriste dans un grand cabinet. Elle avait vingt ans de plus que moi. Étais-je donc condamné, après l'expérience de Karen, à ne faire l'amour qu'avec des femmes plus âgées ?

D'un côté il me tardait de trouver une amie qui serait plus jeune que moi mais, d'un autre côté, Olivia faisait très gamine. Pas une ride sur son pâle et fin visage d'Irlandaise. Nous savions tous deux que nous ne passerions pas notre vie ensemble. Nous avions, sans le savoir, la sagesse de savourer l'instant.

Ce que je ne disais pas à Olivia c'est qu'à l'entraînement, après la douche, nous étions parfois, dans les vestiaires, envahis par des « groupies », des majorettes pour la plupart, qui se précipitaient sur nous, "les athlètes", comme elles nous appelaient, et dans l'atmosphère moite, savonneuse et parfumée qui se dégageait de nos corps nus, elles nous taillaient des pipes. Certaines ne devaient pas avoir plus de quinze ou seize ans. Elles ne se déshabillaient jamais, ne voulaient pas qu'on les touche, et repartaient aussi vite qu'elles étaient venues. Je comprenais mal le plaisir qu'elles pouvaient avoir à cet échange unilatéral mais décidai de ne pas chercher à comprendre.

Ces épisodes sont devenus pour moi de merveilleux souvenirs. Ils représentent le meilleur de ce que la vie peut offrir de mystérieux, de totalement invraisemblable, d'incroyable et d'imprévu. Et pour elles, pour ces charmantes petites fées de l'érotisme, que représentent-ils ? Pensent-elles encore à nous pendant que leur gros mari aux flasques poignées d'amour ronfle à leur côté ? En tous cas, elles m'ont offert de ces moments extraordinaires qui vous font apprécier pleinement le privilège d'être né.

Chapitre Trois

Pierre

Moi c'est Pierre. Chui très beau, je l'sais. Les filles me tournent autour, faut voir. Déjà au collègue, è'm'tournaient autour, alors ! Mais les filles, faut pas s'y fier. Un jour elles vous aiment et le lendemain, è vous laissent tomber comme une vieille chaussette.

Le collègue ? J'l'ai quitté dès qu'j'ai pu. J'en avais marre de toutes leurs conneries. Seulement, c'qu'y s'rendaient pas compte, les profs, c'est que chuis pas con, moi. Y pensaient qu'j'étais con passeque j'apprenais pas toutes leurs conneries mais chuis entré en apprentissage chez un maçon et là, j'ai appris. J'ai travaillé chez un menuisier aussi et j'ai appris la menuiserie aussi, et l'électricité aussi, chez un électricien.

L'ennui, c'est qu'partout où j'allais, on m'foutait à la porte. Les patrons sont cons, c'est pas possible ! Un petit quart d'heure de retard et y z'en font une colique ! Et toujours sur vot' dos, à vous critiquer et à vous faire travailler. Comme si z'avaient pas assez d'argent comme ça ! Moi, à la fin, j'en ai eu marre et je m'suis mis à mon compte mais c'est pas possible comme les banquiers sont cons, et le percepteur et tous les connards en costards (tiens, ça rime !).

Maintenant, j'men fous. Chuis chômeur à la sécu et j'fais des petits boulots au noir. C'est marrant : je r'fais le pavage devant le garage (tiens, ça rime encore !) à des petits vieux, j'leur demande le double de c'qu'y paieraient normalement et, ces cons là, y payent passque c'est au

noir et qu'y croient faire une bonne affaire. Moi, j'empoche, et pis faut pas qu'y viennent me dire plus tard que l'travail est mal fait. Alors là, ça barde ! J'ai un fusil à pompe sous l'siège de ma camionnette. Je l'fais danser sous leur nez. J'leur dit qu'j'aurais pas peur de rev'nir leur payer une petite visite pendant la nuit si qu'y continuent à m'casser les couilles. Alors y ferment leur grande gueule, ça ya pas d'problème.

Moi, mon truc, c'est l'foot. J'adore le foot. Surtout à la télé. Les trois aut' trucs que j'adore aussi, c'est les filles, les motos et les armes à feu. J'ai une moto de trialiste, une 125. Aussi une mobylette. Riez pas : ça rend bien service. Et pis surtout j'ai une Harley Davidson, une vraie. J'ai modifié le pot d'échappement pour qu'ça fasse encore plus d'bruit. On dirait un marteau-piqueur. Ya un con qui m'a dit un jour qu'c'était pas légal, qu'j'allais m'faire couillonner par les flics mais y m'ont jamais rien dit, les flics. J'leur passe devant : y disent rien.

La première fois qu'j'ai baisé, c'était dans un ancien blockhaus allemand. C'est des copains qui m'avaient emmené là. Y avait une fille toute nue étendue, jambes ouvertes, sur une couverture. Elle avait douze ans, à peu près. Mon âge, quoi. Et tous mes copains y passaient dessus l'un après l'aut'. La fille, è disait rien. Si elle avait pas respiré et pas battu des paupières de temps en temps, j'aurais pu croire qu'elle était morte. Elle regardait les mecs sans réagir. Quand ça été mon tour, j'en menais pas large. J'étais un peu dégoûté par tout le foutre de mes copains qui lui coulait entre les fesses mais je m'y suis mis, pour pas avoir l'air

nul. Ça s'est bien passé. Quand j'ai remis mon slip et mon pantalon, les copains y m'ont dit : "On te l'a offert cette fois mais la semaine prochaine, t'amène cent balles, d'accord ? La fille, è fait pas ça gratos." J'ai dit "D'accord".

Après ça, j'ai regardé les filles de mon collège d'un autre œil. J'avais vraiment envie de r'commencer. C'est là que j'me suis aperçu à quel point les meufs c'est rien que des connasses. A chaque fois qu'j'essayais, è m'envoyaient sur les roses. Ouais : j'métais jamais rendu compte avant à quel point c'est con, une fille. Alors chui r'tourné au blockhaus, évidemment, avec mes cent balles. Seulement c'était pu la même fille : c'était une vieille. Elle avait bien trente ans ou même plus, et un gros ventre et des masses de poils noirs partout. J'ai fait demi-tour et mes copains se sont foutus de ma gueule mais j'ai r'marqué qu'eux non plus y z'y étaient pas allés. La meuf nous a insulté, faut voir. Alors nous on est r'parti en rigolant.

Ça résoudait pas l'problème. J'avais la bite raide presque toute la journée. J'pensais à la fille de douze ans et j'men voulais de pas lui avoir demandé son nom. J'aurais pu la r'trouver. C'est p'tête ça qu'on appelle tomber amoureux.

Un jour, ya un copain, un peu plus vieux qu'moi qui m'a dit : "Tu t'y prends mal, mec. Les gonzesses, c'est toutes des connasses. Y faut l'admettre dès le départ. È veulent qu'on prend son temps avec elles, qu'on les emmène au ciné, qu'on leur paye un café ou une glace, puis qu'on les embrasse. Là, faut marquer une pause. Faut passer aux compliments : tu sens bon, t'es

jolie, tu t'habilles bien etc. Des conneries, quoi. Après ça, faut y aller doucement, mon vieux. Et si t'as de la chance, t'arrive à les baiser mais c'est le parcours du combattant, j'te dis pas.”

Moi, j'trouvais ça vachement décourageant. Un soir, j'étais tellement frustré, j'ai grimpé à un réverbère et j'ai cassé le globe avec mon front. Faut le faire, quand même ! Heureusement, le globe il était en plastique sans ça je m'srais coupé.

Petit à petit, j'ai appris à faire le beau comme un paon, à être poli, à sourire, à être propre aussi. J'avais l'impression d'être un animal de cirque. Saute, mon toutou, saute si tu veux une sucette ! Je commençais à avoir du succès. J'ai même eu des sucettes ! È m'disaient toutes que j'étais beau comme un dieu. Ça aide, évidemment. Et pi j'ai été le premier à avoir une moto. J'emmenais les meufs sur le tandem. On allait dans des endroits isolés. Pas chez moi : mon père y nous aurait tabassés tous les deux et ma mère, elle aurait hurlé comme un putois. Avec une fille, ça durait deux jours ou deux semaines, maximum, puis è m'envoyaient chier, j'sais pas pourquoi. J'ai jamais compris.

J'en avais tellement marre de toutes ces simagrées ! J'en avais tellement marre que j'aurais pu étrangler une de ces connasses. Je rêve de temps en temps que j'en tiens une, de ces petites connasses. Et j'te lui tape dessus, et j'te l'assomme. Quand elle a le visage bien en sang, je m'sens mieux. Je m'éveille et j'm'aperçois qu'j'ai éjaculé. Marrant, non ?

J'ai duré comme ça jusqu'à l'âge de quitter le collègue. Tu parles si j'me suis barré vite fait ! J'en avais

marre de toutes leurs conneries.

Après ça, en apprentissage, j'allais dans les boîtes, le soir. Les mecs des villes, y sont cons : y croient qu'y a qu'en ville qu'y a des boîtes. Mais en campagne aussi, y en a. Et elles sont pas piquées des hannetons, j'vous l'dis. Moi, la drogue, j'ai essayé mais ça m'a pas branché. Et j'voyais c'que ça faisait aux autres. L'alcool non plus. Non merci. Moi, c'que j'voulais, c'étaient les filles. Et j'en ai eu. J'arrivais, bien sapé sur ma moto. J'avais des santiags, des habits en cuir noir, des chemises blanches. È résistaient pas. J'en ai eu pas mal, comme ça, en sortant de boîte, surtout si qu'elles étaient un peu saoules. Y en avaient qui me laissaient mettre la main dans leur culotte mais qui voulaient pas aller plus loin, ces connasses. Je sais pas ce qui me retenait de leur foutre mon poing dans la gueule. C'est vrai, quoi : è vous allument puis après, è font des manières.

Y a une drogue que j'aimais bien quand même mais c'était pas pour moi, c'était pour les filles. C'est un copain qui m'en a refile. Quelques gouttes dans un verre et elles font tout c'que tu veux, les filles. Super, ce truc ! Le lendemain, tu les r'vois, elles te reconnaissent plus. È se rappellent plus de rien. C'est pas incroyable, ça ? Mais sans les p'tites gouttes magique : que dalle. Elles te repoussent. Sales connasses ! Quand y leur arrive de se faire tabasser, è z'ont que c'quelles méritent, ces putes.

Pis un jour, presque quatre ans plus tard, je vois une fille comme j'en avais jamais vu. J'sais pas comment dire. Elle était petite mais vigoureuse. È m'rappelait un chat. Tu sais, un chat quand tu veux lui faire faire quèque chose et qu'y veut pas, tu t'aperçois qu'il est

vachement vigoureux. Tu vois c'que j'veux dire ? Il a l'air élégant, comme ça. Fragile. Mais y'a une force, là dedans, c'est pas croyable. Et belle, belle, chais pas comment dire, moi. Blonde châtain, des cheveux courts, un petit corps mince, un corps de gamine quoi. Une robe courte, des bras nus. Et quand elle est passée près de moi sur le trottoir, elle sentait bon, la garce ! Alors là, j'ai dit : celle-là, y m'la faut ou je crève. Seulement, j'lavais jamais vue en boîte. Elle était en terminale ES.

Alors là, je m'suis dit : mon p'tit vieux, c'est l'moment d'sortir le grand jeu et d'te rapler tout c'que t'as appris depuis qu't'es pu un gamin.

Chapitre quatre

Annie

Je m'appelle Annie. Quand j'aurai passé mon bac, je serai monitrice d'aérobic. J'en fais deux heures par jour. Je connais tous les trucs. J'ai même la vidéo de Jane Fonda. Pourquoi Annie ? Mes parents étaient des admirateurs d'Annie Cordy. Mon père surtout.

Il se souvenait avec horreur de ses années de pension et des immenses dortoirs où il n'était pas permis de parler. Eau froide dans les douches et aux lavabos sauf le vendredi (quel luxe !). Je lui ai demandé si, comme on le dit souvent, les enfants pleurent dans les dortoirs. Non, il n'avait pas pleuré. Un soir pourtant il était arrivé au bord des larmes. Il y avait une fête en ville et on entendait Annie Cordy chanter *Jolie fleur de pa, pa, pa, jolie fleur de papillon...* . La fête était loin, très loin, mais sa musique, au gré des mouvances du vent, pénétrait le silence et l'obscurité du dortoir. Mon père s'était alors promis que si, un jour, il avait une fille, il l'appellerait Annie : le symbole de la liberté retrouvée. Il a tenu parole. Ce genre de promesse est aussi pardonnable que, pour un dévot catholique, le vœu d'aller faire un pèlerinage à Lisieux si on se tire d'un mauvais pas. Mon père aimait bien Doris Day aussi. C'était son époque et le style de son époque. Heureusement qu'il ne m'a pas appelée Doris !

Comme Simone de Beauvoir, je pourrais dire que j'étais « une jeune fille rangée ». Mes parents sont nés au bon moment, c'est-à-dire qu'avec des revenus à

peine supérieurs à la moyenne, ils ont quand même pu acquérir une maison individuelle, la meubler avec goût, l'entourer d'un jardin bien entretenu, acheter une voiture et aller en vacances. Le rêve américain à la française, autrement dit. Leur prospérité toute relative n'allait pas jusqu'à pouvoir m'envoyer dans un établissement privé mais je m'en suis bien tirée. Le collège lycée local était calme. La plupart des profs s'y comportaient un peu comme des ronds-de-cuir engoncés dans leurs habitudes de petits fonctionnaires. À quelques exceptions près, les cours étaient donnés dans un ronron de bon aloi mais on détectait facilement l'indifférence générale des enseignants pour leurs élèves. Ils étaient beaucoup plus préoccupés par des considérations d'avancement et de retraite que par la « déontologie » (comme on dit maintenant) de leur profession. Avec trois enfants on « gagne » plusieurs années sur la retraite, par exemple. Ils gardaient leur enthousiasme pour les grèves et les manif afin de « préserver la qualité de l'enseignement public ».

M. Maxime, le bibliothécaire... pardon : le documentaliste, faisait exception. Il donnait, sans le savoir – ou sans avoir l'air de le savoir – des « cours de soutien ». Remarquable linguiste, historien, mais aussi scientifique, il ne ménageait ni son temps ni ses efforts. Sa grande silhouette d'échalas un peu courbée, sa barbichette rousse sur une peau d'une blancheur laiteuse, ses horribles chemises à carreaux multicolores et ses chaussettes jaune vif lui donnaient une allure vaguement clownesque. Les mauvais élèves se moquaient de lui. Les autres lui devaient une grande

partie des bonnes notes qu'ils obtenaient au bac. Avec ferveur il nous faisait réviser les cours, nous les rendant clairs et accessibles. Il les décantait du jargon soixante-huitard, et mieux que personne, avait le don d'améliorer les méthodes de travail des élèves. Il en savait plus que tous les profs réunis mais comme il avait roulé sa bosse dans le monde entier et que son diplôme universitaire n'était pas français, il n'avait pas le droit d'enseigner.

Un jour, en sortant des cours, j'ai cru me retrouver devant un dieu. Je ne pourrais pas dire un dieu grec car il n'y avait pas de motos dans la Grèce antique alors que lui, il était sur une moto luisante de propreté et astiquée comme pour un concours de beauté. On dit concours d'élégance pour les voitures, je crois. Y en a-t-il pour les motos ? Le dieu aussi était élégant. C'était la première fois que je voyais des santiags autrement qu'à la télé. Il portait un pantalon noir et une veste de cuir noir ouverte sur le devant. Dessous, on voyait une chemise blanche, ouverte elle aussi presque jusqu'au nombril. Autour du cou, il portait un collier pendentif en or avec, au bout, quelque chose comme un dollar, également en or. Pas de casque. Le dieu semblait au-dessus des règlements et du code de la route, et cela me donna comme un petit frisson au bas du ventre. Il me regardait en souriant. Je lui ai souri aussi puis je me suis mise à courir pour rattraper Élise, ma meilleure amie. "C'est qui, ce type ?" Je lui ai demandé.

"Un ancien du lycée. Il était en seconde quand toi et moi nous étions en sixième. C'était une vraie teigne, paraît-il. Tu te souviens pas de lui ? Pierre Troué, ça te dit

rien ?”

“Non : jamais fait attention. En tous cas, maintenant, il a pas l’air d’une teigne. Qu’est-ce qu’il est beau !”

“Bof !”

Élise ne cherchait pas de petit ami. Elle avait déjà trop d’admirateurs. L’année précédente, elle avait fait l’erreur d’aller dans le cimetière avec un garçon qu’elle aimait beaucoup. Étendue sur une grande tombe bien plate (et délicieusement chaude, m’avait-elle raconté), elle avait enlevé sa petite culotte, et avait laissé le garçon la lécher sous sa robe jusqu’à l’orgasme. Malheureusement, quelqu’un les avait vus, et depuis, elle avait la réputation d’être une fille facile. Dans un petit collège/lycée de province de seulement 700 élèves, tout se sait très vite. Elle s’était bientôt retrouvée entourée d’une pléiade de satellites boutonneux et pleins d’espoir. Ça lui avait ôté temporairement l’envie de sortir avec qui que ce soit.

Pierre, en tous cas, avec sa belle moto et ses habits impeccables, n’était plus boutonneux depuis longtemps. Je n’arrivais pas à effacer son image de ma tête, un peu comme ce qui arrive lorsqu’on fixe des yeux un objet brillant pendant trop longtemps. La forme lumineuse de cet objet se superpose ensuite à tout ce que l’on regarde.

J’ai rêvé de lui, cette nuit-là.

Ses cheveux blonds, longs et raides mais, de toute évidence, très propres, étaient attachés en arrière par une queue de cheval. Son visage, à l’ovale parfait et à la grâce presque féminine, grâce accentuée par de longs sourcils arqués très haut, arborait un petit sourire

ironique. J'aurais voulu voir ses yeux mais ils étaient dissimulés par le genre de lunettes de soleil que portent les policiers de l'Arizona ou du Nouveau Mexique.

“Ce type, là, ce Pierre Troué, tu le connais ?” Je demandai nonchalamment à la ronde, le lendemain.

J'eus peu de succès car les filles de ma classe étaient avec moi en sixième quand Pierre était en seconde. Les années dans un collège-lycée étant comme des frontières, il faut une patience d'ange pour passer, socialement parlant, d'un territoire à l'autre. Dommage, d'ailleurs. J'avais souvent vu des camarades de classe de douze à quatorze ans qui se pâmaient à la vue de garçons du lycée. Eux, par contre, n'avaient d'yeux que pour les filles de leur année alors que ces dernières, par une sorte de jeux de dominos pervers, ne sortaient qu'avec des hommes de vingt ou vingt-deux ans. Tout le monde était frustré. Cette situation absurde me faisait penser à Oreste amoureux d'Hermione, qui est amoureuse de Pyrrhus, qui est amoureux d'Andromaque, laquelle n'est amoureuse de personne.

C'est le documentaliste qui m'avait fait lire *Andromaque*. Pour mes profs de français, Racine c'était ringard, et surtout il n'était pas « pertinent ». Il fallait que la littérature soit « pertinente ». Les histoires d'esclavage, de colonisation, d'injustice sociale, de brutalité policière, ça c'était pertinent. On pouvait, à la rigueur, y ajouter des histoires de foot ou de basket, à condition qu'elles se passent dans des banlieues bien lugubres où il pleut toujours. Toutes les vieilles badernes, de Rutebeuf à Paul Valéry, en passant par Ronsard, Nerval, Daudet et, bien sûr, Racine n'étaient bonnes qu'à être jetées aux

orties.

Je passais des heures dans la bibliothèque... pardon : dans le centre de documentation car l'une des règles d'or des soixante-huitards consiste à ne jamais appeler les choses par leur nom. Comme le disait en riant mon oncle Hervé : "J'ai été aveugle toute ma vie. Maintenant, Dieu merci, je ne le suis plus. Je suis non-voyant. Quel soulagement !"

Il faisait bon et chaud dans ce centre de documentation. Je ne veux pas dire par là que nous avions froid dans le reste de l'établissement. Je parle d'une autre sorte de chaleur, celle d'un refuge. Avec le recul des années, je revois cet endroit comme une caverne qui préservait un reste de civilisation au centre d'un monde barbare.

Je fantasme. J'élabore un scénario de science-fiction. Le vaisseau spatial arrive sur une planète où tout est noir, sombre et violent. Puis le héros pénètre dans un bâtiment aussi lugubre que les autres, et à sa grande surprise, se retrouve soudain entouré de chaleur et de lumière : il est dans le centre de documentation de mon établissement, et monsieur Maxime, sorte de Nostradamus habillé d'une longue robe rouge et or de grand prêtre médiéval, en est l'âme et le guide. Il flotte sur un nuage d'encens.

Paradoxalement, ces réflexions sur la civilisation ne m'empêchaient nullement de rêver à l'un des êtres les moins civilisés qu'il soit possible d'imaginer. Comment rencontrer Pierre, le rencontrer vraiment, ne pas se contenter d'un petit sourire échangé en passant à côté de lui sur un trottoir ? Je ne le revis pas du lundi au jeudi

de la semaine suivante. Les heures de cours changent de jour en jour selon les séries, qu'elles soient B, C, ES etc. J'avais aperçu Pierre un vendredi. Tous les vendredis, je sortais des cours à 14 heures car, selon mes horaires, c'en était fini pour la journée, alors que le reste de la semaine, je ne sortais qu'à 18 heures.

Le vendredi suivant, c'est le cœur battant que je franchis le grand portail de l'établissement. J'avais raison : Pierre était là, assis sur sa moto à l'arrêt, une moto énorme sur laquelle, apparemment, on pouvait, grâce à une non moins énorme béquille trapézoïdale, rester assis, même quand elle était en stationnement. Le dieu était revenu. Il me sourit comme il l'avait fait la première fois.

Les jambes en coton, je me forçai à m'approcher de lui et demandai le plus négligemment possible : "Vous attendez quelqu'un ?" Un mélange de senteurs m'atteignait : légères vapeurs d'essence, le métal chaud de la moto, le cuir des vêtements de Pierre et son parfum après-rasage, indéfinissable mais de toute évidence horriblement cher. Je fus abasourdie mais très émue aussi de l'entendre me répondre : "Je t'ai vue la semaine dernière. C'est toi que j'attends."

Ce que je pris d'abord pour de l'exagération me fit rire et dissipa ma timidité. "Ah, vraiment ? Et qui attendais-tu la semaine dernière ?"

"Tu te souviens de moi, alors ?" Fut tout ce qu'il trouva à répondre.

Après tout, s'il avait pu faire une telle impression sur moi, était-il donc si impossible que j'aie pu en faire autant sur lui ? On me disait – même mes parents me

disaient – que j’étais en train de devenir une très jolie fille. On ajoutait en riant que je briserais les cœurs. J’en riais aussi, essayant de ne pas y croire tout en sachant confusément que c’était vrai. J’étais consciente du fait que tôt ou tard les hommes me « tourneraient autour » comme on dit et qu’il me faudrait marcher sur le fil du rasoir, essayant de ne pas prendre cela trop au sérieux tout en restant sur mes gardes. Avec Pierre, je décidai de broder une affabulation.

“Je me souviens de toi. Tu étais en seconde quand j’étais en sixième. Tu as changé”.

“Ben, évidemment...”

“Oui, évidemment.”

Il se racla la gorge : “Je t’emmène quelque part ?” J’étais en pantalon ce jour-là. Ce n’était pas un jean mais un joli pantalon de toile bleue. Je portais aussi une chemise d’homme blanche, et au-dessus, une sorte de cardigan du même bleu que le pantalon avec une petite bordure rouge vif autour du cou, comme sur la blouse de Paul Bocuse. J’aurais pu sauter sur le tandem sans risquer d’exhiber ma culotte aux élèves qui sortaient du lycée, mais c’est une autre chose qui me retint. Je demandai : “T’as pas un casque ?”

“Pas besoin”.

“Je monte pas sans casque”.

“Si je t’en apporte un vendredi prochain, tu viendras avec moi ?”

“D’accord”.

Avec un couinement de tournevis électrique, il engagea le démarreur, et sans dire au revoir, partit dans un bruit de tonnerre. Je n’étais pas avec Élise ce jour-là,

et je repris tranquillement – et à pied – le chemin de la maison. Une minute plus tard, le grondement de la Harley-Davidson me rattrapa. “Et le lundi, tu sors quand ?” me hurla Pierre au-dessus des halètements du moteur.

“Dix-huit heures” je hurlai en retour. “Pourquoi ?”

“J’ai pas envie d’attendre vendredi.”

Je hurlai : “Coupe ton putain de moteur !” Je n’emploie pas, d’ordinaire, des termes vulgaires mais, par une sorte d’instinct (oh combien prémonitoire) je sentais que, dans ces circonstances, ils étaient appropriés. Je vis un éclair de méchanceté passer dans le regard de Pierre, éclair si vite contrôlé que j’aurais pu penser m’être trompée. Il arrêta le moteur, et un silence un peu gêné s’installa entre nous. Pas vraiment le silence, bien sûr. On entendait au loin les grognements d’un bulldozer et, au-dessus de nous, les égratignures sonores d’un petit avion qui violait le calme du ciel. Pierre se remit à sourire et prononça d’un ton qui semblait prendre les choses à la légère : “Ce putain de moteur est un twin-cam 88 enV de 1450 centimètres cubes.”

“Wow !”

S’il saisit l’ironie de ma réaction, il n’en laissa rien paraître.

“Alors” dit-il en reprenant l’initiative “lundi, ça va ?”

“Ça va”.

Il sourit encore. Un sourire de soldat victorieux. Il remit le « putain » de moteur en marche et s’éloigna. Mon cœur battait la chamade. Je savais que je m’engageais sur un chemin dangereux. De toute ma vie

d'enfant et d'adolescente, je n'avais jamais rien fait de dangereux. Je savais bien pourtant qu'il existait des filles de mon âge qui se faisaient sauter. D'autres, par contre, sautaient en parachute, nageaient parmi les requins ou entreprenaient la traversée du désert de Gobi. Bon, d'accord : elles ne représentent pas la majorité. Il y en a aussi qui aident les SDF et qui, pour les satisfactions indéniables que ce dévouement leur apporte, acceptent de subir parfois leurs grossières avances, leurs insultes et leur puanteur. Il y a celles qui, après le Bac ou la fac, s'engagent dans la police, la gendarmerie ou les forces armées. Certaines deviennent pilotes d'hélicoptère ou d'avion de chasse. Il y en a qui, ayant confondu bonheur et chasteté tout en sachant qu'on ne peut guère revenir en arrière, se font religieuses, parfois même dans des ordres contemplatifs. Il faut du courage pour choisir un chemin aussi irrémédiable et impitoyable. "*Life is not a rehearsal*" comme disait parfois le documentariste. Quand je lui ai demandé de qui était cette citation, il m'a répondu qu'il l'avait trouvée dans un biscuit chinois.

La plupart des jeunes filles n'ont d'autre choix, si le danger les attire, que de flirter avec les risques de la sexualité : grossesses et maladies. J'étais trop naïve et surtout trop inexpérimentée pour imaginer l'autre risque majeur : celui de se faire harceler puis agresser verbalement et physiquement. Je ne parle pas du viol qui, pour moi, jeune fille rangée par excellence, demeurait une notion abstraite, une catastrophe réservée aux autres.

Chapitre cinq

Ursula

À peine rentrée en France de mon séjour à Montréal, c'est-à-dire dès le lendemain, je sautai sur mon Solex et me dirigeai vers l'entreprise de Didier. C'était à une bonne vingtaine de kilomètres du château. À trente à l'heure, il fallait quarante minutes : problème de CM1... du moins de CM1 avant l'arrivée des nouvelles maths car, de nos jours, il serait considéré comme un crime d'enseigner aux gamins un style de calcul qu'ils puissent vraiment comprendre ou qui puisse leur servir à quelque chose plus tard.

La longueur et la lenteur du trajet ne me dérangeaient pas. J'étais déjà allée ainsi à Bain-de-Bretagne, Saint-Brévin et Saint-Lô. Je me laissais bercer au doux ronron du moteur. Si j'étais en short, il m'arrivait, les jours de grandes chaleurs, d'attraper des coups de soleil sur les genoux mais je ne pelais jamais. J'adorais ce Solex, y compris son odeur bien particulière de carburant à deux-temps que l'on pouvait acheter tel quel ; lorsqu'on n'en trouvait pas, il fallait ajouter une dose de lubrifiant à de l'essence ordinaire. Un an après avoir acheté ma première voiture, j'ai voulu m'en servir. Je me suis alors aperçue que mes parents l'avaient donné à une association caritative sans rien me dire : Emmaüs ou les Orphelins Apprentis d'Auteuil, je ne me souviens plus. Je me suis sentie trahie, un peu comme si l'on m'avait enlevé un animal de compagnie.

L'entrepôt de Didier, son chantier, comme il disait, se repérait de loin. Les billes de bois débitées en planches épaisses séparées les unes des autres par des cales pour laisser passer l'air, répandaient un parfum de sève, différent d'une espèce à l'autre. Certaines billes restaient ainsi à sécher pendant des années. On trouvait Didier non pas dans la sorte de réduit poussiéreux qu'affectionnaient les artisans de la région, mais dans le vrai bureau d'une vraie maison sise en bordure du chantier. Didier s'était immergé dans son métier au point de subir, dans la journée et dans sa propre habitation, le bruit incessant du travail : les miaulements des scies, bien sûr, mais aussi les grognements saccadés des monte-charges et les râles grasseyants des camions qui venaient livrer ou charger du bois. Malgré tout, l'ensemble donnait une impression de paix. Avec des moyens contemporains, il s'agissait d'une activité traditionnelle qui survivait depuis le Moyen-Âge.

Didier avait épousé Agathe, une femme que j'essayais d'éviter lorsque je leur rendais visite. Elle était tellement froide, sûre d'elle-même et calmement insultante, que le pauvre Didier n'était jamais invité nulle part. Inévitablement, il aurait été obligé d'y emmener cette épouse rabat-joie dont la présence aurait gâché la soirée. Un jour, dans le feu d'une conversation avec Didier, j'avais mentionné devant elle l'expression : "Une flopée de gamins" ou "une horde de gosses" ou quelque chose comme cela. Je ne me souviens plus à propos de quoi mais je me souviens très bien de la remarque acrimonieuse d'Agathe : "Ça veut dire que vous n'aimez pas les enfants ?" Je ne sais pas si elle

aimait les enfants, elle, mais j'en doute car elle semblait n'aimer personne. En tous cas je savais que ses propres enfants ne l'aimaient pas.

Comme dans beaucoup de maisons à la campagne, il y avait une belle porte d'entrée en bois verni, mais seuls les étrangers à la famille ou au cercle des connaissances de Didier s'y présentaient, car normalement, on entrait par les arrières, par la cuisine. J'y trouvai Agathe qui essayait des surfaces de travail aussi impeccables et reluisantes qu'elles l'étaient le jour où elles avaient été achetées. Comme d'habitude, elle me regarda comme si j'étais une intruse qui avait le culot monstre d'entrer dans sa maison. Je lui fis un petit signe de tête, et passai directement dans le couloir qui menait au bureau de Didier. Au début de leur mariage, je faisais des efforts de courtoisie, je complimentais Agathe sur ceci ou cela, mais bientôt je pris l'habitude de passer devant elle sans mot dire ; non par ressentiment face à son attitude, car ce n'est pas mon style, mais par simple découragement.

La cuisine d'Agathe était à la fois ultramoderne et stérile. On n'y sentait jamais les effluves du dernier repas ou ceux de la préparation du prochain. Au château, par contraste, la cuisine vous accueillait avec la subtile générosité d'un antre où se mélangeaient des émanations de pain chaud, lait, Cognac, chocolat, ail, fromage et bouquet garni. Elle vous anesthésiait, cette odeur, et vous disait que le monde était un endroit merveilleux où il n'y avait rien à craindre. Mireille y valsait lentement comme une adepte du Tai-chi-chuan. Elle chantonnait, heureuse de vivre, passionnée par son

métier, et ne se gênant pas, si nous avions des invités, pour nous embrigader, mes sœurs et moi, afin de l'aider à mettre la table ou à y disposer les plats.

Je trouvai Didier dans son bureau, un beau bureau de PDG, bien ordonné : table de travail en acajou, meubles classeurs en vrai bois, tapis marocain, grande baie vitrée donnant sur la cour et les ateliers. En prime : une bonne odeur de cire.

“Didier,” lui dis-je sans ambages après le bisou de bienvenue “je suis amoureuse”. Il resta silencieux plusieurs secondes.

“Tu es sûre ? De qui ?”

“Je savais que ça arriverait un jour. C’est arrivé”.

“Oui, mais de qui ?”

Je n’avais pas hésité à lui dire que j’étais amoureuse car c’est ainsi que les choses se passent dans notre famille : on tombe amoureux une fois, on se marie une fois et on reste fidèle toute sa vie. On explique cela par la volonté divine qui fait se rencontrer deux personnes destinées de toute éternité à devenir mari et femme. Cependant, au moment de lui donner le nom de l’heureux élu, je devins timide, peureuse même. C’est “Nathan” finis-je par bredouiller indistinctement. Didier, un peu dur d’oreille, me fit répéter. Il se figea. “Nathan ? Il y a eu quelque chose entre vous au Canada ?”

“Non, bien sûr que non.”

Didier me dévisageait longuement. “Tu ne vas pas me dire qu’il n’en sait rien ?” Je hochai la tête. De toute ma sainte famille, Didier était le seul à qui je pouvais me confier avec autant de franchise tout en

étant certaine de sa discrétion.

“Mais c’est insensé.” Marmonna-t-il.

“C’est ton ami. Tu n’approuves pas mon choix ?”

“Ton choix, oui... mais le sien ? Qui te dit que tu seras son choix à lui ?”

“J’en ai la certitude. C’est écrit.”

“Belle confiance. Qu’as-tu l’intention de faire maintenant ?”

Je me levai, m’approchai de la fenêtre et regardai une camionnette de la DDE qui, pour de mystérieuses raisons, venait d’entrer dans la cour. Le conducteur, ayant baissé la vitre, blaguait avec le contremaître. “Je suis venue te demander si tu pourrais te mettre en rapport avec lui pour lui annoncer la bonne nouvelle.”

“Tu ne manques pas de culot. Que vont dire les parents ? Tu as pensé qu’il a peut-être une petite amie ? Tu as pensé qu’il va peut-être se moquer de toi ? Tu as pensé qu’il est plus jeune que toi ?”

“À laquelle de ces questions veux-tu que je réponde en premier ?”

“Viens, nous allons discuter de tout cela dehors. On ira faire un tour en forêt.”

“À la cabane ?”

“Oui, à la cabane. C’est là que je réfléchis le mieux.”

Didier avait baptisé sa cabane « L’Écureuil » à cause de la chanson *Ma Cabane au Canada* popularisée par Line Renaud, et où l’on apercevait des écureuils sur le seuil. Perchés sur leurs pattes arrière, on en voyait ici également, leur petite tête inclinée sur le côté, essayant par une irrépressible curiosité de regarder à l’intérieur, puis s’en allant en quelques sautilllements mesurés car

nous ne leur faisons jamais peur délibérément. Le terme « cabane » reflétait une certaine modestie innée chez Didier. En fait de cabane, c'était une vraie maison en bois avec cuisine, salon, coin bureau, deux chambres et salle de bain. Ni eau de la ville ni électricité, bien sûr. La chasse d'eau était alimentée par gravité à partir d'une citerne logée dans le toit, et l'évacuation se faisait vers une fosse septique. Il fallait apporter de quoi boire. Une bonbonne de gaz assurait l'alimentation de la cuisinière sur laquelle on faisait chauffer de l'eau afin de se laver au lavabo de la salle de bain. Il n'y avait ni douche ni baignoire. Pour la lumière : des lampes Aladdin. Pour la chaleur, en hiver : une salamandre. C'était confortable sans être luxueux.

L'année précédente, Didier avait construit « L'Écureuil » lui-même. Agathe n'y venait jamais. « On y est trop isolé » disait-elle. « On pourrait se faire égorger et personne n'en saurait rien. D'ailleurs, la nuit, c'est franchement sinistre. »

Didier et moi étions très proches. Pourquoi ? Difficile à dire. Normalement, j'aurais dû l'être d'une de mes sœurs. Une femme se confie plus volontiers à une autre femme, mais Henriette, maintenant Sœur Cécile de l'Esprit-Saint, n'avait jamais pensé qu'à une chose : aller se réfugier au couvent. Elle y était maintenant, enfermée à jamais. Béatrice allait et venait, toujours pressée, toujours hors d'haleine, toujours un peu irritée que les choses n'aillent pas exactement comme elle le désirait, tant elle mettait un point d'honneur à construire une famille BCBG absolument irréprochable : grande maison moderne avec terrarium et piscine, vêtements

d'une sobriété hors de prix, maquillage parfait, coiffeur toutes les semaines, femme de ménage, Ford Cougar et surtout pas d'animaux domestiques. Elle donnait des « garden parties »... Quant à Marie, elle se débattait entre un mari libidineux qu'elle adorait et trois enfants en bas âge qu'elle détestait. Avec Didier, en revanche, j'avais toujours profité d'une belle complicité. On se disait tout. On riait des mêmes choses. Il nous arrivait de ricaner comme des ados.

Quand l'un de nous avait de gros soucis ou de gros chagrins, nous allions, d'un commun accord, nous réfugier dans la cabane, et là, loin de nous sentir menacés, nous savourions le silence. Le soir, en été, nous pouvions contempler, entre les sombres murailles de sapins découpant la clairière, un ciel sans pollution. Allongés sur les transats de la terrasse, nous laissions nos regards se perdre dans les immensités de cette « voûte étoilée » comme on disait au Moyen Âge, qui nous rendait silencieux pendant des heures. En hiver, nous bavardions autour des mous ronflements de la salamandre. Parfois la pluie ajoutait ses tambourinades ou bien le vent soupirant dans la cime des arbres mais descendant rarement plus bas, nous endormait, serrés l'un contre l'autre dans des couvertures, sur le canapé du salon. C'est peut-être parce que Didier représentait pour moi l'homme idéal que j'étais tombée amoureuse de son ami.

Il fut convenu ce soir-là qu'à l'époque où Nathan reviendrait en France Didier l'inviterait à venir passer quelques jours à la cabane. Naturellement j'en serais. Didier n'invitait plus personne chez lui, la présence

d'Agathe agissant avec l'efficacité d'une chambre froide. Il ne mentionnerait pas à Nathan ce que je ressentais pour lui. Il me laisserait me débrouiller.

Ce rendez-vous arrangé ne se produisit jamais car Didier m'apprit que Nathan s'était fait écraser le genou, qu'il ne pourrait plus jamais jouer au hockey sur glace, et qu'après les opérations prévues à Montréal, il avait l'intention de revenir en France pour un long séjour en établissement de convalescence.

Chapitre Six

Nathan

Sur mon lit d'hôpital, j'ai commencé à rire, et je me suis arrêté tout de suite car cela m'a fait très mal. Je relisais *Le Neveu de Rameau* et quand je suis arrivé au passage où il est dit que rien ne fait autant souffrir qu'une blessure au genou, j'ai trouvé cela assez amusant. Mon genou, que j'ai tout le loisir de contempler dans son plâtre – car il est hissé à cinquante centimètres au-dessus du lit par des câbles – est beaucoup plus que blessé : il est en bouillie. Il y a maintenant des bouts de métal qui remplacent des bouts d'os. Un miracle de la chirurgie moderne, m'a-t-on assuré ; miracle tempéré par le fait que je ne pourrai plus jamais jouer au hockey.

Je le contemple, ce genou, et j'y vois un constant reproche. Il a acquis une dimension mystique, et je conçois alors comment nos ancêtres Celtes ont pu transformer des objets en déités. Quand sa présence devient obsessive ou vitale, l'objet devient symbole puis évolue jusqu'à devenir une entité non humaine, et bien entendu, supérieure à la condition humaine : un lien vers l'au-delà. On le vénère ou on le maudit.

Je suis dans une pièce pour le moins spartiate : cloisons métalliques grises (car ce ne sont certainement pas des murs) un lavabo dans un coin, lavabo que je suis bien incapable d'atteindre, sol gris, plafond gris, monde gris... Derrière moi ronronnent tous les appareils auxquels je suis relié. Je flotte dans un cocon gris, et je

douterais de la réalité de la situation si je n'étais conscient de l'odeur de désinfectant qui englobe tout : le plancher, si propre qu'on pourrait s'y mirer comme dans un étang, les draps qui sentent la lessive, et mon genou baigné de tout un éventail de produits prophylactiques odorants ou malodorants, comme on voudra. Prophylactiques... Ce terme évoquant les capotes anglaises me fait rire, et la presque imperceptible secousse d'hilarité à laquelle je m'abandonne ravive immédiatement la douleur. On se croirait revenu dans le monastère du *Nom de la Rose* où le rire est immédiatement puni.

Le tic... tic... tic du moniteur cardiaque m'énervait prodigieusement si j'étais dans mon état normal. Le fait que je le supporte sans me mettre en rogne indique assez clairement que je suis encore bourré d'antalgiques. Je m'accroche au *Neveu de Rameau* mais la fatigue me surprend vite. Dix pages et j'ai l'impression d'avoir couru un marathon.

J'ai hurlé quand l'accident est arrivé : un faux mouvement, une jambe recourbée vers l'extérieur et le choc comparé à celui d'un camion de quinze tonnes sous la forme d'un joueur de l'équipe adverse lancé à quarante à l'heure, enfonça le clou, si on peut dire. J'ai véritablement entendu les os se déchiQUETER. Pendant quelques minutes, je devins sourd. Les joueurs sur la patinoire, les hurlements de la foule, comme des vagues venant se briser contre un récif, mes propres hurlements, tout cela s'estompa, et ne fut plus remplacé que par de la douleur.

Je souffre toujours, bien entendu. Je dois préciser cependant que si je n'aurais pas eu, dès le départ, une grande habitude et une grande tolérance de la souffrance physique je n'aurais jamais pu devenir joueur de hockey professionnel. Ce n'est pas un sport pour mauviettes. Malgré tout, je vais me forcer à avouer ce qui me fait le plus mal ici, dans cet hôpital : c'est d'être obligé de chier dans un bassinnet. Cela me paralyse.

Je me suis retenu pendant trois jours, et au bout de ces trois jours, j'étais tellement constipé que même si j'avais essayé, je n'aurais rien pu expulser, surtout en position allongée. Finalement, sans avoir jamais lu *L'Art de la Guerre*, les infirmières attaquèrent le mal de deux façons différentes et simultanée : on m'infligea une diabolique combinaison de laxatif au nord et de lavements au sud. Quand la merde s'échappa en un véritable geyser ou ce qui semblait tel (car j'avais au moins la bonne fortune de ne pas voir ce qui se passait) la charmante aide-soignante, si blanche, si fluette, si élégante, me demanda avec son léger et adorable accent québécois si cela me faisait mal. Je secouai la tête.

“Alors, pourquoi pleurez-vous ?”

J'eus la surprise de sentir qu'une larme coulait sur ma joue. “J'ai honte. Une jeune femme aussi belle que vous ne devrait pas faire ces choses-là... ni surtout les sentir.”

Elle rit : “Vous me trouvez belle ?”

“Ravissante.”

“Vous ne seriez pas en train de me draguer par hasard ?”

“Si j'avais voulu vous draguer j'aurais attendu d'être

dans une meilleure position pour le faire. J'ai honte, c'est tout."

L'odeur des excréments envahissait la pièce. L'infirmière abaissa un interrupteur qui déclencha un extracteur d'air, appuya brièvement sur une bombe de désodorisant aérosol puis m'essuya avec des lingettes, exactement comme elle l'eût fait pour un bébé. Finalement elle glissa le bassinot dans un étui en matière plastique, rabattit les draps sur la partie de mon anatomie qui n'était pas suspendue à un filin et pencha son visage vers le mien. Je crus qu'elle allait m'embrasser mais, avec un sourire, elle chuchota : "Je vais vous répéter ce que mon père disait à mon jeune frère pendant sa crise d'adolescence."

"Votre père a fait une crise d'adolescence ?"

"Très drôle."

"Alors, qu'est-ce qu'il a dit ?"

"Vous ne méritez pas que je continue."

"D'accord, je ne le mérite pas."

"Je plains votre femme, monsieur Galicien."

"Suis pas marié."

"Dieu merci ! Vous la rendriez folle."

"Bon, bon, je craque : qu'est-ce qu'il a dit, votre père ?"

"Il a dit : fiston, n'oublie jamais que la merde de la plus jolie fille du monde ne sent pas meilleur que la tienne."

"Comment comprenez-vous cette profonde réflexion ?"

"Nous reprendrons cette conversation quand j'aurai moins de travail." Et elle se dirigea vers les toilettes en portant à bout de bras le malodorant appareil. Elle le faisait avec une grâce exquisément féminine, et en

même temps, avec la solennité d'un maître d'hôtel qui apporte le plat de résistance à des invités de marque.

J'ai essayé d'imaginer le scénario entre le père et le fils. Je suis arrivé à la conclusion que ce fils devait être d'une timidité malade envers les femmes, et que le père l'encourageait ainsi à ne pas les traiter comme des figurines en cristal. J'espère qu'il n'est pas allé trop loin, tout de même, et n'a pas incité son rejeton à traiter les femmes comme (précisément) de la merde. L'attraction sexuelle du mâle envers la femelle est si forte et si peu objective que la raison en souffre. C'est ainsi qu'il m'est pratiquement impossible d'imaginer que la vulve d'une jeune et jolie femme puisse sentir mauvais ou que celle d'une grosse femme laide puisse sentir bon. L'irrationnel nous aide à vivre.

Je ne revis jamais la fluette infirmière. Le lendemain, une de ses collègues était de service. Elle avait manqué sa vocation, celle-là : elle aurait dû s'engager comme garde-chiourme dans un goulag. "Vous n'avez plus rien à faire ici." Tonitrua-t-elle. "On vous emmène dans un centre de convalescence."

"Où ça ?"

"En France". (qu'elle prononçait Frince) "V'zen avez d'la chince v'zautres, avec tout l'argent qu'vous gagnez à vot' sport, là. Vot' équipe de hockey vous paye un avion imbulince."

"Quel dommage ! Je vais être privé du plaisir de votre compagnie. Je ne sais pas si je pourrai m'en remettre." Si les regards pouvaient tuer, je ne serais plus de ce monde.

Chapitre Sept

Pierre

Il en faut d'la patience ! Il en faut, il en faut. C'est pas possible comme ça peut être con les meufs. Faut dire qu'avec une touffe toute mouillé d'pisse entre les jambes, elles sont bien placées pour être stupide. J'lui frai payer ça. Ya des moments, j'ai vraiment envie d'lui écraser la gueule à cette connasse. Bon, faut s'calmer. Encore heureux qu'jai pas qu'elle. De temps en temps j'vais m'ramasser une p'tite salope dans une boîte de nuit. Ça soulage, quand même, faut être honnête.

Avec Annie, j'peux l'embrasser. Elle aime ça. Elle en r'demande mais faut jamais aller plus loin. Ya aut'chose qui me met en rogne. L'autre jour, je l'ai aperçue au marché. Elle portait une jupe assez courte. Des jambes comme j'en avais jamais vues. Pas bronzées mais pas blanches non plus... et qui semblaient si douces ! J'ai failli me trouver mal. J'avais envie de lui mordre les cuisses. Et c'qui me met en rogne, alors, c'est qu'avec moi elle est toujours en jean. Elle a pas confiance, alors ? Ah oui, j'lui frai payer ça !

Mon pote y dit qu'c'est dev'nu une obsession. Moi j'dis qu'y faut bien un but dans la vie. C'est un shallange comme y dit. Ouais, c'est un shallange. Ça me donne un but. Comme ça, j'vais l'appriivoiser. Tout doux, tout doux. Puis un jour j'lui d'manderai d'mépouser. De toute façon, enne pensent qu'à ça les meufs. Le mariage, c'est leur obsession à elles, c'est leur shallange. Alors j'lui tend le piège, comme un collet à un

lapin et quand è'sra prise, è pourra toujours se débattre,
y s'ra trop tard. J'la tiendrai, la connasse... et j'lui F'rai
payer ça !

Chapitre huit

Jean-Louis

“Ce garçon a un visage chafouin”. Combien de fois ai-je entendu cela ! On parle du délit de sale gueule mais je vous assure qu’il existe aussi un délit de visage chafouin. J’ai effectivement un faciès mince et allongé, un front fuyant et un grand nez qui prolonge le front sans presque faire d’angle avec lui, puis un menton qui repart brusquement en arrière ; une face de rat, en somme. Sauf que les rats ont le regard vif et intelligent alors qu’on ajoute volontiers que j’ai le regard torve. Au travail, tout le monde, sauf mon père et ma secrétaire m’appelle TGV (derrière mon dos). Je ne dis rien. Ma secrétaire a un front large, des yeux écartés et une petite bouche. Les autres l’appellent E.T. Pas moi. Je l’appelle par son nom : Élisabeth. Le pire, c’est que je possède, non pas seulement la gueule de l’emploi, mais aussi l’emploi de la gueule : je suis vendeur de voitures d’occasion. Si je faisais du théâtre, on me donnerait des rôles d’usurier ou de traître.

C’est mon père, Gratien Loudsy, qui dirige l’entreprise, et c’est moi, Jean-Louis Loudsy, qui vends les bagnoles. Il est mauvais vendeur et moi mauvais gestionnaire. On s’entend bien. Que ferai-je à sa mort ? Je frémis, rien que d’y penser. Il faudra que j’embauche un comptable, je suppose. On n’en est pas encore là. Mon père aussi frémit à l’idée que je puisse aller faire autre chose. Là, il faut que je mette ma modestie dans la

poche : je suis un vendeur hors pair. C'est à moi que l'entreprise familiale doit son succès. Quand je suis sorti du lycée, mon père ne vendait qu'aux habitants de Ploerdon, une ville de dix mille habitants, quinze mille au maximum si on compte les villages environnants. Le revenu familial était correct, sans plus. Maintenant, notre réputation s'est étendue, et nous sommes connus dans toute la région.

Lorsque des acheteurs potentiels arrivent, s'ils ne me connaissent pas je lis dans leurs yeux l'interrogation : "Qui c'est, ce faux jeton ?" suivi de la réflexion : "Il va essayer de nous arnaquer." Moi, je les laisse tranquilles jusqu'à ce que je sente qu'ils aimeraient parler à un vendeur. C'est tout un art. Il y a des clients qui aiment être entourés de petits soins et adorent qu'on les baratine dès qu'ils mettent les pieds sur notre parking. D'autres que cela énerverait au plus haut point et qui se décident tout seuls jusqu'au moment où ils viennent me chercher au bureau. La plupart préfèrent baguenauder quelque temps entre les voitures. Soudain, on les voit qui relèvent la tête et jettent un regard circulaire : c'est le moment de foncer.

Je ne suffis plus à la tâche. Pour qu'un acheteur n'attende pas éternellement que j'en aie terminé avec un autre, pour ne pas le décourager et pour ne pas qu'il aille voir ailleurs, j'ai engagé l'année dernière, un jeune homme fraîchement sorti d'une école de commerce. Mais sacrebleu ! (comme disent les Anglais) qu'est-ce qu'on y apprend, dans ces écoles ? J'ai dû mettre le néophyte à la porte. Il me faisait perdre des clients. Impossible de lui faire comprendre la différence

entre flatterie et compliments sincères. Je ne flatte jamais mais j'essaie de trouver quelque chose d'agréable à dire. Ce n'est pas du tout la même chose. Si le client ou la cliente a un beau chien, je le lui dis. Si le chien ne me plaît pas, je ne dis rien. Lorsqu'on a un visage qui n'inspire pas confiance, il faut être impeccablement sincère et honnête. Il faut savoir écouter aussi et supporter que certaines gens vous racontent leur vie. Le mieux, c'est encore de se dire que les vies, toutes les vies, sont intéressantes.

J'ai trouvé le truc : quand je suis avec quelqu'un et qu'un autre acheteur potentiel se pointe à l'horizon, je m'excuse auprès de la personne avec qui je suis et je cours donner à l'autre une feuille volante sur laquelle je lui offre d'aller lui faire essayer à son domicile tout véhicule dont il aurait envie. Je fais cela le soir. Certes, il y a des semaines où elles sont loin, les 35 heures... ou même les 50 !

Mon père travaille depuis des années avec un excellent mécanicien : Auguste. On ne fait pas mieux comme nom. Auguste et mon père écument les marchés aux enchères. À eux deux, ils ont un flair remarquable pour les bonnes bagnoles. Auguste les vérifie et les répare quand elles en ont besoin, ce qui n'est pas toujours le cas. Certes, il leur arrive de se tromper, à ces deux-là, et de ramener une « voiture du lundi matin » comme on dit ou, pour employer l'expression favorite d'Auguste, une voiture qui a beaucoup d'imagination. Ce qu'il veut dire par là, c'est que dès qu'on a réparé une chose, une autre tombe en panne. On perd de l'argent sur ces guimbardes-là mais elles sont rares. Ou bien elles

coûtent plus cher à réparer qu'elles n'ont coûté à acheter, ou bien on les revend pour une bouchée de pain avec la mention : « Spécial bricoleur » et la liste des maladies à guérir. Elles partent...

Honnête, travailleur... J'ai toutes les qualités, semble-t-il. Malheureusement, pour beaucoup de gens, et certainement pour mes propres parents, j'ai un gros défaut : je suis, paraît-il, un obsédé sexuel. Je n'en ai pas le sentiment. J'aime, il est vrai, une grande variété d'activités sexuelles mais je ne suis pas un pervers. Pas de sado-masochisme chez moi, par exemple. Pas de « crad » comme on dit de nos jours. Une grande liberté, c'est tout. Je ne suis pas marié : je ne le pourrais jamais. J'ai beau aimer une femme, si j'en rencontre une autre qui me plaise, impossible de ne pas la draguer. Don Juan ? Casanova ? Don Juan, certainement pas car il aimait faire souffrir les femmes et les humilier, et j'ai horreur de cela. Casa ? Non plus. Lui, il mettait un point d'honneur à accumuler le plus grand nombre possible de conquêtes. Il était rongé par le syndrome de l'encoche sur le bois du lit. Moi, je ne résiste pas : c'est tout. J'aimerais être fidèle. J'envie ceux qui le sont mais montrez-moi un beau visage, des seins petits et durs, un ventre plat et de longues jambes, et je suis attiré comme le serait un copeau de fer par un aimant.

Suis-je séduisant ? Question absurde que je me suis posée parfois. Un coup d'œil au miroir me ramène à la réalité. J'ai eu beaucoup de mal à attirer les femmes au début mais, sans le savoir, je m'y suis bien pris avec elles. Au lieu de me précipiter sur elles avec des grognements préhistoriques, je les ai admirées et

respectées ; admirées parce que je les trouvais admirables ; respectées parce que je respecte instinctivement les êtres humains, les animaux et la beauté en général, qu'elle soit vivante ou non. Je n'ai jamais compris les scènes « d'amour » que l'on voit souvent au cinéma, et dans lesquelles chacun des protagonistes, je dirais presque chacun des catcheurs, arrache les habits de l'autre et s'accouple dans les secondes qui suivent. Une subtilité de lapins. Est-ce de cette façon que les réalisateurs de films font eux-mêmes l'amour, ou bien pensent-ils qu'ils sont l'exception à la règle et que le *vulgum pecus* s'attend à des ébats de basse-cour ? C'est presque de la pornographie.

La pornographie est triste et froide : elle ne remue que les courants superficiels du corps. C'est l'érotisme qui dérange car il remue les courants profonds de l'âme. C'est pourquoi un écrivain de gare qui se spécialise dans les retroussements de jupe et les galipettes de boniches ne sera pas critiqué alors qu'on ne trouvera pas de mots trop durs pour celui qui aime l'amour comme un grand chef aime la grande cuisine. C'est ce qui est arrivé à Flaubert, traîné devant les juges pour *Madame Bovary* pendant que les torchons égrillards de certains de ses contemporains n'attiraient jamais l'attention. C'est également pourquoi nul n'a jamais encore réalisé un film vraiment érotique montrant, par exemple, sur un canapé, un homme sincèrement amoureux introduisant une main dans la culotte d'une jeune fille et la masturbant doucement jusqu'à ce qu'elle jouisse, et cela dans le cadre d'une intrigue « normale » où cette scène serait la seule de ce genre dans tout le

film.

J'aime les femmes. Je les admire. Lorsque je fais l'amour – toujours lentement et délicatement – je les touche, je les frôle, je les lèche. Je leur dis à quel point telle ou telle partie de leur corps m'enchanté : je couvre cette partie de baisers. Je fais des compliments à ma partenaire sur la façon dont elle embrasse, la façon dont elle caresse. Je fais tout ce qu'elle veut et rien de ce qu'elle ne veut pas. Je l'adore. Je l'adore mais je ne lui mens pas. Je ne lui dis pas que je suis amoureux ou que je veux l'épouser.

Ma lenteur et ma délicatesse ne m'empêchent nullement d'être enthousiaste et surtout inventif. Je leur demande (toujours à condition qu'elles soient d'accord) de faire des choses que personne d'autre ne leur avait demandé ou qu'elles avaient refusé de faire avec leurs anciens partenaires ou leur mari. La plupart du temps elles acceptent : épilation, démonstration de masturbation, exhibitions, photos... Elles se sentent libres avec moi. Elles savent qu'elles peuvent me faire confiance et que cela ne portera pas à conséquence.

Y en a-t-il qui tombent amoureux de moi ? Oui et non. Elles connaissent ma réputation, ma position et mes faiblesses. La plupart ont déjà un petit ami, quand elles ne sont pas carrément mariées. Comme pour les voitures d'occasion, le bouche à oreille représente la meilleure des publicités. Les femmes se parlent entre elles puis créent des émules qui viennent lambiner parmi les voitures ; mais elles sont à la recherche d'une autre forme d'occasion. Quand je me promène dans les rues de Ploerdon ou sur les berges fleuries des deux rivières

et du canal qui traversent la ville, il m'arrive de rencontrer des femmes que j'ai connues bibliquement. Elles me font un grand sourire si elles sont seules et un petit si elles ne le sont pas. J'ai l'impression d'évoluer dans un harem virtuel. Cela fait chaud au cœur. Mon père n'a pas à craindre que j'aille travailler ailleurs : il faudrait tout recommencer à zéro. Je me sens si bien ici !

En parlant de cœur, ai-je jamais été amoureux ? Oui, une fois, il y a bien longtemps de cela et, ironie du sort, d'une femme avec qui je n'avais jamais couché. Elle avait dix-neuf ans et venait tout juste de passer son permis de conduire. Elle est arrivée en Solex. Elle m'a intimidé : visage rond et gamin sur un corps mince, cheveux châtain, presque roux, coupés court avec une frange sur le front. Elle était habillée simple mais chic et donnait l'impression d'être à la fois joyeuse comme une fillette et froide comme un glaçon. Il lui fallait une voiture à deux portes disait-elle. Deux portes car elles s'ouvrent très largement et on peut reculer au maximum le siège du passager. C'était pour son fiancé, un sportif de classe internationale, babillait-elle. Il avait été victime d'un grave accident et avait une jambe encore toute raide. Je lui ai vendu une Mercedes Classe A. Très bien : elle reviendrait la chercher avec son frère. Elle avait remarqué un flacon sur mon bureau. "C'est vous qui vous parfumez au Madame Rochas ?" demanda-t-elle en riant. Elle avait un si joli sourire que j'en fus hypnotisé. Pendant une bonne seconde, j'oubliai la question. Je repris mes esprits : "Non, bien sûr. C'est une cliente qui a oublié cela dans les toilettes. Comme je ne sais plus qui c'est, je laisse la bouteille sur mon

bureau en espérant que cette femme reviendra la chercher.”

“Je peux l’essayer ?” Le côté gamine prenait le dessus.

“Pourquoi pas ?”

Je me levai, fis le tour du bureau, et de la main droite pris la bouteille de parfum. De l’autre main, je saisis délicatement l’avant-bras de la demoiselle qui, je le savais maintenant d’après les paperasses qu’il avait fallu remplir, s’appelait Ursula d’Orrieuse. Je lui levai le poignet, et envoyai dessus un petit jet de parfum que je frottai légèrement avec le pouce. C’est à ce moment-là que je suis tombé amoureux. Ce poignet, si délicat qu’il semblait qu’on eût pu le briser comme une allumette, était recouvert d’une peau blanche et transparente au travers de laquelle on pouvait admirer un réseau de veines bleues. Sous mon pouce, la presque imperceptible détection de tendons semblait être un message d’amour en braille. Il déclencha des sensations que je n’avais jamais connues : élans d’une immense tendresse qui me recouvrait comme d’une chape et dans laquelle je me noyais.

Juste avant de presser sur l’atomiseur, j’avais humé la subtilité du propre parfum d’Ursula mêlée à celle de sa chaleur corporelle, mélange immédiatement annulé par les émanations du liquide que je projetai sur son poignet. Dix secondes... Dix secondes pendant lesquelles, l’esprit est capable d’englober toute une vie, ou dans ce cas précis, toute une future vie. J’avais compris pour la première fois qu’il me serait possible d’être fidèle, et surtout de le rester ; non par un douloureux effort de volonté, mais comme la chose la

plus naturelle du monde. En un éclair, je vis Ursula... Je nous vis sur une belle pelouse en train de préparer un barbecue. D'adorables jumelles, à la limite de l'enfance et de l'adolescence, jouaient, riaient et virevoltaient autour de nous. Un *golden retriever* navigant d'une personne à l'autre en remuant lentement la queue, nous assurait tour à tour de son affection et de sa loyauté.

Est-on jamais dans l'Histoire, tombé amoureux d'un poignet ? Probablement car nous ne sommes que la énième réplique de milliers de générations. Tout ce que nous faisons a déjà été fait. Tout ce que nous ressentons a déjà été senti. Je rentrai chez moi, ce soir-là, l'esprit dans un nuage. J'étais perplexe aussi. Avec ma « cliente » suivante, j'ai eu pour la première fois de ma vie des problèmes d'érection. Je n'ai jamais oublié Ursula. Je n'en suis pas malheureux. Son souvenir ne m'empêche pas de dormir. En fait, je ne pense presque jamais à elle, mais elle est là, tout au fond de mon cœur, petit chat endormi dans un moulin désaffecté, ouvert à tous les vents.

Chapitre neuf

Nathan

“Je suis la sœur de Didier” dit-elle en entrant dans la chambre où j’achevais ma convalescence. Nous étions dans un ancien sanatorium. Il n’y a plus de tuberculeux, de nos jours, ou presque. On a reconverti les sanas en centres de réadaptation pour ceux qui se remettent d’une grave opération ou ceux, plus nombreux, que l’on a rafistolés à la suite d’un accident de la route. Nous étions en pleine forêt. Nos ancêtres croyaient dur comme fer que c’était l’air de la mer, de la campagne ou de la montagne qui aidait à la guérison. Avaient-ils tort ? En tout cas – résultat probable du traumatisme que j’avais subi – je laissais courir mon imagination, et je me disais que, isolés comme nous l’étions de la civilisation, toutes sortes de choses horribles auraient pu avoir lieu dans cet établissement : tortures, recherches médicales suspectes, euthanasies... sans que personne en sache rien. Naturellement, mes craintes étaient totalement infondées, et le personnel était à la fois dévoué et sympa.

Toutes les chambres donnaient sur un immense balcon qui faisait le tour du bâtiment. Les pensionnaires pouvaient ainsi se rendre visite en passant par ce balcon et en frappant aux doubles portes-fenêtres. Dès qu’il faisait beau, la plupart d’entre nous se retrouvait dehors, papotant, lisant, tricotant ou jouant aux cartes. Nous restions en pyjama toute la journée. Pour compenser la

légère sensation de froid due à notre immobilité sur les chaises longues, on nous mettait souvent aussi une robe de chambre ou une couverture. Devant nous, comme les notes graves d'un violoncelle, s'étalaient les lignes sombres des conifères au-delà desquels il semblait que le reste du monde n'existât plus. Encensoirs naturels, les molles cimes de sapin nous envoyaient au gré du vent des bouffées de leur odeur de sève légèrement poivrée.

J'avais fait la connaissance d'une très jeune femme qui se remettait péniblement d'un quadruple pontage. Son problème, me semblait-il, était plus psychologique que physique. En effet, elle avait été prof d'aérobic. "À mon âge" gémissait-elle régulièrement. "À mon âge, subir une crise cardiaque, alors que je fais du sport six heures par jour ! Alors que je ne mange ni sucre, ni sel ! Alors que je me concentre sur les fruits et légumes ! C'est tellement injuste !"

"Mais la vie est injuste !" Aboyait-je quand elle me cassait vraiment trop les pieds. J'avais une furieuse envie d'ajouter : "Et ma carrière sportive complètement foutue, qu'est-ce que tu en fais ? Tu ne crois pas que ce soit injuste ?" Mais je n'avais pas envie de comparer mes malheurs à ceux d'Annie, comme l'auraient fait deux guerriers exhibant leurs cicatrices et finissant par se mettre à poil, chacun essayant de convaincre l'autre que ses blessures sont les plus impressionnantes. Surtout, je ne percevais aucune injustice là-dedans. Les notions de justice et d'injustice n'avaient rien à voir avec ce qui nous arrivait à tous les deux. Était-il juste ou injuste qu'un astéroïde percute la Terre il y a 65 millions d'années, éliminant 80% de tous les animaux ? Je vois

cela sur le même plan. C'est arrivé, c'est tout.

Annie était une jolie fille – plus qu'une jolie fille : une véritable beauté comme on a l'habitude d'en voir seulement cinéma – mais son pessimisme et ses jérémiades m'empêchaient de la trouver attirante. Elle avait cette peau mate, très peu hâlée, presque japonaise, qui normalement me plaît beaucoup, un petit visage régulier, des cheveux châtain, raides et coupés courts, une silhouette souple et élancée, une silhouette de préadolescente, aurait-on pu dire aussi, car autant qu'il fût possible d'en juger sous les pyjamas gris (style survêtement de sport) qu'elle affectionnait, elle n'avait pratiquement pas de poitrine, ce qui renforçait son apparence de très jeune fille. Normalement, c'eût été exactement mon type de femme. Elle avait vraiment tout pour me plaire. Malgré cela, je n'éprouvais envers elle qu'une indifférence affectueuse et souvent irritée.

“Qu'est-ce que tu fais ?” demanda-t-elle en me voyant, assis à la terrasse où l'on avait roulé mon fauteuil, ma jambe bousillée toute droite devant moi sur un support en tubes d'aluminium. D'une écriture impatiente, je remplissais page après page d'un bloc juridique, c'est-à-dire l'un de ces gros cahiers verticaux jaune pâle à lignes bleu clair. “T'écris à qui, là ?”

“À personne. J'écris, c'est tout.”

“T'écris quoi ?”

“J'écris des histoires.”

“Wow ! Quel genre d'histoires ?”

Je sentais que je n'aurais jamais la paix sans une confession complète. Ce doit être ainsi, pensais-je que certains représentants d'assurance vie opèrent pour

obtenir des contrats : la tactique de l'usure.

“Des histoires celtiques. ”

“Des histoires celtiques ? C'est quoi, ça ?”

“Korrigans, démons, sorcières, numérologie, magie, divination, maisons hantées, forêts maléfiques...”

“Wow ! Je peux en lire ?”

Je lui passai mon bloc, et en attrapai un autre. Pendant qu'elle lirait, calculai-je, elle me foutrait la paix. J'eus droit à une bonne heure de tranquillité. Sa voix me fit sursauter : “Wow ! C'est vachement bien !” J'eus un peu honte de la vague de plaisir que le compliment de cette petite sotte me procurait. Et puis merde, pourquoi en avoir honte ? Si on fait quelque chose, n'importe quoi : sport, ingénierie, musique ou astronomie, n'est-ce pas, en fin de compte, pour que les autres vous disent que c'est “vachement bien ?” Se donnerait-on tant de mal sur une île déserte ?

Une ombre soudain se dressa devant nous. “Bonjour mademoiselle” dit la sœur de Didier en tendant la main à Annie d'un geste qui semblait poli mais ne l'était pas. Elle la regardait avec un joli sourire qui semblait dire “Barre-toi !” et avait adopté un ton de voix tellement BCBG que j'en fus secoué d'un rire silencieux. Avec un claquement explosif, Annie laissa tomber mon bloc juridique sur le ciment de la terrasse, et s'éloigna vers sa chambre.

“C'est quoi, celle-là ?” demanda négligemment la jolie sœur de Didier.

Pour la première fois depuis mon arrivée au sana, je ressentis de la sympathie pour Annie. Le « quoi » au lieu du « qui » m'avait fait bondir (mentalement, bien

sûr).

“Qui est-elle ?” Répondis-je en appuyant bien sur le « qui », “C’est une charmante jeune femme qui, comme nous tous ici, n’a pas eu de chance. Je l’aime beaucoup” ajoutai-je pour enfoncer le clou. Je vis la sœur de Didier rougir très légèrement. Pendant quelques secondes, elle fit mine de s’intéresser prodigieusement au sombre rideau de sapins qui entoure l’établissement. Puis elle se retourna vers moi avec un sourire de jeune fille sage, comme si l’incident ne s’était jamais produit.

Elle a de vilaines habitudes mais elle n’est pas bête pensai-je. *Elle va reprendre la situation en main.* Avec un grattement de fer sur le ciment du balcon, Ursula déplaça la chaise sur laquelle Annie m’avait tenu compagnie, et s’assit près de moi. “On s’est déjà rencontré, vous savez”. Le souffle léger créé par son déplacement m’apporta le doux mélange de sa chaleur corporelle et d’un délicat parfum. Je répondis : “Je sais : au Canada.” Et j’avais envie d’ajouter : *Là-bas, vous m’avez fait meilleure impression.* Au lieu de cela, je mentis en grommelant : “Mais j’ai oublié votre nom”. Je voulais encore lui faire payer son « quoi ». Et tac ! Elle rougit encore l’espace d’une seconde. Elle avait tout compris. Elle était vraiment très fine. Elle joua le jeu : “Ursula”. “Ah oui, en effet : Ursula. Enchanté de vous revoir, Ursula. Quel bon vent vous amène ?”

“Didier veut que je m’occupe de vous. Je n’ai rien à faire avant le mois de septembre. Après cela, je retourne à la fac. Je fais des études de journalisme.”

Je ne pense pas qu’elle ait dit cela pour m’impressionner, et effectivement, cela ne

m'impressionna pas le moins du monde. Ce qui m'impressionnait, en revanche, c'était, je dois l'admettre, le fait qu'elle fût absolument magnifique. Elle portait un corsage gris perle sur lequel étaient imprimées de minuscules fleurs blanches, et un pantalon bleu clair. Le corsage était assez décolleté mais ne révélait pas la naissance de ces gros seins rondouillards, que tant d'hommes trouvent (ou se croient obligés de trouver) attirants. La poitrine d'Ursula était à la fois petite et ferme, et après les semaines d'abstinence que je venais de subir, semaines durant lesquelles je n'avais guère songé aux femmes, tant la douleur m'en empêchait, il me fut impossible de ne pas me laisser aller à imaginer le reste de ce corps souple et délicat au ventre plat et aux jambes élégantes (du moins était-il logique de les supposer telles).

“Vous avez l'intention de devenir journaliste ?” lui demandai-je.

“Pas vraiment : j'étudie par plaisir et avec plaisir.”

C'était avec plaisir, en effet, que je retrouvais ce visage dont je me souvenais fort bien ; visage rond, très jeune, cheveux courts, presque roux, à la frange un peu gamine, sourire de femme à la fois heureuse et absolument sûre d'elle. “J'ai mission de veiller sur vous” reprit-elle “et de vous apporter tout ce dont vous auriez besoin : des chocolats et des alcools si c'est permis. Je vois que vous prenez des notes. C'est un journal de bord ?”

“Non, c'est une nouvelle.”

“Une nouvelle quoi ? Oh, pardon ! Vous écrivez des nouvelles ? Des nouvelles destinées à la publication ?”

“C’est cela.”

“Si vous le désirez, je pourrai vous aider à trouver un éditeur. Papa connaît des gens qui connaissent des gens. C’est la seule façon de s’en tirer de nos jours.”

Je fus content qu’elle ne me demande pas “Quel genre de nouvelles ?” Au contraire, elle expliqua qu’elle ne voulait pas les lire maintenant et qu’elle attendrait qu’elles soient publiées. “C’est comme un tableau” continua-t-elle. “Je n’embête jamais les artistes peintres avec ça : j’attends qu’ils y aient mis la dernière touche et que l’œuvre soit prête pour le vernissage.” Ursula s’était approchée de moi et, malgré ce qu’elle venait d’affirmer, s’efforçait de lire ce que j’avais écrit par-dessus mon épaule. Je sentais la fraîcheur de son dentifrice sur mon visage. J’en fus troublé.

“Où habiterez-vous lorsque vous serez guéri ?” reprit-elle. “Chez vos parents ?”

Je fus secoué d’un deuxième rire silencieux. L’idée d’aller retrouver des parents alcooliques, criards et piliers non seulement des bars de la région mais aussi du parti communiste, fers de lance de toutes les grèves et de toutes les manifs, me semblait aussi saugrenue que si l’on m’avait demandé de sauter dans l’une de ces marmites d’huile bouillante où les sculpteurs médiévaux, voulant représenter l’Enfer, adoraient plonger les effigies des autorités ecclésiastiques de leur époque.

“Avant de partir pour le Canada, j’avais seulement une chambre chez l’habitant. J’en reprendrai une, probablement. Les charmantes vieilles dames qui veulent se faire un peu d’argent en louant une chambre,

ça ne manque pas.”

“Ce pourrait être une charmante jeune dame” commenta Ursula d’un ton ironique comme se parlant à elle-même.

“Ça ne me déplairait pas non plus.”

“Vous mériteriez que je vous tape sur le genou.” Et moi je songeais : *Elle serait bien capable de le faire...*

Ursula revint me voir tous les jours. Annie s’éclipsait silencieusement dès que, depuis le balcon, elle repérait l’arrivée de la Mercedes. Petit à petit, je me laissais embobiner. Ursula s’habillait différemment pour chaque visite. Sa garde-robe devait être gigantesque. Je savais, par Didier, qu’elle habitait dans un château, mais quand même ! J’étais devenu son projet numéro un. D’une part, je ne voulais pas abuser de son dévouement, mais d’autre part, je ne pouvais résister au plaisir de lui demander parfois des choses apparemment impossibles : du Drambuie, par exemple, ou du Bristol Cream. Elle adorait ce genre de défi mais avait compris mon petit jeu. Avec l’aide de parents qui connaissaient des gens qui connaissaient des gens, elle relevait le défi, et quelque temps plus tard, réapparaissait avec la bouteille convoitée, bouteille qu’à l’époque il avait probablement fallu faire venir à grands frais d’un endroit comme Fauchon.

Ursula organisait tout. “Vous n’avez donc jamais vécu dans une vraie maison ?” demanda-t-elle un jour.

“Si, si : j’avais un pavillon de banlieue quand j’étais à Montréal.”

“Ce n’est pas tout à fait la même chose. Ma famille possède une chaumière dans la campagne alentour de

Ploerdon, une vraie chaumière avec un toit de chaume. D'ailleurs elle s'appelle La Chaumière. C'est l'adresse. Superbement original, n'est-ce pas ? Il y a un jardin, des pelouses, un puits, des rosiers, des géraniums et des hortensias. Nous y serons très bien."

"Nous ?"

"Vous n'imaginez tout de même pas que nous allons vous laisser tomber à votre sortie du sana. Vous aurez besoin d'un petit nid d'..." Il était évident qu'elle allait dire "nid d'amour" et qu'elle s'était retenue au dernier moment. Cette retenue était-elle sincère ? Ursula était tellement cultivée et tellement intelligente que je la voyais mal tomber dans un piège aussi grossier, y compris un piège qu'elle se serait tendu à elle-même. Bonne comédienne, en somme. "Un petit nid douillet" reprit-elle "pour y travailler et écrire vos nouvelles. Vous aurez aussi besoin de quelqu'un pour vous tenir compagnie."

"Et faire le ménage, la lessive, le repassage, le jardin ?" Ajoutai-je négligemment, essayant de la décourager par un côté faussement macho.

"Ne vous inquiétez pas : cela vous surprendra peut-être mais j'aime bien les travaux de la maison, surtout dans un endroit comme La Chaumière qui ne consiste, en fait, qu'en deux grandes pièces : une en haut, une en bas. Je la compare souvent à ces chaumières de contes de fée, perdues au fin fond des forêts, de celles que l'on repère de loin à la légère odeur de feu de bois qui s'en dégage."

Ce côté romantique m'enchantait. C'était le romantisme des rêves d'enfants, celui qui traîne dans

l'âme jusqu'à nos derniers jours. "Alors, mademoiselle d'Orrieuse" repris-je, "ne serait-il pas temps que nous cessions de nous vouvoyer ?"

"Certainement pas. Mes parents ne se sont jamais tutoyés. C'est très bien comme cela et, entre nous deux, j'insiste pour qu'il en soit toujours de même."

Dans quelle galère suis-je en train de me fourvoyer ? Me demandais-je parfois lors de mes nuits d'insomnie. Tous les matins, j'allais m'asseoir sur la terrasse avec, à côté de moi, une Annie mélancolique et de plus en plus silencieuse. L'air boudeur, elle s'éloignait comme un chien battu à l'arrivée d'Ursula.

"Dis-moi, Annie : tu vas bientôt quitter le Sana ?" Lui avais-je demandé l'avant-veille.

"La semaine prochaine."

"Et qu'est-ce que tu vas faire ? Tu ne vas pas recommencer à enseigner l'art des chèvres volantes, quand même !"

"Les chèvres volantes ?"

"Les aéro-biques."

"Oh !" Silence. "Non, je vais me marier".

"Félicitations. Qui est l'heureux élu ?" Je me demandais en même temps pourquoi ce fiancé qu'Annie me sortait à la dernière minute comme on sort un lapin d'un chapeau, n'était jamais venu la voir.

"Il s'appelle Pierre. Il est très beau."

"Je n'en doute pas. Il fait quoi dans la vie ?"

"Il se débrouille."

Ursula arrivait. J'oubliai Annie. J'en vins bientôt à penser que je devais tout à Ursula : une présence amicale, une maison où me réfugier, une promesse

d'édition et une autre promesse : celle de m'acheter une voiture dès que je pourrais conduire. "Mais j'ai assez d'argent pour m'en acheter une !" Avais-je mollement protesté.

"Gardez votre argent. Je connais un marchand de voitures d'occasion qui est absolument charmant et qui jouit d'une excellente réputation. Ce sera mon cadeau de guérison."

Je me sentais pris comme une mouche dans une toile d'araignée... ou peut-être comme l'araignée mâle qui se fait manger après l'accouplement. On dit que le mâle ne s'enfuit pas : il s'offre en nourriture à la femelle, lui donnant ainsi l'énergie nécessaire pour faire des petits. Il est heureux, en somme. Je l'étais aussi. La culture d'Ursula était immense. On pouvait lui parler de tout : c'était une encyclopédie. Politique des pays d'Amérique du Sud, tectonique des plaques, Alphonse de Lamartine, comment réussir un kouglouf... Elle me devenait indispensable. Elle était mon ancre, mon bateau, mon pays. Je n'imaginai plus pouvoir me passer d'elle.

Chapitre dix

Annie

Journal intime :

Ma nuit de noces.

La cérémonie du mariage a été simple. Il faisait un temps de septembre magnifique : ciel bleu pâle, une petite fraîcheur dans l'air qui nous empêchait de partir en sueur, de légers bancs de brume dans les champs les plus creux, ainsi qu'au-dessus des étangs. Les feuilles commençaient ici et là de tourner au jaune et ocre.

Pierre et moi avons décidé d'un commun accord que la cérémonie serait « bien » mais pas extravagante. Entre autre, pas de robe de mariée. Ma mère, qui se comporte souvent comme si elle était sur une scène de théâtre, en avait fait une maladie. Je portais une longue robe rouge vif à manches courtes avec des motifs floraux en rouge foncé moiré dans le tissu.

Le repas aussi a été simple mais délicieux : homard (ou peut-être langouste) à la mayonnaise, rôti de bœuf aux cèpes avec un vieux Graves et, pour finir, une pièce montée. Peu d'invités et tous de ma famille car Pierre est orphelin. Papa avait réservé une salle dans un restaurant.

Jusque-là, tout allait bien. Le soir, je me retrouvai dans le petit appartement de Pierre, et je n'en menais pas large. Je pris une douche et, comme je n'avais pas de robe de chambre chez lui, je courus, toute nue, me réfugier dans le lit. J'entendais Pierre qui ricanait. Lui

aussi est allé prendre une douche puis, nu comme un ver, est venu me rejoindre lentement dans le lit. J'étais vierge, bien sûr. Je n'avais jamais vu d'érection. Je n'avais pas voulu coucher avec Pierre avant notre mariage, et à ma grande surprise, il n'avait fait aucune difficulté. J'étais trop naïve pour me rendre compte qu'il avait des pouffiasse pour le soulager, et surtout trop innocente pour soupçonner la noire profondeur de son âme. Il m'avait gardée précieusement comme on garde pour la bonne bouche le plus beau grain de raisin de la grappe. Il m'avait gardée pour me faire souffrir et me posséder comme un maître possède une esclave.

À peine dans le lit, il rejeta drap et couvertures puis se jeta sur moi comme un animal sauvage se jette sur sa proie. Terrifiée, j'étais sèche, bien sûr, mais il me pénétra quand même, et me fis très mal. Je ne le repoussai pas. J'avais peur et puis, en fin de compte, c'était peut-être comme cela que faisaient les gens mariés. En une demi-douzaine de va-et-vient, il avait joui. L'instant d'après, étendu sur le dos, il attrapa une cigarette sur la table de chevet. "C'était bien ?" demanda-t-il en l'allumant alors que j'épongeais les gouttes de sang mélangées de sperme qui s'écoulaient de moi. Je regardai Pierre sans rien dire, ne sachant s'il plaisantait ou s'il était sincère. "Tu sais, ma p'tite" ajouta-t-il "y va falloir te décoincer !"

Mes parents m'avaient bien prévenue, tout de même... non, pas mes parents, mon père. Curieusement, ma mère était tombée sous le charme de ce beau jeune homme, toujours si propre et si bien habillé. Elle et moi pensions que sa politesse un peu

guindée venait d'une certaine timidité. Je sais maintenant qu'elle venait du fait qu'il faisait des efforts surhumains pour paraître à moitié civilisé. "C'est un diamant mal dégrossi" disait ma mère "mais c'est un diamant."

Papa secouait la tête. Je ne l'ai jamais entendu dire du mal de Pierre pour la bonne raison que Papa ne disait jamais de mal de personne. Il me répétait seulement, de temps en temps : "Tu ne seras jamais heureuse avec lui."

Pendant les jours et les semaines qui suivirent, je me demandai plusieurs fois comment aurait évolué ma vie si, au lieu de Pierre, j'avais épousé Nathan. Copulait-il lui aussi comme un lapin ou savait-il vraiment aimer ? De toute façon, Nathan ne faisait pas et ne ferait jamais partie de mon petit monde. Athlète de niveau international, il sortait avec une aristocrate qui, chaque fois qu'elle était arrivée au sana, m'avait regardée comme une chose qu'elle aurait raclé de sa chaussure.

J'avais tellement essayé ne pas tomber amoureuse de Nathan ! Non seulement parce que j'étais déjà fiancée, et que ce genre de chose « ne se fait pas » mais surtout parce qu'il ne me voyait pas et ne m'écoutait pas. Ma présence l'irritait. Pour lui, j'étais comme la petite sœur qui veut suivre son grand frère partout alors qu'il a des choses « importantes » à faire.

C'est le visage de Nathan que je revoyais dans mes rêves alors que je songeais à ma vie de ratée, alors que j'étais souvent la seule à rapporter quelque argent à la maison, alors que le soir j'attendais Pierre jusqu'à des heures indues, puis que, résignée, je ne l'attendais plus

du tout ; alors que je savais qu'il me trompait, alors que rapidement j'en vins à ne plus m'en offusquer, alors que son absence me soulageait et que sa présence m'oppressait.

Cette oppression, je la sentais aussi dans ma poitrine. *Je ne souffre quand même pas une fois de plus d'angine de poitrine* pensais-je. *Pas à mon âge, pas quelqu'un comme moi qui sort d'un quadruple pontage et qui ne mange pratiquement que des fruits et légumes !*

Chapitre onze

Ursula

Journal intime.

Ma nuit de noces.

La cérémonie du mariage a été simple pour l'excellente raison que mes parents n'ont pas voulu y assister. Épouser un joueur de hockey qui ne pouvait même plus jouer, et qui voulait écrire des nouvelles celtiques ! Autant s'acoquiner avec un romanichel. Si mes parents ne venaient pas, leurs amis et les membres influents de la bonne société de Ploerdon n'allaient pas venir non plus. Mes frères et sœurs, par contre, furent enchantés, eux, de démontrer leur solidarité avec moi. Les parents de Nathan étaient absents mais, dans leur cas, c'était parce qu'ils n'avaient pas été invités. Nathan était allé les voir pour leur annoncer son mariage. "Que veux-tu qu'çam'foute ?" avait grommelé son père. Quant à sa mère, elle était devenue hystérique en apprenant que Nathan allait épouser une « bourge » comme elle disait.

C'est mon frère Émile qui nous a mariés. Je n'ai jamais réussi à le cerner, celui-là. Intelligent et tolérant par certains côtés, il débitait cliché sur ennuyeux cliché quand il officiait ou prêchait. C'était la langue de bois de la religion à 100%. Henriette aurait pu se libérer. Les Clarisses lui auraient probablement donné une dispense pour aller au mariage de sa sœur mais, par esprit de sacrifice, elle ne sollicita pas cette permission.

Paul est venu avec son énorme femme, aussi essoufflée que diabétique. À force de côtoyer paysans, artisans et petits commerçants, il avait un peu adopté leurs manières. À la fin du repas de noces, il se leva et déclara : “Mes chers amis, il y a deux soupes. C’est la grasse que je vous souhaite”. La plupart d’entre nous étaient alors assez éméchés pour trouver cela drôle. La grande salle à manger du château nous ayant été refusée, Didier avait organisé le repas dans un restaurant de la région ; Didier, mon pilier de sagesse, mon réconfort en toutes circonstances. Sa femme avait prétexté une crise d’asthme.

Je présentai Nathan à ceux qui ne le connaissaient pas encore : Louis et son épouse au visage couperosé, Dominique qui se dandinait comme un éléphant de cirque, Marie dont le sourire forcé devenait inquiétant de méchanceté, Jérémie qui avait le culot d’essayer d’emprunter de l’argent à tout le monde, et Béatrice venue en Ford Cougar et manteau de renard argenté. Didier se pencha vers moi et chuchota : “En regardant Béatrice, je pense à une blague que j’ai entendue récemment : elle a besoin de trois animaux : un couguar au garage, un renard sur le dos et un pigeon pour payer les factures.” Nathan, qui avait entendu, pouffa de rire alors que je trouvai cela nul.

Mes parents ne m’ayant tout de même pas coupé les vivres, je me retrouvai le soir dans notre « cottage ». J’aime bien ce mot anglais qui évoque pour moi l’habitation parfaite : pavillon au toit de chaume, pelouses impeccables, hortensias, roses trémières et roses tout court. Notre cottage avait un atout

supplémentaire : un puits avec une arche en ferronnerie sur lequel grimpaient un volubilis. Que souhaiter de plus idyllique ?

Ma nuit de noces fut un désastre. Certes, j'étais vierge. Ne l'est-on pas toutes dans notre sainte famille jusqu'au moment du mariage ? Je ne suis pas une petite oie, tout de même. Je sais comment on conçoit des enfants. Je sais ce que font mari et femme pour en avoir, et comme dirait Émile, "pour renforcer les liens du mariage". Par ces nobles paroles, mon saint moine de frère illustrait, pensait-il, à quel point l'église catholique était devenue tolérante et large d'esprit. Je m'étais mentalement préparée à cette pénétration (douloureuse la première fois, paraît-il) comme un chevalier s'apprête pour l'adoubement ou un soldat pour sa première bataille. Nathan savait que j'étais vierge. Au début, il en avait été quelque peu amusé mais il s'était retenu, et n'avait pas trop ironisé. En tous cas, il avait respecté mes exigences à ce sujet : il me devait bien ça.

Je sortis de la salle de bain dans une magnifique chemise de nuit en soie ivoire : un cadeau de mariage. Je n'en menais pas large. Je commençais à comprendre pourquoi certaines personnes éprouvent le besoin de s'envoyer une rasade de cognac avant d'entreprendre quelque chose de désagréable ou de dangereux. J'avais répété la scène pendant les moments d'insomnie des nuits précédentes. Je m'étendrais sur le dos. Nathan se positionnerait au-dessus de moi et (il le faudrait bien) remonterait ma chemise de nuit. J'ouvrerais les jambes (il le faudrait bien aussi, hélas !) et il me pénétrerait. Je n'étais pas très sûre de ce qui se passerait ensuite mais je

faisais confiance à l'homme que j'aimais ; car je l'aimais comme je n'avais jamais aimé personne, sauf Didier évidemment mais c'était différent.

Je rejetai les draps et la couverture et, toujours dans ma robe de chambre, m'étendis sur le lit. Jusquelà, tout allait bien. Mais ensuite Nathan ne respecta pas du tout mon scénario. Il s'étendit à côté de moi, me prit dans ses bras et m'embrassa le cou. Il était nu et je fus choquée par tant d'immodestie. J'étais consciente, contre mon flanc, de la fermeté oscillante de son érection. Je commençai à paniquer. Il sentait bon, pourtant. Au sortir de sa douche, il s'était aspergé de cette eau de Cologne au patchouli qu'il avait déjà mentionnée au Canada et qu'il achetait tout simplement dans les supermarchés, ce qui m'avait beaucoup amusée. Je me promettais de lui offrir un parfum plus distingué à la première occasion. Clairement interloqué, Nathan me lâcha. Je ramenai précipitamment les couvertures sous le menton.

“Ça... ne va pas ? Il y a quelque chose qui ne va pas ?” balbutia Nathan. “On peut attendre demain matin ou même un autre jour si tu veux.”

“Non, non, ça va. Excuse-moi. Je suis vierge, tu sais.” Nathan avait absolument refusé que l'on se vouvoie entre mari et femme. J'avais fini par céder sur ce point car même si j'avais toujours trouvé cela parfaitement normal entre mes parents, je savais bien que cela ne cadrerait plus avec les habitudes de notre époque. Nathan se leva puis s'agenouilla près du lit sur le plancher, son visage tout contre le mien. “Je sais que tu es vierge. Tu l'as dit cent fois. C'est pour cela qu'on n'est pas obligé

de brusquer les choses. Nous irons lentement, Ursula, très, très lentement. Aussi lentement que tu voudras.”

Il se releva, fit le tour du lit et, y étant rentré de nouveau, se blottit contre moi et m’embrassa la joue puis fit glisser ses lèvres contre les miennes. Je ne comprenais pas ce besoin qu’ont les gens d’échanger ainsi leur salive et leurs microbes. C’est la faute du cinéma et de la télé où l’on voit constamment des amoureux qui se têtent les babines.

« Un seul corps » avait dit Émile entre autres clichés. D’accord. J’allais fondre mon corps avec celui de Nathan. Un seul corps, ça échange tout : bactéries comprises. Je me laissai aller. En fait, ce n’était pas du tout désagréable. Soudain je frémis : l’avait-il fait exprès ou était-ce un accident ? La langue de Nathan avait effleuré la mienne. Je détournai le visage. Nathan n’insista pas. Lentement et légèrement, il passait la main sur mon corps par-dessus la chemise de nuit. J’avais envie de lui crier : “Mais tu vas arrêter, oui ?” Puis il inséra la main sous ma chemise. Cette fois, je criai vraiment : “Mais qu’est-ce que tu fais ?”

Interloqué, il retira sa main. “Mais...mais...” Il ne savait plus quoi dire. Tout doucement, il fit descendre le drap et la couverture pendant que, soulevé sur un coude, il approchait son visage de mon ventre. Je repoussai Nathan et ramenai son visage vers le mien. “Mais qu’est-ce que tu fais ?” Répétai-je.

“Je... je veux simplement te déshabiller, te caresser, t’embrasser, te regarder...”

“Me regarder ? Tu es un voyeur ? Un pervers ?”

“Mais non, sûrement pas. Ça n’a rien à voir. Je veux

t'aimer, c'est tout."

Je lançai un bras vers la table de nuit et éteignis la lumière. "Alors, vas-y : aime-moi comme tu dis mais n'attends pas que je joue le rôle d'une exhibitionniste."

"Mais enfin, qui te parle d'exhibitionnisme ? Nous sommes mari et femme."

"D'accord mais cela ne veut pas dire que je doive te laisser me reluquer comme si j'étais une prostituée. C'est avec des prostituées que tu as appris ce genre de chose ?"

Nathan se remit sur le dos, les mains derrière la nuque. Dans la demi-obscurité ses yeux, grand ouverts comme ceux d'un mort, fixaient le plafond. "Je ne suis jamais allé avec une prostituée" articula-t-il lentement et clairement, comme il l'aurait fait lors d'un cours de diction. Et il ajouta : "Je ne suis jamais allé avec une sainte nitouche non plus."

Les larmes dans les yeux ainsi que dans la voix, je lui répondis fermement : "Je ne suis pas une sainte nitouche. Je sais comment on fait les enfants. Alors fais ce que tu dois faire et qu'on n'en parle plus." Il me tourna le dos. "Bonne nuit, Ursula."

Chapitre douze

Nathan

Je vivais dans un rêve... un mauvais rêve ; pas exactement un cauchemar mais l'un de ces épisodes durant lesquels, jambes lourdes, nous sommes cloués au sol, poursuivis par une présence menaçante ; ou au contraire, lorsque nous voulons rattraper l'objet de nos désirs, mais que ce dernier s'éloigne inexorablement.

Les apparences étaient impeccables. Je vivais avec une fort belle femme dans une chaumière de contes de fée. À propos de contes, *L'Héritage de Merlin*, mon premier recueil de contes et nouvelles celtiques, venait de sortir en édition de luxe grand format, beau papier glacé qui sentait le linge propre, illustrations magnifiques, couverture en faux cuir, et titre estampé en lettres d'or. Vu le prix exorbitant, je doutais qu'il se vende mais c'était sans compter avec l'inépuisable envie que possèdent les gens d'en savoir toujours plus sur leur région, en l'occurrence la Bretagne. *L'Héritage de Merlin* se vendit comme des petits pains. S'y ajoutèrent les ventes aux Bretons des grandes villes, en particulier ceux de Paris, mais aussi aux expatriés. On recevait des commandes du Canada et des États-Unis ; pas en nombre impressionnant, mais assez pour me fournir de grandes satisfactions. Un ouvrage sur le folklore local, une étude sur les jeux des anciennes veillées au coin du feu ou sur les sourciers et sorciers (ce sont souvent les mêmes) ou encore sur les manoirs hantés se vendra cent

fois mieux qu'une œuvre littéraire de valeur. Je ne le savais pas. Je l'ai appris. J'arrivai rapidement à 20 000 exemplaires. Ce n'était pas un tirage à la Stephen King mais, pour un premier effort, c'était assez impressionnant. L'éditeur mit la pression : il voulait deux livres par an.

Je cohabitais avec Ursula. À aucun moment nous ne mentionnâmes la possibilité de faire chambre à part mais nous nous comportions comme frère et sœur qui auraient été obligés de coucher ensemble. Ursula fermait la porte de la salle de bain à clef lorsqu'elle prenait une douche et la porte des toilettes pour aller faire pipi. Je ne l'ai jamais vue nue.

Je fais un mètre nonante-six. Je suis un grand gaillard qui sait se battre et n'a pas peur des coups. Je suis très fort, je le sais. Ce n'est pas de la vantardise : c'est une constatation objective et presque scientifique. Je peux monter un escalier en courant et en sifflotant... avec deux bouteilles de Butagaz pleines, une sous chaque bras. Malgré cela, j'avais peur de cette femme fluette, si élégante et, en dehors du lit, si agréable à vivre.

C'était bien là le paradoxe car hormis le domaine de la sexualité, Ursula était une compagne extraordinaire : sensible, cultivée, aussi plaisante à écouter qu'à regarder. On dit souvent que, pour préserver la vie de couple, il faut se parler. Nous ne parlions pas de sexe car alors Ursula se refermait comme une huître. Mais nous parlions de tout le reste. Nous « communiquions » comme on adorait le dire dans les années Soixante. Nos goûts culinaires, œnologiques, décoratifs et architecturaux coïncidaient ; nos goûts de

voyage, de peinture, de photographie également. Je n'aurais pas pu souhaiter de sœur plus agréable. Ma souffrance venait du fait qu'en principe elle était ma femme, pas ma sœur. Et, parce qu'elle était ma femme, j'avais peur d'elle.

J'avais peur d'expliquer à quel point j'aurais aimé l'aimer, la contempler nue, la caresser, l'embrasser de la tête aux pieds, lui lécher le clitoris, la regarder se masturber... Là, il est vrai, nous ne « communiquions » absolument pas. J'étais conscient du fait qu'elle me considérait déjà comme un « pervers ». Cela n'aurait fait qu'aggraver les choses. Elle attendait seulement de moi un accouplement furtif, dans le noir, entre deux draps (comme dans ces films ridicules où les couples ne font l'amour que sous la couette) et surtout accompli en quelques secondes. Nous ne le fîmes jamais. Je ne pouvais me résoudre à ces comportements de basse-cour. Tous les soirs, je me couchais, l'estomac noué de désir et de frustration. Au petit matin, j'allais souvent dégobiller dans les toilettes. Rarement, trop rarement, Ursula me masturbait en se réveillant et comme, paradoxalement, elle faisait cela très bien, ces moments me devenaient plus précieux que tout et arrivaient à calmer temporairement mes angoisses.

Cette situation semblait au contraire satisfaire pleinement Ursula. Le fait qu'elle restait à la fois mariée et vierge était si loin de la préoccuper qu'elle y voyait, en fait, une façon de vivre idéale. Elle en avait parlé à Émile et ce dernier s'était montré plein d'admiration pour la façon dont Ursula avait su combiner chasteté et mariage. Les apparences étaient sauvées.

Pour sortir de cette bonbonnière empoisonnée, je décidai d'aller courir les salons du livre de la région, et même d'autres régions. Presque à chaque fois j'y signalais une vingtaine d'exemplaires de *L'Héritage de Merlin*. Ce contact avec « mon » public devint rapidement un véritable besoin.

À la maison, mon autre grande satisfaction était l'écriture d'un second ouvrage : *Sorts et Incantations des Sorciers Bretons*. Je découvrais avec effroi et délice qu'il y avait encore des sorciers et des sorcières dans notre riche et moderne région de Ploerdon. Il fallait être chaudement et secrètement recommandé pour les approcher. Ursula et ses « contacts » de journaliste me facilitaient le travail. Cela se passait par des nuits noires aux détours de chemins de terre. « Tu n'as pas peur ? » me demandait Ursula. Non, je n'avais pas peur.

Je fais partie de ces heureux crétiens qui, exception faite de leur tendre et chère épouse, n'ont jamais peur de qui ou de quoi que ce soit. J'aurais fait un mauvais soldat car j'ai souvent lu et entendu dire qu'un soldat qui n'a pas peur ne dure pas longtemps, et met la vie de ses camarades en danger. Je suppose que, durant les rencontres de hockey sur glace, la fréquente et violente expérience de cinq grands gaillards harnachés comme des samourais arrivant sur moi à quarante à l'heure m'avait quelque peu vacciné contre la peur et les mauvais coups.

Ces rendez-vous nocturnes ne manquaient pas de sel. J'y trouvais souvent des simplets, ainsi que des charlatans, mais j'y rencontrais aussi parfois des hommes et des femmes d'apparence certes ordinaire

mais extraordinairement doués dans certains domaines : des rebouteux ou des « voyants ». Personne ne pouvait me redonner un genou normal mais l'une de ces étranges figures de la nuit réussit à soulager considérablement la douleur lancinante qui ne me quittait jamais.

Une autre fois, je fis la connaissance d'un jeune homme bien habillé : complet veston, chemise blanche, cravate... Il aurait aussi bien pu être vendeur ou instituteur (de l'ancien temps). On m'avait dit qu'il prédisait l'avenir. Je crois à beaucoup de choses mais pas à cela car ces gens qui « prédisent » l'avenir devraient pouvoir aller aux courses et parier sur le cheval gagnant. Sa simplicité me désarma. "Non, monsieur" dit-il en riant "je ne prédis pas l'avenir mais je peux voir que vous n'êtes pas heureux en ménage." *Assez impressionnant* pensai-je *car ce n'est pas quelque chose que j'ai pour habitude de crier sur les toits*. Je ne bronchai pas car j'avais lu dans deux ou trois ouvrages de « divination » que les « voyants » sont capables de détecter le moindre changement d'expression ou d'attitude corporelle, ce qui les guide sur ce qu'ils révéleront par la suite. Il continua : "Mais vous êtes amoureux de quelqu'un d'autre." Je me laissai aller à sourire et le remerciai. Je pensais en rentrant que je n'aurais pas détesté être amoureux de quelqu'un d'autre, mais que dans ce domaine, ma vie était un désert.

Au début, pour me rendre aux salons du livre, j'empruntais la petite Mercedes d'Ursula mais lorsque je lui parlai d'aller acheter une voiture d'occasion avec mes économies, elle me rappela qu'elle m'en avait promis

une. Comme d'habitude avec elle, inutile d'insister. Elle mit le cap sur Ploerdon, et lorsque nous arrivâmes sur le parvis où brillèrent des dizaines de voitures sous des guirlandes de petits fanions triangulaires, je crus que le vendeur allait se trouver mal. Il bredouillait. Il évitait de nous regarder dans les yeux. Je ne comprenais pas pourquoi Ursula nous avait amené voir ce minable, qu'elle semblait tellement apprécier, malgré tout.

Je lui exprimai le besoin que j'avais d'une familiale (un « break » ou une « estate » comme on dit maintenant en français) afin d'y mettre les bouquins que je trimbalais aux salons du livre. Le vendeur au visage chafouin, le type même du faciès auquel on ne peut faire confiance tant il pue la magouille, nous guida vers une vieille Volvo grise. « Elle n'a que cent quarante mille kilomètres » précisa la fouine.

« Cent quarante mille ? Mais c'est énorme ! » Répliquai-je.

« Pas pour une Volvo. Surtout avec moteur diesel. Vous en aurez pour quatre cent mille kilomètres au bas mot. »

Il s'adressait exclusivement à Ursula, qu'il dévorait des yeux. J'avais l'impression de ne pas exister, ou bien d'être devenu transparent. Avait-il saisi intuitivement que c'était elle qui tenait les cordons de la bourse ? Je me disais que si cette voiture me pétait dans les mains, j'avais tout de même assez d'argent à moi pour m'en acheter une autre. Pour faire plaisir à Ursula, qui semblait enchantée, j'acceptai la Volvo. Je dois dire que ses sièges en cuir n'étaient pas fatigués, que le moteur tournait bien, que les vitesses passaient en douceur et que la conduite était agréable. Dix ans plus

tard, je l'ai toujours. Elle a effectivement quatre cent mille kilomètres au compteur. En plus de l'entretien de routine, je n'ai dû changer que les amortisseurs et la pompe à eau.

Chapitre treize

Jean-Louis

J'en suis malade... malade. Je l'ai revue. Je croyais l'avoir oubliée... ou presque. Je croyais qu'elle n'était qu'un rêve. Je me moquais de moi-même. Elle est revenue avec ce grand type qui traînait un peu la patte et sentait le patchouli. Je ne sais toujours pas comment j'ai fait pour ne pas m'évanouir. Y a-t-il, tout au fond de nous, un modèle entièrement élaboré par notre subconscient ? Un type de femme incrusté quelque part dans notre cerveau, et qui déclenche le fameux coup de foudre ?

Comme ils ont tort, ceux qui disent (en général au moment de l'adolescence) : "Ma compagne idéale mesurera tant, elle aura les cheveux et les yeux de telle ou telle couleur, les seins de telle ou telle grosseur. Elle aura la peau blanche ou bronzée. Elle sortira de tel milieu..." On devrait leur dire une bonne fois pour toutes qu'ils n'ont aucune idée de ce que pourra être leur compagne idéale car son image est cachée au plus profond d'eux-mêmes, et ne flottera vers la surface de leur conscience que le jour où ils la rencontreront... s'ils la rencontrent, car dans bien des cas, on sent confusément que si l'on insiste pour trouver la femme parfaite, on mourra vierge. Et pourtant, la femme parfaite, parfaite pour moi ou toi ou lui, existe vraiment mais on a autant de chance de la trouver que de décrocher le gros lot du Loto, c'est-à-dire une chance

sur quatorze millions. Cette chance existe, cependant. Chaque semaine, une personne sur quatorze millions est l'heureuse élue.

Le jour où j'ai rencontré Ursula pour la première fois, j'ai gagné ce gros lot puis l'ai instantanément perdu. Comme des atomes qui s'agitent au hasard et entrent en collision, j'étais entré en collision avec Ursula. J'étais « tombé » sur elle, comme on dit. Mais la collision ne signifie pas qu'une réaction chimique s'ensuivra. Quelles sont les chances, là encore ?

Deuxième partie

Chapitre un

Nathan

J'ai eu des aventures. Comment faire autrement ? Il y a eu Valentine qui m'a quitté, car je ne voulais pas divorcer ; Olivia dont l'intelligence pénétrante était spoliée par son incapacité à faire l'amour autrement que dans la position du missionnaire, une sorte d'Ursula en moins extrême ; Ella qui ne connaissait ni tabous ni complexes mais qui insistait pour que son mari nous regarde... ; et bien d'autres. Je connaissais des périodes fastes mais aussi des périodes néfastes : de véritables diètes sexuelles qui pouvaient durer plusieurs mois. Venait un oasis...

Cela commençait presque toujours de la même façon. Lors d'un salon du livre, une femme s'arrêtait, feuilletait l'un de mes ouvrages (j'en suis à mon quatrième), le reposait, revenait, souriait puis l'achetait. Je prétextais le besoin d'aller prendre un café. Nous bavardions puis échangeions nos numéros de téléphones portables. Le reste suivait... ou ne suivait pas. J'agissais un peu mécaniquement. Il arrivait (rarement, il est vrai) qu'il me fût impossible de faire durer une liaison pendant plus de deux ou trois rencontres. C'était le cas si, par exemple, ma partenaire désirait des relations anales ou encore si l'intensité olfactive de sa cyprine offusquait mes narines. Mais comment le lui dire ? Ce n'était pas sa faute. Je me sentais d'autant moins coupable qu'il existe des hommes que cela ne dérange

pas ou que cette odeur excite.

J'étais entré dans la routine. Mes ouvrages « celtiques » se vendaient bien. Ursula ne comprenait pas que j'éprouvasse encore le besoin de courir les salons du livre. Naïve, elle acceptait mon explication : j'avais besoin de contact humain avec mes lecteurs... ou plutôt mes lectrices, mais cela, je ne le spécifiais pas. Comparant mon sort à celui de bien des hommes, je ne me sentais pas malheureux. Je rentrais au « foyer » pour retrouver une femme dont n'importe quel mari aurait pu être fier. Ce qui se passait ou ne se passait pas dans l'intimité du couple ne regardait personne.

Chapitre deux

Annie

Voilà dix ans que je suis mariée, et je n'ai toujours pas fait l'amour. Je sais ce que c'est que la jouissance car avant mon mariage je me faisais souvent jouir, surtout le samedi ou le dimanche matin quand on peut faire la grasse matinée et qu'on s'étire comme un chat au soleil. Pour les humains, c'est dans un lit bien chaud que l'on s'étire. Mais il paraît que le plaisir de la masturbation n'est rien à côté de celui que peut vous donner un partenaire. Aurai-je jamais l'occasion de connaître ce bonheur ?

La seule chose dont je puisse me satisfaire, c'est que Pierre ne m'ait jamais frappée. J'ai longtemps eu peur qu'il le fasse. Sa violence est verbale. Il me critique sans arrêt, me minimise, me rabaisse, surtout en face d'autres personnes... ; non, précisons : en face d'autres hommes. Il lui faut alors montrer avec condescendance à quel point il me domine. En général, ses interlocuteurs ne sont guère plus civilisés que lui. C'est une habitude chez ce type de mâle. Mais alors, si les femmes sont tellement stupides, pourquoi insistent-ils pour en épouser une ? Ils feraient aussi bien de se branler entre eux. Bon, voilà que je deviens vulgaire moi aussi. Ce qui les retient, je pense, c'est qu'ils seraient entre « égaux » alors qu'ils ont tous un besoin maladif de se sentir supérieurs.

Les premiers temps j'ai pris un plaisir modeste

mais bien réel à « tenir une maison ». L'époussetage, le repassage, la cuisine (que Pierre ne savait pas apprécier)... Peu à peu, je m'aperçus que Pierre rapportait de moins en moins d'argent à la maison. Il se mettait dans des colères noires si je lui en demandais. En désespoir de cause, je postulai – et obtins – un poste de secrétaire à la mairie. À partir de ce moment, le travail devint ma raison de vivre. Il me sauva de la dépression et peut-être même du suicide. Mes collègues m'estiment. L'atmosphère des bureaux de la mairie est à la fois sérieuse et enjouée. On y travaille dur mais on rigole bien. Avec le temps, on m'a confié de plus en plus de responsabilités. Maintenant, c'est moi qui ai droit à une secrétaire... et un meilleur salaire.

Chapitre trois

Nathan

Comment savoir quel est le meilleur moment pour organiser un salon du livre ? Beaucoup de municipalités préfèrent le printemps. Celle de Kermourac avait choisi la première semaine de décembre dans l'espoir que les visiteurs en profiteraient pour acheter des livres comme cadeaux de Noël.

J'arrivai de bonne heure, comme toujours, de façon à n'avoir pas à porter des caisses sur une trop longue distance. Le temps était frais et sec, le ciel laiteux. Sur le goudron du parking et le ciment du trottoir qui entourait la salle polyvalente sise au milieu d'un parc, s'attardaient des feuilles brunes, presque noires, collées par l'humidité. Il n'y avait pas eu de grandes journées venteuses en automne et chacun s'étonnait du nombre de feuilles qui restaient dans les arbres, leur donnant parfois des tons quelque peu canadiens.

Je m'apprêtais à déposer une caisse pleine de livres sur le trottoir quand la responsable du salon – et représentante de la mairie – sortit de la salle. J'allais dire "Les bras m'en tombèrent" mais fort heureusement ils ne tombèrent pas car le carton que je portais se serait écrasé sur le ciment, éparpillant son contenu et le rendant peut-être invendable. J'abaissai doucement mon fardeau et me relevai. "Annie !" murmurai-je. J'eus presque la maladresse d'ajouter : "*Je ne m'étais jamais rendu compte à quel point vous étiez jolie.*" Mais je me retins. J'avais

toujours su qu'elle était belle. Simplement, au sana, elle ne m'attirait pas. Ce paradoxe n'est ni tellement surprenant ni, je suppose, tellement rare. L'étonnement d'Annie reflétait le mien, étonnement feint, comme elle le confessa plus tard.

Je n'avais plus du tout devant moi la figure pâlotte et tristounette qui survivait dans mes souvenirs. Devant moi se tenait une jeune femme saine et vigoureuse, une sportive aux courts cheveux blonds et raides, au sourire engageant. Jadis, elle avait les cheveux châtain. Pourquoi ce changement ? Nous restâmes longtemps figés, gênés et indécis. Quand je dis « longtemps », ce ne fut peut-être que quelques secondes mais cela me parut interminable. À la fin, je finis par articuler péniblement : “Alors, c'est toi la responsable du salon ?”

“Eh oui, je travaille pour la mairie. Et... et toi, qu'est-ce que tu deviens ?”

“Pas grand-chose. Les bouquins se vendent bien. Ça me rapporte à peu près le SMIC, mais ça me suffit. L'ennui, c'est qu'il ne s'agit pas d'un revenu fixe et que s'il me fallait un prêt pour quoi que ce soit, on me le refuserait certainement.”

Je m'arrêtai. Pourquoi lui racontais-je ce côté financier et terre à terre de mon existence ? Je me sentais soudain comme ces gens timides qui, mis par le hasard en face de quelqu'un d'important se croient obligés de dire quelque chose et finissent par débiter des âneries. Annie semblait ne pas m'avoir entendu. “Est-ce que tu es toujours...” demanda-t-elle d'une voix hésitante. Je terminai sa question : “Marié ?”

“Ben, oui.”

Je baissai la tête comme un coupable ; comme le coupable que j’étais. Coupable de quoi ? Je n’aurais pas su le dire exactement. Je me repris et regardai Annie droit dans les yeux : “Oui, toujours marié à Ursula.” Ce fut au tour d’Annie de baisser les yeux. “Je vais t’aider à porter les bouquins” finit-elle par énoncer calmement. Elle était redevenue l’employée de mairie modèle. La magie du moment était rompue.

Magie ? Oui car, il me fallait bien l’admettre, revoir Annie avait ramené vers moi la grande douceur de nos longues matinées au centre de convalescence, où allongés l’un à côté de l’autre sur les chaises longues de la terrasse, nous ne disions presque rien, laissant un confortable silence s’établir entre nous. Du moins est-ce ainsi que je me rappelle les choses. Peut-être babillait-elle comme une écervelée, je ne sais plus. Il y a si longtemps ! Je me souviens seulement des silences. Je me souviens aussi de son odeur. Elle ne se parfumait pas. A-t-on besoin de se parfumer dans un sana ? Mais j’avais observé qu’elle changeait de pyjama tous les jours. Si je fermais les yeux et que, en chaussettes, elle s’approchait silencieusement de ma chaise longue, je percevais une chaude odeur de coton propre, et je la savais allongée près de moi comme un chien battu qui recherche quand même la compagnie de son maître.

Maintenant qu’elle était de nouveau si proche physiquement je la sentais encore mais c’étaient de subtils souffles de parfum, de déodorant ou de shampoing à l’orange, émanations mêlées, une fois encore, à une odeur de coton propre mais pas de coton

de pyjama : de coton fraîchement repassé, celui, je suppose, du corsage blanc à manches courtes qu'elle portait sur un pantalon rouge foncé.

Manches courtes en début d'hiver ? “Tu vas attraper froid.” Ajoutai-je en allant chercher une deuxième caisse de livres au hayon grand ouvert de la Volvo. Annie emporta la caisse que j'avais laissée sur le trottoir. “Non, non, je n'ai pas froid.” Sous ce corsage blanc, presque transparent, on devinait les contours d'un soutien-gorge blanc également sur des seins fermes et minuscules. Sa mince silhouette était plus attirante que jamais : Annie était parfaite.

Dans le gymnase transformé en salon du livre avec tables sur tréteaux le long des murs, affiches et présentoirs de toutes sortes, Annie indiqua du menton où je devais m'installer. Mon nom avait été imprimé sur un bristol laissé au milieu du tréteau qui serait le mien pour la durée du salon, c'est-à-dire jusqu'à dix-huit heures. Des panneaux de basket avaient été repliés contre les murs. À un bout se trouvait une estrade avec bureau, chaises et un microphone. De poussifs et bruyants radiateurs électriques avaient été branchés çà et là mais je pense que la température ne devait pas excéder quinze degrés.

“Tu fais toujours de l'aérobic ?” Demandai-je en posant mes livres sur la table.

“Un petit peu mais seulement pour moi-même et seulement une demi-heure par jour. Maintenant je gagne ma vie autrement. J'ai commencé comme secrétaire à la mairie.”

“Secrétaire de mairie ! Fichtre ! Bon début.”

“Mais non, ballot, secrétaire à la mairie.”

“J’avais compris. Et maintenant ?”

“Toujours la même chose mais je suis montée en grade avec une belle augmentation. Je suis responsable de toutes les activités culturelles : bibliothèque essentiellement mais aussi musée local, expositions, vernissages pour artistes de la région, conférences, université du troisième âge, pièces de théâtre, concerts, la fête de la commune, le carnaval, les décorations de Noël, les accords d’emplacements pour les cirques et comme tu vois, le salon du livre.”

“Re-fichtre !”

“Tu écris toujours des nouvelles celtiques ?”

“Et pas seulement des nouvelles : de vrais ouvrages, superbement illustrés par un collègue artiste. Tiens, regarde.”

Je lui tendis mon dernier-né : une compilation de légendes dans lesquelles le Diable apparaît ou, tout au moins, dans lesquelles il a un rôle à jouer. La couverture en faux cuir vert foncé arborait en repoussé la figure grimaçante de Satan. Le beau papier glissait sous les doigts. Les illustrations, dont certaines étaient des reproductions de très vieilles cartes postales, montraient des « fontaines du Diable », des « moulins du Diable » et autres lieux favorisés de ce bon vieux Diable dont nos ancêtres les Bretons recherchaient la coopération afin de se donner des peurs bleues.

Devant ces puits ou ces mares maléfiques se tenaient en général un ou deux personnages des années 1880 à 1940, rigides dans leurs habits de travail : gros tabliers, sabots de bois. Les femmes, coiffe plate sur la

tête, présentaient la plupart du temps des visages durs, fatigués, résignés mais aussi, d'une certaine façon, implacables et méchants. Les hommes fixaient l'objectif avec des regards méfiants ou avinés. Parfois, ils esquissaient un sourire aussi niais qu'édenté. On ne pouvait que deviner à quel point leur vie était dure. Il y avait aussi de fort belles photos de ces mêmes lieux (ou d'autres emplacements) prises à notre époque.

“Donne-moi une liste de tes ouvrages” me dit Annie. “Je les ferai commander par la bibliothèque et je demanderai à ma copine de la Maison de la Presse d'en monter un étalage spécial pendant une semaine.”

Je fus alors frappé par le ton ferme et rempli de confiance en soi avec lequel s'exprimait Annie. Nous étions loin des miaulements qu'elle dispensait généreusement au sana pour se plaindre de son sort. Il se dégageait d'elle maintenant une force, une énergie que je ne lui connaissais pas. Elle s'éloigna à grands pas pour aller aider un autre écrivain.

C'était la première fois que, sur la suggestion d'Annie, la ville de Kermourac organisait un salon du livre, mais malgré un battage bien organisé dans la presse locale, le nombre de visiteurs dépassa à peine celui des exposants. Heureusement que ce maigre flux était fréquemment remplacé par un autre. Nous eûmes droit à une arrivée plus importante à la fin de la grand-messe et à une autre vers 15h, c'est-à-dire après le déjeuner dominical. Je vendis seize ouvrages en tout, ce qui doublait tout juste le montant de mes frais de déplacement. Certains écrivains ne vendirent absolument rien. On se consolait mutuellement en se

répétant ad nauseum que c'était le premier salon de cette ville, que les gens se passeraient le mot, et que ce serait mieux l'année suivante.

On nous proposait régulièrement des cafés gratuits. Ce ne fut qu'après mon troisième café que je me rendis compte que l'on pouvait également demander soit des demi-bouteilles d'eau minérale, soit des chocolats chauds. À midi, la mairie nous offrit un déjeuner style buffet dans une autre salle. Le maire, engoncé dans une grosse veste fourrée de chasseur, mais arborant tout de même la cravate et la chemise blanche de rigueur, y alla de son petit discours de bienvenue.

Vers dix-sept heures, il n'y avait pratiquement plus personne dans le gymnase. Il faisait presque noir dehors. Annie dériva vers moi en arc de cercle. "Alors, ça a marché ?" Je feignis l'enthousiasme : "Oui, oui. J'en ai vendu seize. C'est pas mal." Je la sentais déçue elle aussi. J'espérais que le maire ne lui tiendrait pas rigueur d'avoir organisé un salon du livre qui s'était révélé être un demi-échec. "Tu es devenue quelqu'un d'important." Continuai-je.

Elle haussa les épaules : "Bof !"

"En tous cas, tu as pris de l'assurance. Le mariage te réussit."

Annie éclata de rire mais c'était un rire douloureux et agressif. "Ouais, tu parles ! J'ai gagné le gros lot : le plus con des cons. Un vrai Neandertal et encore, c'est pas gentil pour les Neandertal. Et toi ?"

J'avalai péniblement ma salive et baissai les yeux, honteux de mon échec devant une femme qu'Ursula avait méprisée, mais qui semblait maintenant lui être

supérieure. Annie parla pour moi : “Tant que ça, hein ?” J’opinai du chef, comme on dit. Elle continua : “Je t’ai aidé à t’installer. Je peux aussi t’aider à remballer si tu veux.” J’opinai du chef une fois de plus.

Après que tous les cartons de livres furent rangés à l’arrière de la Volvo, Annie et moi restâmes à nous dandiner l’un devant l’autre sans trop savoir quoi dire. Soudain, elle me prit dans ses bras et m’embrassa sur la bouche. Ses lèvres étaient brûlantes. Je me sentais fondre d’amour pour elle. Oui, oui : j’ai bien employé le mot « amour ». Comment avais-je pu croire une minute, lors de mon séjour au sana, qu’une jeune femme qui vient vous tenir compagnie tous les jours ne le faisait que par ennui ? Il y avait d’autres patients dans cet établissement, tout de même ! Alors, pourquoi moi ? Comment avais-je pu être aussi aveugle... plus qu’aveugle : insensible et même cruel ? Il est vrai que nous étions tous les deux fiancés, du moins l’avait-elle dit en ce qui la concernait ; du moins le croyait-elle en ce qui me concernait. Je m’apprêtais à lui dire « J’ai été stupide » mais elle me devança. Serrée contre moi, elle murmura dans mon oreille : “Mon Dieu, ce que j’ai pu être conne !”

“Mais non, c’est moi. J’ai été odieux, orgueilleux, tout ce que tu voudras.”

“Qu’est-ce qu’on fait maintenant ?”

“Je crois qu’on devrait se revoir”.

Sur une feuille volante, elle griffonna l’adresse courriel de son poste Internet à la mairie puis virevolta et disparut dans la pénombre, me laissant à humer les faibles mais enivrants arômes de son femelle sillage.

Chapitre quatre

Annie

Bouleversée. Il n'y a pas d'autre mot. Bouleversée à plusieurs niveaux. Le premier, c'est quand je l'ai revu. Je savais que je le reverrais, bien sûr, puisqu'il s'était inscrit pour le salon du livre, et que depuis plusieurs semaines, mes regards s'attardaient fréquemment sur la liste des noms.

Alors que je m'étais rapidement forgé une réputation de « madame efficacité » à la mairie, je me surprénais dernièrement à « bober » (comme on dit en Normandie), c'est-à-dire à rêvasser devant l'ordinateur de mon bureau. Ce matin, après que Nathan eut rangé sa voiture près du trottoir et commencé à décharger des caisses de livres, j'ai été assailli par tellement de sentiments contradictoires que je ne savais plus comment fonctionnait mon cerveau. Les voilà pêle-mêle, ces sentiments, et pas nécessairement dans leur ordre chronologique :

- L'admiration pour son physique : je retrouvais ce grand homme souple et fort dont les mouvements, même s'il ne s'agissait que de poser une caisse sur un trottoir, possédaient une véritable noblesse.
- La pitié pour la façon dont le sort avait changé sa vie, le mutant de « sportif international » à « écrivain de province ».
- L'admiration pour son réel talent de romancier et de chroniqueur ainsi que pour sa volonté de survivre.

- La jalousie : je revoyais soudain la belle Ursula, ses fringues griffées et son petit air supérieur. Je la détestais.

- La colère contre lui et contre moi : Oh, Nathan, pourquoi t'es-tu inscrit à ce salon du livre ? Et moi, pourquoi n'ai-je pas menti quand j'ai reçu ton inscription ? Pourquoi n'ai-je pas prétendu qu'il n'y avait plus de place ? Tu n'aurais jamais vérifié si c'était vrai.

- Le désir. J'avais oublié ce que c'était. Il y avait bien longtemps que je ne voulais plus coucher avec Pierre mais je cédaï car il me faisait peur. Je ne pensais pas aux autres hommes. J'étais mariée. J'avais raté ma vie. Bien fait pour moi et bien fait pour toutes les petites oies qui se laissent prendre au piège de la frime et de la vulgarité. Naturellement, je ne savais plus depuis longtemps ce que c'était que mouiller de désir. L'impression, en apercevant Nathan, d'avoir pissé dans ma culotte me donna envie d'éclater de rire ; je veux dire d'éclater de joie. Elle confirma que mon corps, lui, ne s'embarrassait pas de bienséance et de logique : il aimait Nathan et me le faisait savoir.

- La tristesse, le désespoir... Comment ai-je pu me comporter durant toute cette journée avec autant de calme apparent ?

- La peur et même la panique, un sentiment de nausée également : nausée de me retrouver avec Pierre, tentation impérieuse de remplir une valise et de le quitter sur le champ, sans savoir où aller...

Chapitre cinq

Nathan

Je ne dors plus. Je ne mange plus. Je n'ai qu'une idée en tête : la revoir. Grâce à cette rencontre, j'ai cessé de ressentir le moindre désir pour Ursula et cela me soulage. Au moins, je ne me réveille plus avec l'envie de vomir. Aucune envie également de faire l'amour avec qui que ce soit d'autre. Pourquoi suis-je si intimement certain qu'Annie serait parfaite, que sa peau, son odeur, sa silhouette, feraient d'elle l'amante idéale ? J'ai senti tout cela dans ce premier baiser. J'ai senti son corps vibrer comme un diapason. Il me parlait. Sa chaleur, sa souplesse, l'impatience de ce ventre collé contre le mien et oscillant de désir, tout me disait « Je t'aime » mieux qu'aucune de mes précédentes *conquêtes* ne l'avait jamais fait.

Je trouvais même une certaine vulgarité à ces précédentes conquêtes. Pour elles, je n'étais que le bel animal avec lequel, quand le mari était absent, on pouvait s'amuser de temps en temps. Annie était si fluette, si gamine, si fraîche, si innocente que j'avais l'impression d'être à nouveau l'adolescent qui ne sait rien des femmes et qui tombe sur la chance insigne d'en découvrir la magie avec, une... magicienne, précisément.

À la maison, je me surprénais parfois à sursauter et à dire "Quoi ?" en m'apercevant qu'après m'avoir longtemps parlé de quelque chose, Ursula me posait une

question. Elle me regardait alors sans trop savoir comment réagir. Si, dans sa vie, il lui était arrivé de tomber vraiment amoureuse, elle aurait pu se douter que je l'étais mais cela ne faisait pas partie de son territoire psychologique. *Terra incognita*... Elle avait cru m'aimer, certainement. En fait, elle s'était contentée de jeter son dévolu sur moi, exactement comme elle était tombée amoureuse de la maison que nous occupions. J'étais une acquisition.

Souvent j'ai rêvé de ce qu'aurait pu être notre mariage si Ursula m'avait vraiment aimé. Je l'avais désirée. Le désir n'est pas la même chose que l'amour, évidemment, mais il en est tout proche. Si l'on peut pousser la barrière du désir et pénétrer (sans jeu de mots) dans le jardin secret de la femme désirée, on tient une bonne chance d'y trouver aussi de l'amour. J'imaginai les repas pris en tête-à-tête, les promenades, main dans la main, sur le chemin de halage du Canal de Nantes à Brest ou même, tout simplement, les courses entre les étals du marché, le dimanche matin : banales activités de la vie quotidienne que j'accomplissais effectivement avec Ursula mais qui n'étaient jamais transcendées par l'enchantement du partage sentimental et charnel.

Si, consciente de l'intensité de mon désir, Ursula avait pu m'aimer et me désirer en retour, je n'aurais eu d'yeux que pour elle. Je la voulais mon océan. Je me voulais l'esquif perdu sur ses immensités. Lorsque je sortais de mon rêve je ne trouvais que la craquelure grisâtre d'un étang asséché, avec sa légère odeur de vase et le bourdonnement miaulé d'un insecte déçu.

Les journées qui suivirent le salon du livre de Kermourac, je n'avais rien de spécial à faire et aucune idée des disponibilités ou des « créneaux » (comme on dit) dans l'emploi du temps d'Annie. Pourrais-je aller la chercher à son travail, un jour de semaine en fin d'après-midi ? Son mari exigeait probablement qu'elle rentre directement à la maison, et macho notoire, qu'elle lui cuisine quelque chose. En fin de compte, j'envoyai à la mairie un courriel, aussi succinct que laconique, au cas où les collègues d'Annie auraient espionné son ordi. Je disais simplement : « Samedi ? » Signé : « Hockey sur Glace ». La réponse, tout aussi laconique, m'enchanta comme un long poème : « Midi, place de l'église. »

Je me souvins alors que les mairies sont généralement ouvertes le samedi matin, jour de mariages évidemment, mais aussi de réservations des salles polyvalentes. Que faisait le mari d'Annie le samedi après-midi ? Voulais-je vraiment le savoir ? Où irions-nous, elle et moi ? Mais où elle voudrait, tout simplement. Par une sorte d'intuition masculine (ou peut-être prenais-je inconsciemment mes désirs pour des réalités) je jetai sur le siège arrière de la Volvo, une grosse couverture en polaire... Et en route pour Kermourac, à une petite demi-heure de Ploerdon.

Je ne dis pas à Ursula où j'allais. Elle ne demanda pas. Elle-même était possédée par le démon du « j'ai beaucoup à faire ». Cela consistait généralement en visites à ses parents et à son frère préféré, mais aussi à des associations écologiques, à un club d'informatique, à des répétitions de chorales, au cercle philatélique et au siège social du journal local où elle mettait de temps en

temps ses talents de journaliste à profit... Elle conduisait sa voiture à des vitesses folles, et malgré cette distance qui s'était établie entre nous, malgré l'indifférence que nous éprouvions en surface l'un envers l'autre, malgré les aigreurs et les ressentiments, j'étais terrorisé à l'idée qu'elle puisse avoir un accident. Ursula ne faisait pas de vitesse aux endroits où, en toute sécurité, il était possible d'en faire et elle n'était donc jamais épinglée par la maréchaussée mais elle filait en toute légalité à 90 sur des routes de campagne si tortueuses et si étroites que je m'attendais d'un jour à l'autre à voir se présenter à ma porte un pandore ou une pandoresse demandant, l'air gêné : "Vous êtes bien monsieur Galicien ?" Imaginant la voiture d'Ursula encastree à l'arrière d'un tracteur, mon sang se figeait.

Loin de moi l'idée de reprocher à Ursula son va-et-vient d'abeille. On s'étourdit comme on peut dans la vie. Moi-même, avec mes légendes celtiques et mes salons du livre, je ne valais pas mieux, et j'en étais conscient.

En prenant le volant ce samedi matin-là, j'avais l'impression... non : j'avais la certitude que je m'embarquais vers un nouveau monde, et que le voyage serait aussi permanent et inexorable que l'équipée de ceux qui, avant la démocratisation des vols transatlantiques, s'embarquaient pour les États-Unis, le Canada ou l'Australie. La traversée durait des semaines. Un nouveau monde excluait l'ancien. On entamait une deuxième vie dans une deuxième patrie d'où, à moins d'être maso, on ne revenait pas. Au moment de quitter l'ancien monde, il était moralement interdit de se

retourner avec nostalgie sous peine d'être changé en statue de sel.

Le soleil rayonnait dans un ciel sans nuages et l'air était remarquablement doux pour la saison. La sauge attirant les insectes par ses qualités mellifères, on apercevait même des bourdons au derrière blanc explorer les bordures des jardins. Sur les pelouses, devant les maisons et les pavillons, où l'on voyait encore quelques roses, des couples et leurs enfants mettaient en place le dernier barbecue de l'année, et déplaçaient des chaises longues. Quant aux fleurs des champs, seuls les ajoncs étaient au rendez-vous, donnant à toute cette lumière et toute cette chaleur inhabituelle, une aura d'irréalité au milieu des squelettes hivernaux d'arbustes. Nous approchions de Noël mais on se serait déjà cru au printemps.

Je stationnai sur la place de l'église qui était aussi celle de la mairie, les deux bâtiments se faisant face. Par un temps si doux, on aurait dû y admirer une orgie de géraniums mais nous étions bel et bien en décembre : il ne fallait pas l'oublier. Les pierres de l'hôtel de ville dormaient sous le soleil. Cependant, on le sentait bien, elles n'absorbaient pas la chaleur comme elles l'eussent fait en été. Les nuits restaient glaciales.

Les cloches soudain, sonnèrent à toute volée. Le portail de l'église s'ouvrit et le parvis dégouлина d'hommes en queues-de-pie et de femmes en élégantes toilettes précédant les mariés. Un photographe avait couru devant tout le monde et, d'un geste impérieux de petit général, immobilisait la foule et l'assemblait sur les marches comme il le souhaitait.

Distract par toute cette agitation, je manquai presque l'arrivée d'Annie. Je ne la vis pas sortir de la mairie mais je l'aperçus au moment où elle traversait la place. J'eus alors l'impression de regarder un effet spécial de cinéma : une de ces prises de vue en noir et blanc dans laquelle évolue un seul personnage en couleur. Le monde était devenu sombre. Seule Annie, comme une lanterne chinoise brillant de l'intérieur, répandait une traînée lumineuse qui se dirigeait vers moi. Elle portait le même pantalon rouge foncé qu'au salon du livre mais, cette fois, au lieu d'une chemisette, elle avait mis une chemise d'homme blanche à manches longues et une jaquette, blanche également, à larges revers gris pâle mais sans boutons, et donc ouverte par devant.

Elle sauta dans la voiture en riant et m'embrassa sur la joue. "On va où ?"

"Une balade en campagne. Une petite route au hasard puis un chemin sur lequel nous pourrions nous promener à pied. Ça te va ?"

"D'accord."

Je ne voulais pas aller trop loin car où que nous serions, il faudrait faire demi-tour et revenir à Kermourac. La main sur ma cuisse, Annie s'était rejetée en arrière et avait fermé les yeux. Je pris vers le sud et quittai presque aussitôt la route principale. Sur des chaussées à peine assez larges pour que deux voitures s'y croisent, je serpentai lentement, cherchant un endroit adéquat. Nous arrivâmes à un embranchement de cinq autres petites routes. Je m'arrêtai. Aucune circulation ; nous ne gênions personne. "Laquelle ? "

Annie ouvrit les yeux. “À gauche.”

“Tu connais ?”

“Non, pas du tout.”

“Alors, on y va.”

Au bout d’un moment, je trouvai l’un de ces emplacements où les cantonniers entreposaient jadis les gravillons. Ils ne le font plus car tout le voisinage vient alors se servir, et les tas disparaissent en l’espace de deux ou trois jours. D’autres automobilistes avaient dû s’y garer car on y repérait de nombreuses traces de pneus, ainsi que les taches rougeâtres de douilles de fusil de chasse et un mouchoir en papier rose enduit d’une substance éminemment biologique. Un chemin de terre presque camouflé sous l’herbe s’enfonçait dans la nature.

Je coupai le moteur et enlevai ma ceinture de sécurité. Annie enleva la sienne et se rapprocha de moi mais nous étions gênés par le levier de vitesses. Par un reste de pudeur, non pas sexuelle mais culturelle, j’hésitais à suggérer le siège arrière. Cela faisait vraiment un peu trop ado. Nous descendîmes de la voiture et, avant de la « crouiller » comme on dit dans la région, c’est-à-dire de la fermer à clef, j’attrapai la couverture.

Main dans la main, nous nous enfonçâmes dans le chemin. Dès qu’il ne fut plus possible de voir la route, nous tombâmes dans les bras l’un de l’autre. Nos baisers furent passionnés mais pas impatientes ou brutaux comme ceux que l’on observe si souvent au cinéma quand deux amants se retrouvent après une longue absence. Pour Annie comme pour moi, c’était la tendresse qui dominait. Ses lèvres étaient brûlantes.

Bientôt, à bout de souffle, elle gémit, sa bouche contre la mienne, les mouvements de chaque syllabe se changeant en minuscules caresses : “Mes genoux ne me soutiennent plus”. Je ressentais la même chose. J’étais ivre de sa salive, de cette chaude odeur d’enfant qui émanait de l’interstice entre sa nuque et sa chemise, ivre de la douceur de sa peau...

Presque paniqué, je regardai autour de moi. Entre les pins et les ajoncs qui bordaient le chemin sur la droite, j’entrevis une partie des toits gris bleu d’un château. Je n’étais jamais venu en cet endroit mais ressentis une puissante impression de déjà-vu. Je guidai Annie entre les arbres. Nous étions, semblait-il, à l’orée d’un parc. Je lançai la couverture sur un lit de mousse. Quelle chance nous avions d’avoir un temps si doux ! Cependant, alors que nous nous libérions de nos habits, nous gardâmes le haut.

Une demi-heure plus tard, frissonnant un peu malgré tout, nous nous regardions, incrédules, les yeux dans les yeux. Annie avait littéralement hurlé. Jamais je n’avais connu de femme aussi vocale. Plus tard, elle m’expliqua qu’elle avait certes crié de plaisir mais encore plus de surprise et de soulagement ; surprise de découvrir à quelle intensité de sensations il était possible d’accéder ; soulagement de se retrouver avec un homme qu’elle aimait vraiment et qu’elle avait désiré à s’en rendre malade. Apaisement aussi de se sentir libre, de s’être échappée d’une prison et de redécouvrir la vie.

Rhabillés, silencieux, envahis d’une douceur qui échappait à toute explication et à toute analyse, nous regagnâmes la voiture puis la petite ville de Kermourac.

S'y ajoutait pour moi cette extraordinaire impression de « déjà-vu » ou mieux encore, de « déjà vécu » qui m'avait assailli dès notre arrivée sous les arbres. Ce bois, ce parc, ce château... Il me semblait avoir rejoué un épisode tiré d'une vie antérieure.

Où, quand et comment se revoir ? Ces questions nous tournaient dans la tête. Je la déposai devant chez elle. Grave erreur, comme je m'en rendis compte plus tard.

Revenu chez moi, j'évoluai comme en un rêve. J'avais jadis été la proie, ô combien consentante d'adolescentes obsédées par la fellation puis de fort belles femmes recherchant le frisson de l'infidélité. J'avais, comme on dit « de l'expérience ». Du moins le croyais-je. Abasourdi, incapable de m'asseoir, je passais lentement d'un bout à l'autre de la pièce, refusant d'accepter que, malgré cette « expérience » je n'avais, jusqu'à l'après-midi qui venait de s'écouler, jamais vraiment connu l'amour. La chaleur, la douceur et le contact d'un corps féminin n'avait jamais encore déclenché en moi un tel abîme de plaisir ; plaisir sexuel, certes, mais surtout ivresse de tendresse, de délicatesse, de... je n'arrive plus à trouver les mots qui pourraient décrire cette ivresse.

Je n'étais jamais tombé amoureux auparavant, et j'en étais pleinement conscient. Je ne m'en attristais pas car je ne croyais pas à l'amour, surtout à l'amour réciproque. J'y voyais une convention de romans et de films. J'y crois maintenant : c'est un gouffre dans lequel on tombe comme le font ces personnages de science-fiction aspirés dans une autre dimension. En fait – et

cela me fit presque rire – jusqu'à ces récents évènements, j'étais resté vierge.

Chapitre Six

Annie

Lorsque, avec cartons et valises, je débarquai chez mes parents à Orniz, je me fis engueuler par ma mère. J'avais, à la hâte, empaqueté tout ce que je pouvais pendant que Pierre était « au travail ». Il y avait longtemps qu'il ne rapportait plus aucun argent à la maison. Il avait « des frais » disait-il, et ce que je gagnais nous suffisait largement.

Ma mère, toujours un peu théâtrale, se lança dans une longue tirade : « Mais on n'a pas idée de quitter son mari comme ça ! Et qu'est-ce que tu vas devenir maintenant ? Tu ne peux quand même pas faire la route entre Orniz et Kermourac tous les jours ! Tu ne vas pas gâcher ta carrière, quand même ! Tu ne vas pas démissionner ? »

Mon père, au contraire, m'ouvrit les bras comme l'aurait fait le père du fils prodigue. « Ma petite fille ! Bienvenue chez nous. Tu restes aussi longtemps que tu veux. Tu as eu raison de te débarrasser de cet odieux personnage. On se débrouillera, tu verras. »

« Ah oui ? Et comment ? » Renchérit maman pendant qu'elle allait se réfugier dans la cuisine. Papa et moi dérivâmes vers le jardin. Sur la terrasse, protégée de la pluie par un auvent, nous nous assîmes côte à côte sur des fauteuils en rotin équipés de coussins qui, au moindre mouvement de leurs occupants, craquaient comme les cordages d'un navire. Mon père me prit la

main et la tint longtemps dans la sienne sans rien dire. Il m'avait toujours comprise alors que moi je ne l'avais pas toujours compris. Il savait ce dont j'avais besoin plus que tout à ce moment-là : affection et silence. On avait taillé la haie chez le voisin et une bonne odeur de sève verte arrivait jusqu'à nous.

Je fermai les yeux. Sur le chemin du retour, après notre scène d'amour dans les bois, Nathan m'avait dit, son corps tressaillant de surprise et d'énergie : "Ça y est ! Je comprends pourquoi j'ai eu cette impression de déjà-vu. Je viens de lire un roman qui s'appelle *Bestial*, et dans lequel les deux personnages principaux font l'amour pour la première fois dans le parc du château de Toutcouleur. Nous avons fait la même chose dans le parc d'un autre château."

Fort troublée, je répondis : "Non, Nathan : pas dans un autre. C'était le château de Toutcouleur." Je le vis secouer la tête comme une personne qui ne croit pas à ce qui lui arrive. "Il y a des moments" reprit-il "où le passé, le présent et le futur ne font plus qu'un, et où la notion d'espace elle-même devient mystérieuse."

J'entendais ma mère qui passait sa colère sur d'innocentes fourchettes et d'inoffensives cuillères en les lançant à toute volée dans les tiroirs de la cuisine. Elle avait raison en ce qui concernait les aspects les plus terre à terre de ma fugue. Il faudrait se battre, mais je me battrais. Je garderais mon emploi. Il y avait longtemps que je n'étais plus la jeune fille naïve, timide et indécise qui avait cédé aux charmes d'un voyou. J'avais des responsabilités. Mon métier consistait souvent à résoudre les problèmes des autres. J'avais la

réputation d'être une battante. Je résoudrais mes propres difficultés. Je rebondirais.

Je lâchai la main de mon père et attrapai mon téléphone cellulaire. J'envoyai un SMS : *Urgent : trouve-moi chambre à louer à Kermourac. Quitté Pierre.* En un sens, ce serait un test pour voir si Nathan était prêt à se décarcasser pour me rendre service. *Encore heureux pensai-je que Pierre et moi étions en location. Quel cauchemar s'il avait fallu vendre une maison car pour le prix d'une demi-maison, moins le reste de l'hypothèque, on ne peut même pas se racheter un minuscule appartement.* Pendant que je remettais le téléphone dans son étui, Papa me regardait comme pour me demander quelque chose mais il n'insista pas. Je lui repris la main et fermai les yeux.

J'avais quitté Pierre. Que Nathan me soit fidèle ou non, que notre aventure ne soit que cela : une aventure ; ou, au contraire, qu'elle s'épanouisse en une grande et durable histoire d'amour, j'avais quitté Pierre et ma décision était irréversible. Un verrou avait été repoussé. Une porte s'était ouverte. S'il s'avérait que Nathan ne m'aime pas autant que je l'aimais, j'en souffrirais certes, et pour le restant de ma vie, mais pas autant qu'avec cette caricature de mari qui depuis des années me rongait la vie comme l'aurait fait un cancer.

Pourquoi suis-je restée si longtemps avec Pierre ? Je ne me l'explique toujours pas. On entend souvent dire au sujet des femmes battues : "Mais pourquoi reste-t-elle avec ce connard ?" Au moins, je n'avais pas été battue. C'était toujours ça. Y a-t-il, tout au fond d'elles-mêmes, beaucoup de femmes, qui dorlotent un côté maso ? Il arrive qu'une crise nous

révèle notre aveuglement et nous ouvre brutalement les yeux. Cette crise, ou plutôt ce concours de circonstances fut, pour moi, les retrouvailles avec Nathan.

Je pourrais donner comme autre exemple d'un changement abrupt, celui dont avait fait l'expérience ma tante Georgina, confite en religion, collectionneuse d'images sur lesquelles des vierges en longues robes blanches lançaient des regards langoureux vers un ciel où, sur fond de coucher de soleil, flottait, couronné d'épines, un cœur sanguinolent. Elle récitait son chapelet tous les jours et ne manquait ni la messe dominicale ni la confession mensuelle. Elle donnait au Secours Catholique. Pourtant, sur son lit de mort, à l'âge de 99 ans, elle murmura à l'intention d'une de ses nièces qui la tenait par la main : "Ma pauvre Adeline, ce que j'ai été stupide !" Quelques jours plus tard le curé de la paroisse vint lui apporter l'extrême-onction. Elle lui refusa l'entrée de la chambre. En dépit de ses regrets, elle a dû ressentir un immense sentiment de libération, exactement comme celui que je ressentais à ce moment-là. Le curé, bien sûr, prétextait que ma tante n'avait plus tous ses esprits, et la famille lui fit un enterrement tout ce qu'il y a de plus religieusement conventionnel.

Chapitre Sept

Ursula

“Où qu’il est ? Où qu’il est ?”

La porte n’était pas fermée. Dans les campagnes, c’est fréquent. On « crouille » l’entrée de la maison pour la nuit, mais pendant la journée, on pénètre chez les gens comme dans un moulin en frappant sur le linteau de la porte et en criant : “Y a quelqu’un ?”

J’étais en train de préparer l’un des plats favoris de Nathan : un bœuf bourguignon. La viande rissolait. Je venais d’ajouter les petits oignons, les lardons et un fin nuage de farine. Mireille, au château, s’était révélée une excellente prof de cuisine. Une bonne odeur de bouquet garni se répandait dans toute la maison. Sursautant, je me retournai pour faire face à un énergumène hystérique qui agitait ce qui ressemblait à une Kalachnikov.

“Où qu’il est, le salaud, où qu’il est ? J’veis lui faire la peau, moi, j’veis l’transformer en passoire !”

En bonne logique, j’aurais dû lui poser des questions mais tout ce qui me passait par la tête, genre “Qui êtes-vous ?” ou “Qu’est-ce que vous voulez ?” me semblait si peu adapté à la situation que, la peur aidant, je demeurai muette. Bizarrement, et malgré le danger que je courais, je me souvenais vaguement d’un conseil de Dale Carnegie qui disait qu’il faut laisser les gens en colère répéter – en général trois ou quatre fois – ce qu’ils ont à dire sans les interrompre. Ils finissent souvent par

s'épuiser et se calmer d'eux-mêmes alors qu'une question ou une interpellation fait immédiatement renaître leur rage.

J'étais également rassurée (très, très peu rassurée mais rassurée quand même) par le fait qu'il ne pointait pas son arme sur moi mais sur la porte qui menait au jardin. Il la pointait même vers les placards comme si – scénario vaudevillesque – il s'attendait à ce qu'un personnage de farce en bondisse. Soudain il se précipita à travers la pièce, trébuchant contre le rebord du banc en bois massif qui longeait la non moins massive table de la salle à manger. Il s'était cogné le tibia, et cela avait dû lui faire très mal, mais il semblait ne pas s'en apercevoir. Il se précipita dans l'escalier. Je l'entendis ouvrir la porte de la chambre, puis celle de la salle de bain à coups de pied. Fort heureusement, elles étaient déjà entr'ouvertes, sans quoi il aurait tout cassé. Instinctivement, illogiquement, je retirai la cocotte du feu pour que les morceaux de bœuf ne brûlent pas. Comment le cerveau peut-il ainsi gérer simultanément l'exceptionnel et l'ordinaire ? Le voyou redescendait à toute vitesse en faisant, tout au long de l'escalier, vibrer la carcasse de la maison sous les secousses de ses santiags. C'est à ce moment que je sentis un tiède flot d'urine descendre le long de mes collants et inonder mes pantoufles.

“Y perd rien pour attendre, c'ui-là. Il a couché avec ma femme et y m'le paiera. Ça, y m'le paiera !”

Et mon étrange visiteur s'enfuit. J'entendis le bruit rageur d'un moteur que l'on faisait démarrer en appuyant à fond sur l'accélérateur, suivi d'un hurlement

de pneus. J'hésitai plusieurs secondes : devais-je aller me laver et me changer avant d'appeler la police ? La logique prévalut, et je me dirigeai vers le téléphone avec une démarche en canard ainsi que le sentiment à la fois comique et affligeant d'être revenue à cet âge tendre de l'enfance où l'on a encore des « petits accidents ».

Les tremblements dans les membres puis dans la voix me prirent à ce moment-là. À ma grande surprise, les gendarmes surent tout de suite de qui je parlais et répétèrent plusieurs fois : “Ne vous inquiétez pas”.

“Mais s'il trouve mon mari, il le tuera !”

“Cet homme revient de chez vous. Donc, aucun problème : nous le cueillerons à l'entrée de la ville. Si votre mari a un téléphone portable, contactez-le immédiatement. Vous-même, enfermez-vous et n'ouvrez qu'à votre mari et à la gendarmerie. Nous envoyons quelqu'un pour prendre votre déposition.”

Panique à bord ! Je me précipitai vers la salle de bain, me déshabillai à la hâte, prenant plus de temps qu'il n'en aurait fallu car je m'affolais. Je me lavai et enfilai simplement une robe de chambre. L'odeur de couche de bébé commençant à envahir la pièce, je mis mes pantoufles à la poubelle et, dans un geste de rage, mon collant et ma culotte également. Je redescendais l'escalier lorsque je vis une voiture de gendarmerie s'arrêter dans l'allée du jardin. Quand j'ouvris la porte, j'étais encore en train de reprendre péniblement mon haleine, et j'avais même l'impression gênante d'être aussi échevelée qu'une vieille sorcière. À mon grand soulagement, l'un des gendarmes était une femme. Interloquée et visiblement étonnée de me voir en

peignoir et pieds nus à onze heures du matin, elle me regarda de haut en bas et demanda en hésitant : “Il ne vous a pas... violée, au moins ?”

Je fis un rapport aussi détaillé que possible de ce qui s’était passé et ce n’est qu’à ce moment-là que l’implication de ce qu’avait dit ce Pierre Troué – comme je venais d’apprendre qu’il s’appelait – s’enfonça dans la partie consciente de mon cerveau à la manière d’un bateau qui coule lentement dans l’océan : Nathan m’avait trompée !

Après le départ des gendarmes, je m’assis dans la partie « salle à manger » de notre grande pièce et me pris la tête entre les mains. Trop de choses se précipitaient vers moi. Je me sentais comme l’un de ces champions d’arts martiaux qui doivent repousser des attaquants venant de toutes parts. Je contemplais simultanément l’humiliation que je venais de recevoir, l’obligation – ou non – de mentionner cette humiliation à mes parents, l’obligation – ou non – de demander le divorce, la peur du retour de Nathan, la peur de lui faire une scène graveleuse, vulgaire, déshonorante pour tous les deux. La peur de sa réaction à lui. Je me demandais même, au milieu de tout cela, si je ne devais pas remettre le bœuf bourguignon sur le feu.

La sonnerie du téléphone me fit presque défaillir. Je le saisis d’une main tremblante. C’était encore la gendarmerie : ils avaient arrêté Pierre Troué mais, comme il n’avait commis aucun délit spécifique envers moi, ils avaient dû le relâcher, et cela d’autant plus qu’il avait reconnu les faits. Je ne le savais pas encore à l’époque, mais apparemment il est presque impossible

de mettre en garde à vue quelqu'un qui reconnaît les faits. On le convoque plus tard. C'est ce qui allait se passer pour ce monsieur Troué, accusé simplement de port d'arme illégal. Il n'était pas « sorti de l'auberge » précisa le gendarme car on avait trouvé chez lui un véritable arsenal d'armes à feu pour lesquelles il ne possédait aucun permis.

Chapitre huit

Nathan

Dialogue de sourds mais, heureusement, sans coups de gueule. J'avais eu le tort, je le savais bien, de ne pas discuter avec Ursula de nos problèmes de relations sexuelles ou plutôt de manque de relations sexuelles. Si je ne l'avais jamais fait c'était, je le sentais avec une confuse certitude, parce que mes arguments seraient tombés dans les oreilles d'une sourde.

J'en eus la confirmation ce soir-là. Je parlai de mes frustrations et des anomalies de notre mariage. Ursula me contredit point par point avec des réflexions d'une désolante naïveté sur la sainte inviolabilité du sacrement de mariage, sur mon manque de loyauté, sur ma duplicité. "Comment as-tu pu me faire cela ?" répétait-elle. C'était ce ME qui m'irritait le plus car elle ne se rendait absolument pas compte de ce qu'elle m'avait fait, à moi, ou plutôt de ce qu'elle ne m'avait jamais fait, et ce depuis le début de notre « union ». À l'entendre, je ne l'avais trompée QUE pour LUI faire du mal, à ELLE. Aucune autre raison. C'était là mon seul but.

Pour éviter l'échec d'une vie de couple, il faut se parler, il faut « communiquer » comme disent les pys. Eh bien, pour une fois nous communiquions mais c'était sans espoir. Nous étions sur deux planètes différentes et ce n'étaient ni Mars ni Vénus car il n'y avait pas de Vénus en Ursula. Plus je mettais en avant

cette nécessité d'amour, de sexualité et de liberté de comportement entre époux, plus elle justifiait sa froideur et sa pruderie. Il devenait évident qu'elle considérait le mariage comme une agréable expérience de colocation : rien de plus. Je le savais depuis le début mais j'avais refusé de l'admettre totalement. Pour recouvrer ma dignité, il ne me restait qu'une chose à faire : demander le divorce.

Chapitre neuf

Jean-Louis

Je n'en crus pas mes yeux, ni mes oreilles, ni mon odorat (car elle sentait toujours aussi bon) : elle est revenue. C'était en partie logique : les deux voitures qu'elle m'avait achetées devaient arriver en fin de course mais rien ne garantissait qu'elle s'adresserait de nouveau à moi pour les renouveler. J'avais eu un premier espoir lorsque mon père, depuis longtemps à la retraite mais éprouvant beaucoup de mal à s'arrêter de travailler, m'avait dit en arrivant un matin : "T'as entendu ? La fille des châtelains, tu sais celle qui a épousé un écrivain ? Eh bien ils sont en train de divorcer."

Comment peut-on éprouver à la fois de la joie et de la tristesse ? De l'espoir et du désespoir ? "Elle est disponible" me chantait mon cœur. "Mais sûrement pas pour toi" répondait mon cerveau. Même un espoir infime est supérieur à l'absence complète d'espoir. J'étais triste pour elle malgré tout car elle devait être malheureuse, et je ne voulais pas qu'elle soit malheureuse.

Je ne pouvais en parler à personne. J'imaginai ce que m'aurait dit un « meilleur ami ». Il m'aurait dit : "Mais enfin, Jean-Louis, le fait qu'une femme soit mariée ne t'a jamais arrêté jusqu'ici. Elles tournent autour de toi comme des mouches. Essaie de revoir Ursula : elle se comportera peut-être comme tant d'autres." Malheureusement, c'est moi qui ne voulais

pas me comporter avec elle comme je l'avais fait avec tant d'autres. Je n'ai jamais été un briseur de ménage ni même un briseur de cœur car je rencontre « mes » femmes discrètement, et c'est en grande partie pour cela qu'elles m'aiment bien. Avec moi, jamais de scènes, jamais de scandale. De moi, elles n'attendent ni un "Je t'aime" ni une promesse de mariage. Nous échangeons du plaisir, rien de plus. Rien de plus ? Mais c'est déjà énorme, car ce plaisir, elles en sont souvent privées. Je ne veux pas dire par là que je suis un amant exceptionnel, du moins par le côté physique. Certes je les embrasse, je les caresse, je les lèche et je les pénètre mais je ne suis pas le seul à faire cela, que diable ! Si je suis un amant exceptionnel, c'est seulement par le côté psychologique et relationnel qu'il faut l'entendre. On me l'a dit cent fois. J'ai fini par le croire.

Pour « mes » femmes, je suis la liberté, je suis celui qui ne les critiquera jamais et qui ne fera jamais devant elles (ou derrière elles) de remarques aussi idiotes que désobligeantes du genre : "Vous savez comment sont les femmes !" Je n'arrive pas à comprendre pourquoi tant d'hommes éprouvent du plaisir à mépriser les femmes. Combien d'entre eux les aiment mais éprouvent malgré tout le besoin de les mépriser, de se sentir supérieurs à elles et de l'afficher, que ce soit en famille ou en public ? Une femme qui se sent méprisée n'a plus envie de rejoindre son partenaire habituel. Dans « jouir », il y a « joie ». « Mes » femmes jouissent dans la joie. On pourrait ajouter « et la bonne humeur ».

J'avais senti en Ursula un être entier : ou bien je n'aurais aucune chance avec elle, ou bien il me faudrait

aller jusqu'au bout et lui demander de m'épouser, et cette idée, qui m'aurait fait rire un peu jaune il y a quelques mois... il y a quelques jours... me paraissait à présent comme une porte magique donnant sur un merveilleux jardin baigné de lumière.

Il me semblait impossible que notre dernière rencontre puisse remonter à une dizaine d'années. Le souvenir de ces gouttelettes de parfum que j'avais vaporisées sur son poignet me paraissait si récent !

Après le mariage entre Ursula et son athlète, je n'avais jamais plus été le même. Aucun changement dramatique dans mon comportement ou ma personnalité, mais simplement l'impression d'avoir quitté un paysage au grand ciel bleu pour me retrouver sous un soleil voilé. Mon enthousiasme avait baissé d'un cran et je vendais un peu moins de voitures mais pas assez « moins » pour que cela fasse une sérieuse différence dans nos revenus. Je me trouvais dans la position de ces virtuoses qui disent : “Quand je ne m'entraîne pas pendant une journée, je le sens. Deux jours : et le chef d'orchestre le sent. Trois jours : et le public le sent.” J'en étais au stade du chef d'orchestre, c'est-à-dire que mon père, qui était beaucoup trop gentil pour me faire le moindre reproche, s'était aperçu de quelque chose.

Ces dix années avaient vu les allées et venues de bien des femmes. Je ne me souviens pas de toutes mais je ressemblais de plus en plus à ces égocentristes qui trouvent toujours à redire (intérieurement) à leurs partenaires. Une telle, comme Cléopâtre, a le nez trop long. Telle autre, quand elle rit, hennit à la façon d'un

cheval, etc... Lorsque la passion ne nous guide pas, on a tendance à ne voir que les défauts de l'autre ; ou plutôt on a tendance à donner à de petits défauts une importance hors de propos. Ces légers travers sont des grenouilles qui, à la longue, deviennent aussi grosses qu'un bœuf dans notre imagination.

Il y avait eu, entre autres, Délia qui faisait l'amour comme une déesse, en supposant que les déesses

a) existent et

b) fassent l'amour

mais qui se mettait en colère dès que la plus petite chose n'allait pas exactement comme elle le voulait : une exposition de peinture un peu terne, un radiateur électrique qui tombait en panne ou encore une caresse qu'elle considérait comme malvenue dans certaines circonstances, et c'était l'explosion.

Je pensais aussi à Ariane, jeune femme douce et maternelle, toujours prête à vous aider et à vous rendre service mais qui, connaissant mon horreur des poils, avait carrément refusé de s'épiler le pubis. Une femme au sexe velu me donne l'impression de coucher avec un homme, et ça ce n'est vraiment pas mon truc. J'adorerais être bisexuel : cela doit doubler les chances de rencontres intéressantes ; mais cela ne correspond aucunement à ma nature. De plus, si Ariane allait pisser pendant la nuit, elle ne se lavait pas après coup. Je n'allais tout de même pas lui expliquer que, même si elle s'essuyait, il y a de minuscules gouttelettes d'urine qui s'éparpillent en un phénomène de retour à l'expéditeur. Sur une peau lisse, c'est déjà un problème mais lorsque ces fines gouttelettes viennent se loger dans les poils et

s’y accrocher, elles leur donnent instantanément un arôme qui n’a pas grand-chose à voir avec Trésor, Chanel N°5 ou Shalimar. Trente secondes dans la salle de bain avec un gant de toilette et un peu de savon (surtout l’un de ces merveilleux savons liquides spécialement conçus pour les organes génitaux) peuvent facilement neutraliser les odeurs avant de revenir au lit. Ariane était loin d’être la seule à ne pas s’en rendre compte mais elle restait l’une de celles qui m’incommodaient le plus.

Il y avait eu Olivia dont le comportement possédait une certaine vulgarité. Je la trouvais un peu lourde puis je m’arrangeai pour ne plus la revoir à partir du jour où je détectai une tache hautement suspecte dans sa culotte. Les femmes comme Ariane et Olivia me mettaient mal à l’aise car le côté essentiellement physique et animal de nos rapports n’était pas transformé – ou simplement atténué, ou même sublimé – par l’amour. Dans un cas comme dans l’autre, je ne disais rien. J’ai horreur de critiquer ou même de suggérer un changement ou une amélioration. Quand je le pourrais... quand je le devrais peut-être, je ne le fais pas. Quelles que soient les réserves que je pourrais formuler, je respecte trop « mes » femmes pour essayer de les changer. Je les adore, tout simplement, et elles me le rendent bien.

“Mais comment” me demanderait mon ami imaginaire (cet « avatar » informatique indispensable) “comment pourrais-tu être certain qu’Ursula ne souffrirait d’aucun de ces travers ?” Et, avec toute la logique d’un gamin d’école primaire sur la cour de récré,

je lui répondrais : “Parce que... parce que je le sais, tout simplement.”

Et donc, Ursula est revenue. Elle est assise devant moi, exactement comme il y a dix ans, et moi je dois lui faire répéter tout ce qu'elle dit car je suis un lapin et elle, c'est une voiture qui fonce vers moi dans la nuit, pleins phares. Je ne vois plus rien, je n'entends plus rien. J'ai le trac. Dans ce que je crois entendre, elle m'explique que la Mercedes refuse de démarrer, que le mécanicien est venu trois fois et que, tel un médecin légiste, il l'a déclarée officiellement décédée.

En général, ce sont mes clientes qui suggèrent une promenade dans un endroit isolé afin d'essayer un véhicule... ou qui, m'ayant demandé si j'aime le café, mentionnent négligemment qu'elles en font du très bon, tous les matins, vers dix heures... ou qui m'expliquent que leur mari est parti en voyage d'affaires et qu'elles auraient besoin d'un homme à la maison pour ouvrir un bocal de confitures récalcitrant. Je ne fais jamais le premier pas. Personne ne pourra m'accuser de harcèlement.

Il est dur, ce premier pas. Je ne m'en étais jamais rendu compte auparavant. Il y a la peur du ridicule, la peur d'être rejeté. Et puis, combien de temps faut-il laisser à une femme pour lui permettre de surmonter les affres d'un divorce ou d'un veuvage avant de lui faire des avances ? Ne risque-t-on pas de passer pour un goujat ? Et si l'on attend trop longtemps, ne risque-t-on pas de se faire coiffer au poteau par un prétendant moins délicat ? Certaines personnes auraient pu dire qu'avec le grand nombre de femmes que j'avais connues

bibliquement, je devais être un homme d'expérience. En fait, je contemplais avec effroi mon inexpérience et mon ignorance des choses de la vie, c'est-à-dire des choses du cœur. Toute réflexion faite, je n'étais peut-être pas aussi ignorant que cela car j'avais compris depuis longtemps que c'est la femelle de l'espèce qui choisit ses partenaires et non l'inverse. Dure loi qui, jusqu'ici, m'avait laissé indifférent mais dont je percevais soudain la cruauté. Je tremblais en avançant la main pour saisir un crayon.

“Ça ne va pas ?” demanda Ursula.

“Non, Madame, pas trop. Mais ne vous en faites pas.”

“Je peux revenir si vous voulez.”

“Non, je vous en prie, ne revenez pas... enfin, si : revenez aussi longtemps que vous voudrez, je veux dire aussi souvent... Excusez-moi, je ne sais plus ce que je dis.”

Chapitre dix

Ursula

Bizarre, ce vendeur de voitures d'occasion ! On dirait qu'il a peur de quelque chose. Il n'était pas du tout comme cela il y a une dizaine d'années. Physiquement, pourtant, il ne semble pas avoir vieilli. Peut-être a-t-il contracté des dettes de jeux, et s'attend-il à voir arriver deux gros bras prêts à lui casser les côtes. Peut-être a-t-il vendu une caisse pourrie à un petit caïd de la région qui, en retour, aurait juré d'aller lui faire la peau. Peut-être a-t-il, lui aussi, couché avec la femme de ce Pierre Troué si prompt à brandir une Kalachnikov. Instinctivement, j'avais envie de le rassurer, ou pourquoi pas, de le protéger dans la mesure de mes moyens. Mon père connaît des hommes influents qui pourraient, à leur tour, recommander des juristes porteurs de bon conseil.

Ah oui, justement : parlons-en de mon père. Je m'étais attendue à passer sous les fourches Caudines de son « Je te l'avais bien dit : tu n'aurais jamais dû épouser ce type-là ». Curieusement, l'opinion de ma mère ne me préoccupait guère. Non que je méprise son jugement mais, esprit de caste oblige (ou « Noblesse oblige », en fin de compte) le père, le pater familias, reste dans mon esprit le seul dont l'opinion compte vraiment. À mon grand soulagement, il ne remua pas le fer dans la plaie. J'en compris rapidement la raison.

Il venait en effet d'apprendre que notre cher Émile dont l'un des rôles, en tant que Franciscain était

de conseiller les jeunes couples catholiques, avait été accusé de s'être un peu trop rapproché de l'un de ces couples ; plus précisément du mari. Quant à Louis, le restaurateur de meubles anciens, il n'avait rien fait de mal mais sa femme venait, à la surprise de tous, de se faire prendre en train de braquer une banque avec un ramassis de drogués qu'elle avait connus (Dieu sait comment). Abasourdi, Louis, accusé de complicité et d'association de malfaiteurs, s'était retrouvé en garde à vue puis en préventive pendant sept jours avant que les avocats de Papa réussissent à le faire sortir de là. Mais l'affaire était loin de s'arrêter en si bon chemin. Il y aurait procès pendant lequel Louis devrait, en contradiction avec les principes les plus fondamentaux des pays civilisés, prouver son innocence. Manque à gagner, perte de confiance des clients, rien de tout cela n'importait au juge d'instruction, bien calfeutré, comme toujours, dans ses privilèges de fonctionnaire. Aucune compensation financière en vue non plus.

Comparé à ces coups du sort, mon divorce sous le régime des biens séparés et sans qu'il y ait d'enfant à en souffrir, prenait aux yeux de mon père l'aspect d'un irritant, rien de plus. On m'avait assez reproché à mots couverts de ne pas avoir d'enfants. Était-ce, insistait-on, égoïsme de ma part ou problème « de femme » ? Alors pourquoi ne pas aller voir un gynécologue ? “Elle ne prend quand même pas la pilule ?” murmuraient, horrifiés, certains membres de ma sainte famille. Comment mes parents auraient-ils réagi s'ils avaient su la vérité ? Mais maintenant, sans le dire, tout le monde (y compris moi-même) était bien content qu'aucun

enfant n'ait à pâtir de notre séparation.

Quant à ce qui m'était arrivé avec ce Pierre Troué, les spéculations allaient également bon train. Je ne pouvais pas rester seule dans ma chaumière, ajouta mon père. Il faudrait revenir au château, tout au moins pour un temps, le temps de me « remettre ». “Et puis, supposons que le forcené à la Kalachnikov décide de te rendre une deuxième visite, hein ?” Fatiguée, découragée, je tombai d'accord avec lui. Au château, je me sens à la fois perdante et gagnante. J'ai perdu mon mari et aussi mon pari, le pari qu'un mariage avec un sportif, un individu totalement en dehors de ma caste pouvait être un succès. Ça aurait pu être pire : on songe à un ivrogne ou, comme pour Louis, à la proximité d'une partenaire couvant une vie de drogue et de crime. Je me sens gagnante malgré tout car même si je suis revenue à la case départ, je n'ai perdu que peu de plumes dans cette triste aventure : un peu de fierté personnelle. Ceux qui comptent dans ma vie oublieront bientôt tout cela.

Voilà ce M. Loudsy qui pénètre dans la cour à grands renforts de râles de gravillons. Pas besoin de système d'alarme élaboré. Les gravillons font office de sonnette. Les aboiements des chiens font le reste. Loudsy apporte un amour de petite voiture du style que l'on appelle maintenant une CC. Non pas chassé-croisé mais coupé convertible ; autrement dit, une décapotable à toit rigide. Papa, qui a toujours adoré les belles voitures, nous a dit qu'en 1956 il avait vu sur la Côte d'Azur, une Ford Fairlane dont le toit rigide se repliait ainsi. “Bientôt, toutes les décapotables en feront autant”

avait-il prophétisé. On avait ri de lui. Certes, il s'était trompé sur le "bientôt" mais pas sur l'essentiel. Les jeunes voyous des banlieues, adeptes des coups de couteau dans les capotes, ont fini par obliger les fabricants à imiter la Ford Fairlane, laquelle, lorsqu'on la revoit au cinéma, conserve l'élégance d'une grande dame du monde automobile, élégance bien difficile à égaler, même soixante ans plus tard.

Loudsy va m'emmener faire un tour dans cette 206 CC dont je suis tombée amoureuse dès que je l'ai vue chez lui la semaine dernière ; mais elle n'était pas « prête » paraît-il. Je ne sais toujours pas ce qu'on veut dire par là, sinon qu'il fallait attendre quelques jours.

Il sort de la voiture. Je descends le rejoindre dans la cour. "Allez-y, prenez-le volant" dit-il simplement en faisant le tour pour aller s'installer côté passager. Je remarque vaguement qu'il ne m'a pas dit bonjour ni tenu la portière mais cela ne me dérange pas. Comme toujours, il porte un complet veston gris perle, chemise blanche, cravate rayée gris clair et gris foncé. J'ai mis un chemisier noir à manches courtes et une jupe d'été jaune sur laquelle s'enroulent des sortes d'algues vert pâle.

J'ai l'impression bizarre que cet homme, ce Loudsy, n'est pas vraiment humain. Je ne veux pas dire par là qu'il semble inférieur à un être humain, mais plutôt qu'il appartient à une autre espèce vivante qui, sous les traits d'un homme, cache une nature différente : celle d'un elfe, peut-être. Il est souple, mince, léger, sautillant, et son visage de fouine qui, la première fois que je l'ai observé, m'avais mis un peu mal à l'aise, me paraît maintenant sympathique et surtout totalement

inoffensif, comme le serait, dans le monde canin, la tête d'un lévrier.

La voiture sent le désinfectant. Tout a été nettoyé comme pour un concours d'élégance. Loudsy lui-même (appelez-moi Jean-Louis) s'est parfumé à Eternity for Men de Calvin Klein que je reconnais immédiatement car c'est la lotion préférée de Didier.

"Appelez-moi Ursula" lui dis-je en retour. Mais qu'est-ce qui me prend ? Jamais je n'ai fait cela avec quelqu'un d'autre. Ce Jean-Louis vous donne l'impression que rien de ce qui pourrait lui arriver, en bien ou en mal, ne pourrait avoir la moindre importance ; que rien de ce qu'on pourrait lui dire ou lui faire n'en aurait non plus. C'est un être virtuel.

Il a laissé tourner le moteur. J'enclenche la première et je sors de la cour. La conduite est légère, précise : un vrai délice. Je demande : "Où va-t-on ?"

"Où vous voudrez."

"Nous disposons de combien de temps ?"

"Aucune limite".

Je décide de me diriger vers une route de campagne qui donne accès au chemin de halage du Canal de Nantes à Brest. Je m'arrête au bout d'un cul de sac. Jean-louis me montre comment ouvrir le toit. Nous voici à l'air libre. Je coupe le moteur. Silence. Non : pas silence mais une grande paix, ce qui n'est pas la même chose. Le bruit, si on peut l'appeler ainsi, c'est le doux chuintement des feuilles de peuplier. Nous sommes seuls en ce lieu, Jean-Louis et moi. Le ciel est bleu pâle. L'air est tiède. Je ferme un instant les yeux. Je hume la légère humidité de l'eau. Je m'assoupis presque au son

des peupliers. Je perçois le « flocc » d'un poisson gobant un insecte. C'est le moment de la transfiguration, celui qui a fait dire aux apôtres : « Nous sommes si bien ici ! Dressons la tente. »

Dans mon cas, la transfiguration s'opère en mon esprit. Je pense à Nathan, que j'aime... que j'aime encore... que j'aimerais toujours. Je pense à tout ce qu'il m'a reproché, à tout ce que font mari et femme ou tout simplement deux personnes qui s'aiment. Je ne suis pas, je me le suis dit et répété cent fois, je ne suis pas une petite oie. Je sais ce que font et ce que se font les gens qui s'aiment, même s'ils sont du même sexe. Je me rends compte alors, comme dans une soudaine révélation, que c'est précisément parce que j'aime Nathan que je n'ai jamais réussi à faire l'amour avec lui. Je l'aime, et donc il m'intimide. Il me terrorise, me paralyse.

L'autre jour, quand il est rentré à La Chaumière après la visite de Pierre Troué et celle des gendarmes, nous avons eu une longue discussion. Nous faisons tous les deux des efforts considérables pour ne pas nous mettre en colère mais, au milieu de ce fatras d'arguments que nous avons remués dans le désordre, il a mentionné, je m'en souviens maintenant, qu'il avait peur de moi. Nous avons donc, l'un et l'autre, vécu dans la peur, et je sentais confusément que même si, selon la formule consacrée, nous décidions de « redonner une chance à notre mariage », ça ne marcherait pas.

Avec quelqu'un comme Jean-Louis j'aurais pu, peut-être, me laisser aller. J'aurais pu m'abandonner aux caprices et aux désirs d'une personne sans importance, mais jamais avec Nathan. S'il revenait à moi, si nous

repreions notre vie en commun, pourrais-je changer ? Eh bien non : je ne le pourrais pas. Je sais à quel point je le devrais mais je sais également, et sans l'ombre d'un doute, que je ne le pourrais pas. Je l'intimide, dit-il. Lui aussi il m'intimide. Autrement dit, il me serait impossible de jamais faire l'amour avec l'homme que j'aime. Je me sens soudain oppressée, paniquée. Il est temps de renverser cette situation absurde... et (pourquoi pas ?) de choisir une solution qui ne portera pas à conséquence.

Chapitre Onze

Nathan

J'élague la végétation avec un taille-haie. Ursula et moi étions mariés sous le régime de la séparation des biens. Je n'ai plus rien. Nous nous revoyons de temps en temps sans jamais nous disputer. La Chaumière était à elle : comme dans la chanson de Charles Trénet « Tout est au duc », j'aurais pu chanter : « Tout est à Ursula ». Cela n'empêche pas qu'il y ait quand même des papiers à signer pour « ficeler » ce douloureux épisode.

J'élague une haie. J'ai trouvé une chambre d'hôte dans un petit village, pas très loin de La Chaumière. J'ai dit au charmant vieux couple qui m'a recueilli que je ne pourrais pas rester longtemps car j'étais fauché. Les solutions ? Je peux compter sur des amis qui m'offriraient l'hospitalité. Passant ainsi d'une âme généreuse à une autre, je pourrais faire durer le plaisir, mais inévitablement, un jour fatal, je me retrouverais SDF et obligé de dormir dans ma voiture.

C'est calme ici. Nous sommes aux abords du village mais déjà en pleine campagne. Le parfum des feuilles fraîchement coupées m'entoure. Dès que j'arrête le moteur du taille-haie, une sorte de silence revient, souligné – plus que rompu – par le chant des oiseaux.

Ce vieux couple chez qui je vis, c'est l'ancien notaire du village et sa femme. “Pas question de vous mettre à la porte” ont-ils déclaré péremptoirement, surtout après que je leur eus expliqué que, n'étant pas

salarié depuis des années, c'est-à-dire depuis la fin de ma carrière de joueur de hockey sur glace, je n'avais pas droit à l'allocation chômage. Il y avait aussi le fait qu'aucune banque ne me prêterait de l'argent pour acheter un appartement car je n'avais pas d'emploi fixe. Finalement, personne ne voudrait me louer ne serait-ce qu'un studio sans que je puisse produire une feuille de paie.

Me voici donc homme à tout faire chez Léon et Armande Bresselon en échange d'une chambre avec repas « en famille ». Je ne suis pas leur employé de maison, naturellement. Officiellement, je suis leur invité. Ainsi, leur acte charitable ne sera pas pénalisé par l'URSSAF (et Dieu sait quels autres harcèlements administratifs). En tant qu'invité je rends des services. On me laisse jouir également d'une grande liberté. Cela concerne les salons du livre et les visites que je rends à Annie ou qu'elle me rend. "Vous formez un si beau couple !" me répètent-ils à l'envi.

Annie, c'est mon univers. J'en suis tellement amoureux que si j'étais prisonnier dans une cellule de quatre mètres carrés mais que j'eusse droit à une visite hebdomadaire de sa part, je serais encore le plus heureux des hommes. Elle est mon rêve, mon espace intersidéral. Je me perds en elle comme si j'étais un vaisseau spatial bercé par les lois de la gravitation universelle. Elle est la beauté, la subtilité, la délicatesse... l'érotisme aussi car je bande chaque fois que je pense à elle. Je ferme les yeux et je hume en imagination le parfum de ses tempes, la chaleur de son corps, le goût de sa salive puis, alors que mon visage

glisse sur son ventre et que mes doigts jouent avec l'élastique de son slip, je m'enivre de ce discret aphrodisiaque olfactif que représente le mélange de l'adouçissant de lessive avec les effluves délicats émanant du pubis.

Lorsqu'Annie est étendue en sous-vêtements sur le lit ou le canapé, sa petite culotte est tendue sur le ventre le plus lisse, le plus plat, le plus ferme que j'aie jamais connu, à tel point que les protubérances de l'os iliaque soulèvent les bords de l'élastique de quelques millimètres, donnant ainsi l'irrésistible envie de glisser les doigts sous le tissu. Ce ventre de sportive – car si Annie n'enseigne plus l'aérobic, elle la pratique encore – me fait perdre la tête et me rend fou d'amour et de désir.

Annie est la femme qui minimise les autres, celle dont j'aurais dû percevoir les qualités alors que nous étions tous deux au sana. Malheureusement, elle était différente alors : brisée moralement et physiquement, peu sûre d'elle, timide, un peu perdue. J'étais moi aussi brisé physiquement et moralement, et comme elle, perdu : gros voilier sans boussole prêt à être remorqué par Ursula.

Tout perdu que je fusse alors, j'étais paradoxalement sûr de moi à cette époque, sûr d'avoir pris la bonne décision, de m'être débrouillé pour survivre. Je voyais la vie comme une jungle dans laquelle il faut progresser à coups de machette, et je voyais l'argent comme une nécessité absolue. Je viens de comprendre que la vie n'est pas une jungle mais simplement une succession d'événements éphémères,

fluides et totalement imprévisibles ; certains apportant la détresse, d'autres l'extase. Je viens de comprendre aussi que l'on peut être profondément heureux avec très, très peu d'argent.

Annie a quitté la petite maison qu'elle partageait avec Pierre. Elle n'a eu aucun problème pour trouver à se loger car non seulement elle a un emploi, mais elle jouit du soutien du maire et de son équipe. On l'adore. J'en suis presque jaloux. Tout le monde l'adore. Au milieu de la nuit, je me réveille parfois, le front en sueur, imaginant que j'aurais pu ne jamais la rencontrer ou encore que j'aurais pu la revoir et tomber amoureux d'elle mais que, heureuse en ménage, elle ne m'aurait pas donné la possibilité de lui dévoiler mes sentiments... ou pire encore qu'ayant quitté son mari, elle serait tombée amoureuse de quelqu'un d'autre.

Un jour peut-être j'irai vivre avec elle mais pour l'instant, et afin de faciliter les complications administratives de son divorce, nous habitons dans deux endroits séparés.

Lorsque je la revois, les cieus s'ouvrent et une musique céleste descend sur la terre. Elle me sourit toujours. Elle m'aime. Elle est belle. Elle a envie de faire l'amour avec moi. J'en perds la tête.

Il y a quelque temps, alors qu'elle me ramenait en voiture chez les Bresselon vers deux heures du matin, elle eut une envie urgente de faire pipi. "Je ne veux pas entrer chez eux et faire du bruit inutilement" chuchotait-elle. "Il fait noir : je vais me mettre près de la haie de fusain." Elle baissa culotte et s'accroupit. A ce moment-là, l'éclairage à détecteur de mouvements des Bresselon

s'alluma, baignant Annie de ses cinq cents watts comme si elle avait pissé au milieu d'une piste de cirque. Chaque fois qu'elle passe près de cette haie, elle est prise d'un fou rire et moi, chaque fois qu'elle rit, ce qui lui arrive souvent, je suis bouleversé et presque effrayé de la profondeur de mes émotions. Son rire est clair, pur, un rire d'adolescente heureuse sans la moindre trace d'exagération ou de vulgarité.

Les nuits et les après-midis que je passe avec Annie sont de véritables éblouissements. Pour elle aussi car il lui arrive de s'évanouir de plaisir. La première fois, elle me fit une peur bleue mais cela confirme l'existence de ce qu'on appelle « la petite mort », phénomène auquel je ne croyais pas et auquel maintenant je suis bien obligé de croire. Il nous est impossible d'imaginer un plus haut niveau d'ivresse réciproque.

J'ai revu Ursula l'autre jour. Notre divorce a beau être plutôt simple, aucun divorce ne l'est tout à fait. Nous devions revoir l'avocat de sa famille. Je ramenaï Ursula au château quand, au moment où nous nous arrêtions dans la cour, elle mit la main sur ma braguette et l'ouvrit.

“Mais qu'est-ce que tu fais ?” m'écriai-je. Ce geste était tellement contraire à son comportement habituel que je sursautai comme une vierge qui aurait senti une main se glisser sous sa jupe.

“C'est ce que tu veux, n'est-ce pas ?” s'écria-t-elle, le visage rouge, dur et agressif. Elle répéta : “C'est bien ce que tu veux ?” puis ajouta : “Si c'est ce que tu veux, je peux te le donner, tu sais. Il n'est pas trop tard.” J'enlevai doucement la main qui essayait avec une

dextérité surprenante de rentrer dans mon slip. “Non, Ursula, c’est trop tard.”

Comment lui expliquer que ce qu’elle me proposait me semblait froid et dérisoire comparé aux délices qui m’attendaient auprès d’Annie, cette compagne à la fois délicate et enthousiaste qui m’aimait vraiment et me désirait vraiment ? En règle générale, un homme normalement constitué ne refuse pas une bonne petite branlette, d’où qu’elle vienne – même d’une ex-épouse – mais m’aurait-on mis un fusil sous le nez pour me sommer de m’expliquer, je n’aurais pas pu le faire. Je n’étais plus dans le même monde. Mon côté « explication » s’était évaporé.

Chapitre Douze

Ursula

Lorsque Nathan, au début de notre mariage, me demandait quelque chose, il le faisait timidement et en hésitant. Lui, ce presque géant, athlétique, souple et infatigable, il s'approchait de moi en prenant toutes sortes de précautions, un peu comme il se serait approché d'un chien méchant. Ma réaction avait été la même que celle d'un chien méchant, car sans aucun doute, comme en chaque être humain, il y a en moi une certaine dose de méchanceté.

Pour garder la comparaison, je dirais que dans la région il y a des cours de fermes sur lesquelles somnolent un ou deux chiens bâtarde. "Faites attention, il est pas ben fin" disent parfois les fermiers. « Pas ben fin » signifie, en langage clair, que le clébard a tendance à mordre. Pourtant, j'ai vu des voyageurs de commerce ou pire, des facteurs, traverser calmement mais fermement ces cours de ferme au milieu d'aboiements féroces, de renâclements menaçants et de poils dressés, mais sans se faire attaquer. L'assurance qu'ils déployaient en imposait à l'animal.

Nathan s'était étonné que j'attende la nuit de noces avant de coucher avec lui, mais il avait respecté mes exigences. Et puis, j'ai un peu honte de le dire, il dépendait entièrement de moi pour son renouveau financier, professionnel et émotionnel. Il filait doux. C'est peut-être pour cela qu'il avait peur et que, tel un

gamin d'école primaire s'adressant à la maîtresse, il avait demandé la permission de laisser la lumière dans la chambre. Permission refusée, naturellement. Il en fut ainsi de toutes les « permissions ». Quand le chien sent qu'on a peur de lui, il mord. Nathan avait peur de moi : je mordais. Je lui refusais instinctivement tout ce qu'il quémandait. C'était mon plaisir, à moi. Il croyait que j'étais choquée, scandalisée parce qu'il voulait me regarder nue ou lécher mon clitoris mais, bien que n'ayant jamais rien fait de la sorte, je savais tout de même, que ces choses existent. Pire : je savais qu'elles étaient saines et normales. Moi-même, j'ai longtemps cru que c'était mon éducation religieuse qui avait étouffé notre mariage. Elle avait certes joué son rôle, surtout au début, mais le vrai saboteur, c'était moi. Les lectures, la télévision, le cinéma, les conversations avec un tel ou unetelle, tout avait déjà contribué à me déniaiser.

J'étais même allée un jour à une soirée Anne Summers, c'est-à-dire une réunion entre femmes où l'une d'elle vend des dessous soi-disant affriolants. Encouragés par les Gins, Portos et autres alcools, les esprits s'échauffèrent. L'une des invitées introduisit un DVD dans le lecteur, et nous eûmes droit au spectacle d'un fort beau jeune homme qui se masturbait, puis à celui de deux fort beaux jeunes hommes qui se masturbaient mutuellement. Les impressionnantes giclées de sperme déclenchaient des youyous aux intonations carrément tribales. "J'adore demander à mon mari de se branler devant moi" dit l'une d'elle. "Et moi, j'adore me faire jouir devant lui" répondit une autre : "Ça lui fait plus d'effet que le viagra." Fous rires

garantis. “L’homme qui n’aime pas regarder une femme se caresser n’est pas encore né” renchérit une autre. Les glandes lubrificatrices fonctionnant à plein régime, la pièce où nous étions entassées commençait à sentir le fauve.

En dépit de cette prise de conscience, le plaisir, durant nos dix années de mariage, de dire « non » à l’homme que j’aimais, simplement pour le punir de la peur qu’il ressentait en face de moi, prenait le pas sur le plaisir que nous aurions pu nous procurer l’un l’autre.

Hier, dans sa voiture, j’ai essayé de masturber Nathan. Il m’a rejetée. Bizarrement, j’ai été assez fière de lui. S’il avait toujours été aussi confiant et aussi ferme, nous serions peut-être encore ensemble. Comme beaucoup de prédateurs, je ne m’intéresse vraiment qu’aux proies qui détalent devant moi.

Chapitre Treize

Jean-Louis

Alors que nous étions assis dans la 206, toit ouvert, écoutant le chuintement hypnotique des feuilles de peuplier, Ursula avança la main droite vers mon visage comme pour me caresser la joue... mais c'était simplement pour ajuster le rétroviseur.

Je ferme les yeux, et me rejoue le film de ce moment magique.

Elle avance un bras nu et blanc qui, comme ses courts cheveux blonds, presque roux, crée un contraste avec la chemisette noire. J'aperçois son aisselle, si parfaitement rasée que je ne puis m'empêcher d'imaginer un pubis aussi clair et aussi net. Je sens le léger effluve de son déodorant puis celui, plus prononcé, de Calèche ou de Faubourg ; un Hermès, en tous cas. Ma vision se brouille et s'affine en même temps. Comme la branche de l'un de ces peupliers dont les contours deviennent indécis dans la lumière, je vois passer devant mes yeux les petites veines bleues du poignet d'Ursula. Je les vois ou je les imagine ? Je suis également conscient de ses genoux et de la naissance de ses cuisses en bordure de la courte jupe aux motifs de torsades vertes. Je ne vois plus rien d'autre : ni le visage d'Ursula ni ses pieds, ni son cou. Le poignet et les genoux, en revanche, me brûlent la rétine de leur insoutenable netteté.

Je saisis ce poignet, si fragile que j'ai l'impression,

comme la toute première fois, que je pourrais le casser comme une brindille. J'y pose mes lèvres et je ferme les yeux. Je ferme les yeux parce que j'attends la gifle, l'engueulade et... et toutes les conséquences néfastes qui pourraient s'ensuivre. Je m'enfonce dans chaque seconde ; non dans chaque dixième de seconde de répit. J'embrasse enfin ce poignet dont je suis amoureux depuis dix ans. Et, comme si cela venait de quelqu'un d'autre, je m'entends dire : "J'embrasse enfin ce poignet dont je suis amoureux depuis dix ans."

Le poignet se retire mais il le fait doucement. Pas de gifle, pas de colère. J'ose ouvrir les yeux. J'ai du mal à respirer. Je reprends mes esprits et je regarde Ursula. Elle aussi a du mal à respirer. Je lis dans son regard un mélange de surprise, de panique et de passion. Ses joues sont passées au rose vif. Son odeur corporelle, délicate et enivrante, s'est accentuée. Soudain elle me saisit par la nuque et approche mon visage du sien. Ce premier baiser restera le plus beau moment de ma vie et le plus troublant aussi. J'étais auparavant amoureux d'une entité presque immatérielle, comme j'avais pu l'être d'Elizabeth Montgomery ou de Meg Ryan pendant mon adolescence. Me voici maintenant amoureux d'un être de chair et de sang.

J'entends Ursula qui murmure, ses lèvres encore contre les miennes : "Dix ans ?" Je reprends mes esprits. Je me rassieds correctement mais j'ai pris la main d'Ursula dans la mienne, et tant pis si elle se moque de moi, je lui fais le récit de notre première rencontre. "Tu seras mon libérateur." Prononce-t-elle lentement. Je ne comprends pas mais je m'en fous. Elle peut dire

tout ce qu'elle veut. Tant qu'elle m'accepte, rien n'a plus d'importance.

Je me mets alors à rire sans pouvoir me contrôler. On dit que certaines personnes, à l'approche de la mort, voient se dérouler dans leur âme tous les épisodes frappants de leur vie. Moi, je vois se dérouler toutes les femmes que j'ai connues. Si je ris c'est que soudain elles me paraissent insignifiantes. J'ai devant moi la certitude absolue que si Ursula veut bien de moi, les autres femmes cesseront de m'intéresser. C'est cela qui me fait rire et j'en fait part immédiatement à Ursula pour qu'elle ne se fasse pas d'idées fausses ; pour qu'elle ne croie pas que je me moque d'elle. C'est un rire de bonheur. J'ai connu une femme qui riait aux éclats pendant l'orgasme tant – m'expliqua-t-elle plus tard – elle se sentait libérée. Mon rire, orgasme de l'esprit, est aussi une libération. Ursula n'a-t-elle pas, tout à l'heure, prononcé le mot « libérateur » ? Serait-il possible que nous soyons les agents de nos libertés réciproques ? Et de même que certains vous disent qu'ils ne savent pas comment ils ont réussi à survivre à de grands malheurs, je me demande comment il se fait que je puisse me sentir si heureux et continuer à vivre. Le malheur pèse sur nos épaules et nous écrase la poitrine. Le bonheur nous fait éclater de l'intérieur.

Chapitre Quatorze

Nathan

Des paperasses, toujours des paperasses. Enfin, ce formulaire-là, c'est le dernier, paraît-il. Voilà pourtant plus d'un an que tout cela a commencé. En fin de compte, Ursula n'a pas vendu La Chaumière. Elle est retournée y vivre. Pierre et sa kalachnikov sont partis quelque part dans le sud de la France. Je suppose (j'espère) que la gendarmerie a gardé la kalach ainsi que le reste de l'arsenal. Quant à moi, je vais quitter les Bresselon pour aller habiter chez Annie. Il semblerait qu'après les tourbillons de la vie, de nos vies, la tempête se calme et qu'une existence normale puisse recommencer. La normalité, la paix après la guerre, est-ce cela qui vous épuise ? Je trouve les travaux de jardinage chez les Bresselon de plus en plus pénibles. L'autre jour j'ai décidé de laver et d'astiquer leur voiture. Au bout de dix minutes j'étais en nage. J'ai maigri aussi. Ce doit être le choc psychologique.

Il me faut aller rendre visite à Ursula pour lui présenter ce qui pourrait bien être le dernier formulaire que nous devons signer tous les deux. Il n'est que huit heures du matin. Il fait doux. Pas de vent. De temps en temps, le soleil perce les nuages et pendant quelques minutes il fait vraiment chaud. J'approche de La Chaumière. Il y a une Ford Focus rouge dans l'allée, précédée d'une 206 CC bleu foncé. Ursula reçoit du

monde. Mais où est la Mercedes ? Peu importe. Je n'en ai pas pour longtemps. Je me gare derrière la Focus et je sors de ma voiture. Il se trouve que j'ai encore la clé de La Chaumière. J'en profiterai pour la rendre. De l'extérieur je hume une bonne odeur de café et de pain grillé. Sur la margelle du puits un gros chat blanc que je ne connais pas arrête de se lécher, me lance un regard torve puis reprend sa toilette. Je note, sans savoir pourquoi, que le fuchsia a grandi.

Par force d'habitude, je rentre en me servant de ma clé. Je me retrouve dans les lieux familiers de ces dernières années : la grande salle du rez-de-chaussée qui fait à la fois cuisine, salle à manger et salon.

Au milieu de cette salle, arrangeant deux tasses et une théière sur un plateau où s'empilent des tartines de pain grillé, il y a une femme toute nue. Mon "Oh, pardon !" est instinctif puis, dans la seconde qui suit, je m'aperçois que je suis face à Ursula. Je n'en crois pas mes yeux. C'est en effet la première fois que je la vois nue. Elle est parfaitement épilée et les lèvres de sa vulve s'exhibent hardiment, roses et gonflées. Je ne les avais jamais vues non plus... ni ses seins, petits et fermes comme ceux d'une très jeune fille.

Nous restons plantés l'un devant l'autre sans rien dire pendant plusieurs longues secondes. Un torrent de pensées éparses traverse mon âme. Cela va du « Mon Dieu, qu'elle est belle ! » à « Pourquoi ne va-t-elle pas enfiler un peignoir ? Pourquoi ne s'enfuit-elle pas dans l'escalier ? ». Elle me regarde la regardant et elle arbore un petit sourire à la fois ironique et méprisant. J'ai l'impression de faire soudain partie de l'un de ces

romans policiers à bon marché dans lesquels on découvre, à la fin, que le personnage principal, disons une marquise (pourquoi pas ?) n'était en fait qu'une prostituée ou que la souillon d'une grosse maison bourgeoise dirigeait un réseau de contrespionnage.

“C'est qui, chérie ?” Une voix d'homme. Je sursaute. Je sors de mon rêve. Je ne sais plus où donner de la tête. On imagine fort bien qu'une femme, divorcée depuis presque un an, puisse avoir une liaison, mais Ursula ! Ursula la prude, Ursula qui se protégeait de mes regards comme s'ils avaient pu lui communiquer une maladie honteuse ? Ursula qui non seulement vient de faire l'amour avec son invité mais vient de le faire en plein jour ? Ursula qui maintenant tourne la tête vers la chambre et répond à l'intention de... de qui ? : “C'est Nathan. Ne t'en fais pas, j'en ai pour une minute.”

J'aurais mille questions à lui poser... ou peut-être une seule, répétée mille fois : pourquoi, pourquoi, pourquoi ? Pourquoi avoir joué la sainte nitouche avec moi pendant dix ans alors qu'apparemment, elle se laisse aller comme une femme normale avec cet homme qui, là-haut, attend qu'on lui apporte un petit déjeuner au lit ? Je laisse sur la table le formulaire que j'apportais. Je lui demande de le signer. “Tu feras cela plus tard, puis tu me le renverras par la poste, d'accord ?” Elle fait oui de la tête, prend le plateau à deux mains et se dirige vers l'escalier.

Je sors. J'ai un besoin physique d'air frais. J'inspire profondément les parfums d'un jardin encore légèrement humidifié par les heures de la nuit. Je titube. Je trébuche. Je m'assieds péniblement dans ma voiture

avec toute la grâce et la souplesse d'un vieillard. Le souvenir de mes frustrations de couple avec Ursula vrombit dans ma tête comme un essaim d'abeilles en colère. Comme tout le monde j'ai eu des hauts et des bas dans ma vie, mais jamais, jamais je n'avais ressenti une telle sensation d'échec. Et avec qui pourrais-je partager ces sentiments et discuter de tout cela ? Pas avec Annie, certainement car elle croirait que j'aime encore Ursula, ce qui n'est absolument plus le cas. Je me sens seul, horriblement seul. J'ai envie de vomir. J'ouvre la portière, et je me penche vers la pelouse du jardin mais rien ne vient. Je ne comprends pas pourquoi je suis si fatigué ces temps-ci. Aujourd'hui, c'est pire. Si je m'écoutais, je renverserais la tête sur le haut du siège et je me laisserais glisser vers le sommeil ; mais je dois partir : Ursula penserait que je reste devant sa porte pour l'espionner et la harceler.

EPILOGUE

Annie

Je suis devenue l'une de ces personnes grises qui font bien leur travail, qui sourient aux collègues parce qu'il faut bien leur sourire. Je suis l'une de ces personnes qu'on ne remarque plus. Boulot, auto, dodo. On vit par habitude, on avance sur sa lancée. Je suis un jouet dont on a remonté le ressort et je sautillerai ainsi jusqu'à ce que le ressort soit complètement ramolli.

Nathan souffre d'une leucémie qui se métastase de mois en mois et de semaine en semaine. Ma vraie raison de vivre et d'être heureuse va bientôt disparaître. Je n'aurai fait, au Paradis Terrestre qu'une visite en coup de vent.